

# **Bénéfice mort**

de

**Michaël Perruchoud**

© Cousu Mouche, 2005

Tous droits réservés.

Ce document ne peut être imprimé que pour usage privé.

## Prologue

### Épisode 001

Xavier Rollin-Lachenal compta jusqu'à dix. Il n'entendait plus les conversations. Une curieuse impression d'ivresse lui allégeait le corps. On ne remarquait pas son absence, ses yeux vides. Il savait tant paraître en société qu'il pouvait mettre son cerveau en veilleuse en toute discrétion.

Dix. Il s'arracha enfin à ceux qui lui posaient la même question pour la mille et unième fois de la soirée et à qui il avait répondu avec une courtoisie de façade. Il s'éloigna, avec trop de morgue pour qu'on osât le retenir, le buste bien droit. Et tout cela grâce à Tardelli. Quelle bénédiction, ce Tardelli !

La vaste salle du second étage du Noga Hilton était pleine d'une assistance triée sur le volet. Depuis vingt ans qu'il avait pris la succession paternelle, Rollin-Lachenal n'avait pu réunir une telle brochette de légumes en vogue. Tout Genève était venu pour l'improbable retour, la grande scène de résurrection du banquier grisâtre.

Le brouhaha s'estompait. Il était seul, enfin. Les édiles conversaient au fond de la pièce. Il respirait mieux. Il s'approcha de la baie vitrée. Jamais, au cours de son existence, Xavier Rollin-Lachenal ne s'était lassé de contempler le Léman. Et voilà que, cette nuit encore, planté devant la fenêtre, il sentait un étrange soulagement le gagner. Un cordon de lumières chaudes bordait le lac, formait comme un ruban fluorescent dans la brume. Les prestigieuses enseignes rivalisaient le long des quais. Les noms cotés en bourse se reflétaient en flou sur les eaux. La prospérité de Genève était encore la sienne. Cette seule constatation l'apaisait plus qu'il n'aurait cru.

Xavier Rollin-Lachenal n'entendit pas les deux détonations. Il glissa sur le sol sans un mot, ne put même pas porter sa main à sa poitrine. A peine se dit-il que cette douleur n'était pas naturelle. Un doute lui envahit l'esprit. Son corps se tendit.

L'instant d'après, il était mort.

## Chapitre I

### Épisode 002

- Non, Valentine. Je ne peux pas.

- Écoute, j'ai un symposium et ma mère doit aller chez le physio...

- C'est le coup de feu, ici. Je ne peux pas partir comme ça. Ça ferait mauvais genre.

- Et tu as peur de faire mauvais genre, maintenant ?

Aigre, la voix de ma douce. J'hésite. J'ai deux ou trois cuites à me faire pardonner, des errances tardives alors que Valentine escomptait des heures câlins... Mais pour p'tit-Ju, pardon : rien à redire. Je m'occupais de son mouflet mieux que je ne m'en serais cru capable. Entre les devoirs de math et les petits déjeuners, j'avais mis une croix sur quelques tournois de jass et ravalé de méchantes gueules de bois, bondissant à la première sonnerie du réveil pour lui préparer son chocolat chaud malgré le Sahara sur ma langue et un concert des Pixies dans mon crâne. Je l'avais emmené au cirque Knie et j'envisageais même le cinéma pour la sortie du dernier Disney. C'est dire.

Un soupir d'impatience dans le combiné.

- Allez Joss. Maman a déjà annulé la semaine passée...

Tout court autour de moi. Généralement, à cette heure-ci je peux taper mollement un procès verbal d'audition en m'offrant de longues pauses sur internet. Mais voilà, Xavier Rollin-Lachenal est mort et cette nouvelle n'a pas fini de faire des vagues au boulevard Carl-Vogt. Il faut comprendre : on se paie une moyenne d'un meurtre par mois ou à peine plus, alors quand le mort est renommé et que la mort sent le soufre, chacun se précipite sur l'aubaine. Les limiers de la criminelle, alourdis par le quotidien, balancent soudain entre Mannix et Columbo.

- Il y a eu un assassinat, un gros. Je ne peux pas t'en dire plus mais tu liras ça dans les journaux. Tout le monde est sur la brèche. Je ne peux pas m'absenter... Ni bloquer la ligne plus longtemps.

- Tu ne vas pas me faire croire que tu es indispensable, tout de même. Merde Joss, pas l'excuse du boulot, pas toi...

### Épisode 003

Vu mon immense propension à ne rien foutre et les années blanches sur mon curriculum, Valentine n'a évidemment pas tort. Mais ce n'est pas un argument honnêtement fourbi ; car si je suis flic, c'est bien parce que Madame la femme d'affaires, Madame l'experte en évaluation et analyse d'impact, s'est souciée du penchant parasite de ma personne. Je l'entends encore :

- Ne le prends pas mal, mon chéri ! Ce n'est pas une question d'argent. J'en gagne assez pour p'tit-Ju et moi, pour nous trois, même... C'est toi qui m'inquiète. Tu n'es pas fait pour jouer aux cartes, pour traîner toute la journée. C'est de l'intelligence inemployée.

Un complot avec mon beau-père - enfin, le copain de ma mère et faites Dieu qu'il ne l'épouse jamais - une conjugaison de relations, et je fus convié à employer mon intelligence dans la police. Bien sûr, il ne s'agissait que d'un 80% à, je cite, « vocation essentiellement administrative » mais le fait est là : je bosse pour la police. Et je m'y intègre mieux que ce que j'imaginai.

Bon, il ne faudrait pas croire que je fais ami-ami avec l'ensemble de ma brigade, Mes airs désabusés, ma chemise qui peine à trouver une place dans mon pantalon et mon visage qui reflète pas l'éveil avant le repas de midi, n'assurent pas ma publicité.

D'ailleurs, je n'ai pas réellement de copain de boulot... Ou peut-être que si : le spécimen qui vient d'entrer dans mon bureau, le crâne un peu dégarni, les pommettes rougeoyantes, le pif en klaxon, les sourcils touffus, le tout dominé par un sourire éclatant, par une rangée de dents étonnamment saines et des yeux verts qui avaient dû en faire craquer plus d'une au temps de sa jeunesse. J'ai nommé Michel Darbellay, natif de Sion, exilé contre les vœux de sa mère dans cette ville de perdition, cette mégapole curieuse et vendue à la France que restera toujours Genève aux yeux d'un Valaisan.

- Aboule, Joss, y'a à faire...

J'embrasse Valentine en lui disant que désolé, que pour p'tit-Ju je ne peux vraiment pas et que ce n'est pas de la blague. Je raccroche sans respirer, sans attendre la volée de bois vert surtout. Le retour à la maison s'annonce périlleux ; mais on verra plus tard. Pour l'heure, comme le dit Darbellay ; y'a à faire.

## Épisode 004

Alexandre Tarantini occupe le centre de la pièce ; il parle toujours le premier. C'est un besoin maladif d'exposer ses conclusions avant tout le monde. Taper fort et tout de suite. Bien coiffé, bien fringué, bien musclé, il était tout ce que j'aimais mépriser ; et j'avoue que je m'y appliquais ; mais il y avait quelque chose en lui, un équilibre, une obstination, qu'on ne pouvait guère s'empêcher d'admirer.

- La soirée était organisée par Rollin-Lachenal lui-même. Elle sonnait le renouveau de sa banque. Dans le milieu, il était considéré comme un has-been et personne ne pensait qu'il avait les reins assez solides pour aller de l'avant. Et voilà que devant 300 personnes...

- 274.

Ça, c'est Chappuis. Un concentré de précision qui me reproche les virgules mal placées dans mes comptes-rendus de séance. Un pinailleur. Darbellay prétend qu'il a autant d'intuition qu'une poule de batterie, mais il est précis. Il sait restituer une situation dans ses moindres détails. Et lors des séances, il s'applique à rectifier la moindre affirmation imprécise. C'est sa grande extase, sa vertu première, la rectification !

- 274, je confirme, dit-il, l'œil happé par ses précieuses notes, le maître d'hôtel se base sur les cartons d'invitations récoltés et le nombre de repas servis. Nous avons déterminé l'identité de 266 participants, y compris le personnel de service au Noga Hilton. Nous n'avons pas eu le temps de tous les interroger, mais nous y travaillons à temps plein et je pense que nous arriverons à mettre un nom sur les huit manquants d'ici demain. Pour l'instant, aucune présence suspecte ne nous a été signalée. Juste avant le drame Rollin-Lachenal s'est écarté du petit groupe avec lequel il s'entretenait, il s'est dirigé vers la baie vitrée ; et il semble qu'il l'ait fait de son propre chef. En tout cas personne ne l'y a invité ni ne l'a accompagné.

- Tu m'excuseras, mais je n'avais pas fini...

- Je t'en prie, Alexandre.

Et Tarantini reprend, vaguement agacé.

- Donc, devant 274 personnes, Rollin-Lachenal monte sur un podium et détaille des résultats annuels nettement meilleurs que les milieux financiers le

prévoient. J'ai téléphoné à quelques journalistes spécialisés et à des banquiers concurrents. Ils trouvent ça pas bien chrétien.

Darbelay s'agite sur son siège et j'en profite pour me détendre le poignet.

- Tu entends quoi par « pas bien chrétien » ?

### Épisode 005

- Disons que les concurrents de Rollin-Lachenal trouvent ce reflux de fortune assez étonnant. Ils soupçonnent un transfert de fonds douteux, un associé fantôme ou je ne sais quoi encore... Mais, pour l'heure, on ne peut pas tabler sur des « on dit ». Rollin-Lachenal a annoncé au cours de la soirée qu'il prenait 55% des parts de la société Magrot-Tardelli, une entreprise qui commercialise des logiciels d'analyse financière en ligne, enfin un truc pointu... Et ce qu'il y a de sûr, c'est que Magrot et Tardelli ne sont pas les premiers imbéciles venus. S'ils ont accepté le partenariat, c'est qu'ils avaient des raisons de le faire et que, contrairement à ce que pensaient les analystes, Rollin-Lachenal n'était pas sur la paille. Le vieux cheval avait encore des ressources.

- Magrot et Tardelli ont confirmé ?

- Là, il y a comme un problème. Je n'ai pas pu les joindre. Magrot est en vacances aux Seychelles. Son portable ne répond pas. Quant à Tardelli, ce fut un vrai parcours du combattant pour retrouver son adresse. Il n'a pas le téléphone et vit dans l'appartement d'un de ses amis qui est parti en Amérique du Sud.

- Du suspect ?

- Non, c'est un original. Il ne fait rien pour se cacher. J'ai appelé la poste et j'ai obtenu son adresse sans difficulté. J'envoie un agent de ville frapper à sa porte de temps à autre. Mais pour l'heure, l'appartement est vide.

Darbelay se gargarise avec la dernière gorgée du café infâme qui stagne depuis une demi-heure dans le fond de sa tasse en plastique.

- En attendant, personne n'a confirmé le rachat...

Chappuis qui griffonnait dans son carnet en profite pour refaire surface.

- Si, et devant témoins. Tardelli était présent à la soirée. Rollin-Lachenal lui a demandé de prononcer un petit mot...

- Il était à la soirée et on ne l'a pas interrogé ?

## Épisode 006

Chappuis sursaute, bat des paupières, et fouille dans ses notes avant de répondre.

- On n'a pas réussi à mettre la main dessus. Il est peut-être parti avant le meurtre... Parce que la liste des 266, il ne faut pas croire, on l'a reconstituée en grande partie grâce au plan de table. La direction du Noga Hilton avait reçu une copie. On a donné dans le coup de téléphone et le porte à porte, je vous jure. Il ne restait plus que 80 ou 90 personnes sur place, bien que je soupçonne que quelques invités de marque aient profité de la confusion pour disparaître... Il y en a qui, par leur statut, se sont senti autorisés à s'éclipser avant notre arrivée. Enfin, vous savez comment ça se passe...

Il attend une approbation qui ne vient pas, puis reprend, le nez dans son cahier.

- Le discours de Tardelli a été très remarqué, non à cause de la qualité du propos, mais bien parce qu'il confirmait la bonne santé retrouvée de la banque Rollin-Lachenal. Tardelli lui-même n'a par contre pas fait grande impression. La plupart des témoins se souviennent de sa voix chantante et hésitante, disent qu'il avait les expressions de ceux qui ont bu un verre de trop. J'ai recueilli certaines déclarations, que je garde d'ailleurs à votre disposition, qui donnent à penser que nul ne désirait vraiment lui faire la conversation. Tardelli faisait les cent pas dans la salle, l'œil vide, et prenait des verres à chaque fois qu'il s'en présentait. Un serveur du Noga Hilton m'a confirmé le fait et m'a dit avoir plaisanté à ce sujet avec un de ces collègues. Madame de Lattry, des établissements Lattry m'a même dit, je la cite...

Tarantini agite la main pour dire qu'il a compris. Il se tourne vers Darbellay.

- Et le tireur ?

Michel ne daigne pas sortir le nez de son gobelet.

- J'attends encore les conclusions de Pernilla. On a tiré depuis le quai. La balle a traversé la vitre. Une balle de fort calibre, faite pour tuer. Aucun témoin crédible ne s'est présenté. Aucun individu suspect n'a été repéré traînant sur le quai.

- C'est curieux, y'a du passage.

- Y'a p'têt' du passage, mais personne n'a rien vu... J'ai fait passer un appel pour les automobilistes sur

la RSR et Radio Lac. Qu'est-ce que je peux faire de plus, hein, dis-le moi si t'es si malin ? !

Tarantini tend la paume en signe d'apaisement et se lève pour signifier que la réunion est terminée.

- En tout cas, c'est du travail de pro, lâche encore Chappuis en jetant son gobelet vers la poubelle et en manquant sa cible. Il s'empresse de sortir un mouchoir de sa poche et frotte le sol en maugréant.

Darbellay replie laborieusement une feuille chiffonnée sur laquelle il a inscrit une simple phrase qu'il a même pris la peine d'encadrer et que je parviens à déchiffrer par-dessus son épaule : *À quelle heure, Tardelli a-t-il quitté la soirée ?*

## Chapitre II

### Épisode 007

22h12. J'éteins mon ordinateur et je m'éclipse. Plus personne ne passe la tête par la porte de mon bureau. J'en déduis d'un commun accord avec moi-même que je ne dois plus servir à grand-chose.

Le boulevard Carl-Vogt s'étire dans la nuit. J'hésite un instant à prendre le pont Sous-Terre, à remonter vers le quatre pièces de la Servette que je partage avec ma douce et son môme. Puis, je me dis que je n'ai nulle envie de lire le message assassin que Valentine a dû laisser sur mon oreiller et encore moins de tomber sur la belle-mère. Elle joue facilement les reproches ambulants la vieille. Elle me ferait de doux yeux tout en glissant dans la conversation combien elle souffre du dos et combien ses rendez-vous de physio lui sont essentiels.

Alors pourquoi pas chez moi ? Dans le studio des Eaux-Vives où je me garde une petite place au chaud parce que Valentine ne veut pas que nous emménagions ensemble - rapport à P'tit-Ju que ça pourrait perturber, bien que, de fait, je passe six nuits sur sept dans ce lit qu'elle déserte plus souvent que moi, et que le déjeuner, ce n'est pas souvent elle qui se le tartine ! - Mais non, mon studio ne me dit rien non plus, pas maintenant.

Yvan, mon colocataire ou plutôt le type que j'eus le malheur un jour d'héberger et qui, depuis, s'ingénie à ne pas retrouver la sortie, se pousse pourtant sur le divan et me laisse le plumard sans faire d'histoires à chaque fois que je me pointe, que j'aie prévenu ou pas. Je ne risque pas non plus de le retrouver avec une fille. Les relations humaines de base, telles que téléphoner à son médecin quand on a mal au ventre ou à sa mère le jour de son anniversaire constituent pour lui des efforts approchant le surhumain, alors entretenir des rapports de séduction...

Non, je partage mon studio avec un cérébral de 33 ans qui ne fait guère fructifier l'intérieur de son caleçon. À se demander d'ailleurs si Yvan s'est rendu compte que cette partie flottante de son anatomie permet de satisfaire des besoins autres qu'urinaires.

J'aime bien Yvan. Parce qu'il a des théories plein le crâne, parce qu'il suit ses lubies jusqu'au bout de la nuit, à en oublier la nourriture et le sommeil, parce qu'il est passionné et curieux jusqu'à plus soif.

Mais ce soir, j'avoue humblement que les questions cruciales telles que le stockage de la mémoire humaine, la sous-utilisation des données, les modifications génétiques et l'influence de la technologie sur le devenir de l'humanité ne me tentaient guère. Parfois, aucun de mes deux chez moi ne me tend les bras.

La proximité et l'indécision aidant, je me dirige d'un pas mou vers l'arrière-cour discrète où la femme de Claude Pelletier et ses quatre sœurs tiennent un restaurant tout à fait illégal et parfaitement délicieux. Souvent, mon brave vieux pote de Pelletier est là à se remplir la panse avec l'un ou l'autre de ses beaux-frères.

Ébéniste, le Pelletier. Un amoureux du travail bien fait, de l'armoire ciselée et du buffet de style. Il bosse à son rythme en roulant ses clopes. Il bosse quand il a envie. Il ne gagne rien. Ou peu. Son épouse gagne mieux. Ça le gêne peut-être un peu. Pas vraiment. Pelletier aime sa vie et ce qu'il en fait, pas ce qu'elle rapporte. C'est pour cela qu'on était devenu copain lui et moi, pour cela que j'allais mettre le nez dans l'ancre de son épouse dans l'espoir de le dénicher.

Chance. Il est là. Assis sous les néons, dans l'escalier. Il taille un bateau dans un morceau de bois, à l'opinel, sous les yeux émerveillés de son fils. Trois copeaux encore. Une main tendre pour éparpiller les cheveux du bambin.

- Va jouer, maintenant.

À dix heures et demie du soir... Les heures de coucher des mômes Pelletier m'étonneront toujours. Claude se lève, déplie son grand corps avec une grimace qui sent la courbature. Il sourit beau, comme un baume sur une soirée mal engagée.

- Une bière, on va dire ?

- Une bière, on va dire.

### Épisode 008

Quelques pas dans le frais et on va se fourrer à l'Établi, rue de l'École de médecine. Un bar pour étudiants chuchoteux, un peu sombre, un peu boisé, un peu tout en longueur avec une chouette terrasse derrière pour quand il fait plus chaud. Les filles sont souvent jolies. Pas ce soir ; à moins que la lassitude ne floue un peu mes yeux. Pelletier sort son échiquier, il a envie de se presser le citron, le bougre. Je lui

fais signe que je ne suis pas prêt, que j'ai besoin d'une ou deux bières avant, pour m'aérer la tête.

- C'est à cause du banquier que t'es sorti aussi tard ?

Je suis presque étonné.

- On en parle à la radio ?

- Pas mal. Ça avait l'air d'être un légume de taille, ce gusse. Presque une soupe de l'Escalade à lui tout seul... On sait déjà qui l'a descendu ?

- Ça t'intéresse ?

Pelletier place peu à peu les pièces.

- Comme ça...

La bière m'aère la bouche, me libère de la précipitation des heures dernières, de ces pensées qui grésillent. Je m'étire sur ma chaise et je trie dans mes idées. Tranquille. Pelletier a tout le temps de m'entendre.

- Le tireur n'a pas raté son coup. Il a visé droit dans le cœur. Un gars du labo m'a dit que Rollin-Lachenal était poinçonné comme un ticket de métro. Un type qui se contente d'une balle et qui s'éclipse, c'est qu'il est sûr de son coup ; c'est pour ça qu'on penche pour un professionnel.

- Qui aurait tiré depuis le quai...

- Ouais. Rollin-Lachenal avait organisé une réception juste en face. À l'étage du Noga Hilton.

- Il avait des goûts simples, se marre Pelletier en avalant une grosse gorgée de bière.

- Rollin-Lachenal annonçait d'excellents résultats semestriels. Il avait même signé un partenariat avec une espèce de start-up. C'était musique dansante, razzia sur les petits fours et champagne pour tout le monde. Et là, à une heure du matin, alors que la salle se vide gentiment, cet imbécile va se poster devant la fenêtre et bang ; adieu pognon, gloire, et troisième villa sur la côte.

Je quitte mon récit pour me plonger sur l'échiquier. Pelletier m'a laissé les blancs. Je déplace mon pion et, quand je relève les yeux, ceux de Pelletier sont toujours plantés dans les miens, méchamment perçants.

- Curieux quand même...

- Quoi ça curieux quand même ?

- Ce type va à la fenêtre par hasard. Et, par hasard, quelqu'un n'attend que ça pour le descendre. C'est curieux.

Mon bide se vrille d'évidence... Les experts en balistiques parlent d'une distance située entre vingt et trente mètres ; ce qui place le tueur tout au bord du lac. Comment aurait-il savoir que Pierre Rollin-Lachenal allait montrer sa gueule à la fenêtre ? Il n'avait quand même pas attendu une occasion toute la soirée, le doigt crispé sur la gâchette... Quand on connaît le bord du lac en septembre, même par temps froid, l'idée est ridicule. La plupart des terrasses ont fermé d'accord, mais il y a toujours du passage, des flâneurs, des noctambules, des amoureux, des jeunes qui vont s'offrir un dernier joint au bord de l'eau ; sans compter les voitures qui arrivent en flot continu du canton de Vaud. Il y passe trop de monde en tout cas pour que meurtrier puisse y attendre sa proie au vu de tous... À moins que... Je finis ma bière d'une traite.

- Range l'échiquier, on y va !

### **Épisode 009**

Je traîne Pelletier jusqu'au quai du Mont-Blanc et je n'irais pas jusqu'à dire qu'il apprécie. Mais il me suit et je ne lui en demande pas plus. Les vitriers ont fini le travail en fin d'après-midi, et, en soirée, Pernilla a terminé de passer la pièce au peigne fin, de relever empreintes et poussières diverses pour un résultat des plus aléatoires. Elle bougonnait au téléphone, la brave Pernilla. Elle avait passé une journée entière le nez au sol pour presque rien. La direction du Noga-Hilton n'attendait que son aval pour mandater une équipe de nettoyage. Tout devait être remis en ordre au plus vite, avant le matin si possible.

C'est pour cela que je suis venu. Pour voir le jeu des silhouettes. Le tueur pouvait-il reconnaître Rollin-Lachenal ? Car s'il ne le pouvait pas...

- Il a peut-être tiré au hasard, le gars. Il voulait abattre une huile, n'importe laquelle, histoire de faire parler de lui.

Il est télépathe, Pelletier ou quoi ? Mais mon cerveau ne turbine pas mal non plus ; en trois secondes, j'ai trouvé la riposte.

- Et il aurait justement descendu l'organisateur de la soirée ? C'est un peu gros comme coïncidence...

Pelletier veut répondre, mais comme je marche cinq pas devant lui et qu'il commence à s'essouffler, excès de clopes oblige, il me réserve les gémonies pour plus tard. D'ailleurs, nous arrivons.

En face du Noga-Hilton. Le quai se prolonge en esplanade. Les marchands de glace et les forains viennent s'installer l'été. Je m'approche du trottoir puis je me recule lentement vers le lac, les yeux sur la baie vitrée du premier étage. L'intérieur est illuminé.

Je suis à la place du tueur et j'écarquille les yeux.

- On voit rien, dit Pelletier.

Le résumé est laconique, mais assez juste. Il faut vraiment que quelqu'un passe tout près des fenêtres pour qu'on puisse distinguer une corpulence, une silhouette générale. On peut s'imaginer tirer, bien sûr, viser la tête ou le cœur, mais mettre un nom sur ces ombres chinoises, je doute fort.

- Tu penses que si j'allais jouer aux marionnettes avec les autres, tu me reconnaîtrais ?

Pelletier se roule une cigarette, hausse les épaules.

- Faut voir...

- Eh bien, on va bien voir...

Je traverse le quai et je me rends à la réception. J'ai ma carte sur moi, et malgré mon air égaré et mon haleine parfumée au houblon, on ne fait pas d'histoires. Les hôtels de luxe sont toujours coopératifs quand on ne se propose pas de perturber la clientèle.

À l'étage, j'effraie les quelques dames énergiques et messieurs effacés d'origines diverses qui s'échinent sur balais et serpillières. Je m'avance vers la baie vitrée. Pelletier se détache de la nuit. On voit tout, trop bien, trop nettement. Non seulement je distingue le visage de Claude, mais je devine qu'il fait la gueule. Et alors l'angoisse me monte au ventre. Si Rollin-Lachenal était bien, là, à ma place, il a sans doute vu son meurtrier.

Il a vu son meurtrier et il n'a pas crié.

### **Épisode 010**

Je redescends les marches, pensif. J'en oublie même de saluer le réceptionniste. Les idées se bousculent

dans ma tête et je ne sais pas quoi faire de ma découverte. Pelletier m'attend sur le trottoir et ne me laisse pas ouvrir la bouche.

- Bon, on blablatera plus tard, parce que là j'ai trop soif et trop froid pour être courtois.

Faute de mieux, et avec une pensée pour le défunt Amalgam qui embellissait quelque peu nos virées aux Pâquis, nous entrons au Grand-Duke. En attendant mon tour au bar, je me dis que les quartiers dans lesquels nous avons perdu nos comptoirs deviennent forts tristes à nos yeux. S'asseoir dans un pub sans âme ampute la convivialité de moitié.

Quand enfin je pose les canettes sur la table, Pelletier se saisit de la sienne et l'ampute d'un tiers d'une gorgée sûre. Juste à côté, des joueurs de fléchettes commentent leur partie un peu trop fort. Je les observe, je me tourne sur mon siège. Mes pensées ne se précisent pas.

- T'as pas l'air bien tout à coup, me dit Pelletier.

Je dis la baie vitrée, le jeu des lumières, le tueur visible, forcément visible, sans lui faire grand effet.

- Là tu déconnes, Joss, il pouvait regarder partout ailleurs.

- Un type qui épaule une arme juste en face, il ne pouvait pas le manquer.

- Il avait bu, il avait peut-être les yeux dans le vague. Le ciel, le lac, il y a autre chose à observer que les passants. Sérieusement, tu suis une intuition à deux balles. Tu étais impressionné d'être à la place du mort c'est tout, et tu accordes trop d'importance à tes intuitions, mais demain, quand tu réfléchiras posément, tu reconnaîtras que j'ai raison.

Je bougonne. J'ai l'impression d'être dans le vrai. Mais je ne pourrais jamais étayer mon idée. Pourtant, je sais. Je sais que Rollin-Lachenal a pu voir les traits de son meurtrier et j'ai l'impression qu'il s'agit d'un paramètre important.

- Et toi ?

- Quoi, moi ?

- Tu m'as reconnu à la fenêtre ?

Pelletier a l'air ennuyé.

- Je ne sais pas... Bien sûr j'ai repéré ta silhouette parmi celle des nettoyeurs, mais j'ai envie

de dire que ce n'était pas difficile ; tu dois tous les dépasser d'une bonne tête. Mais t'aurais-je reconnu sans savoir que tu allais te pointer à la fenêtre ?... Désolé, mais je ne sais pas.

- Alors, il n'y a qu'une explication, Claude. Le meurtrier a tiré sur Rollin-Lachenal parce qu'il savait qu'il allait se pointer à la fenêtre. Il n'avait pas à vérifier, il savait que c'était lui, comme tu savais que j'allais apparaître.

- Mais comment ?

- C'est là toute la question. Si on part du principe que le meurtrier ne s'est pas trompé de cible et que c'est à Rollin-Lachenal qu'il en voulait, il suivait un plan précis. Rollin-Lachenal devait s'approcher de la fenêtre, à une heure ou selon un rituel déterminé. L'heure, un geste, une autre présence aux fenêtres... Le tueur recevait un signal et, du même coup, il était certain de tirer sur la bonne personne.

- J'ai compris, Joss... Mais ça ne répond pas à ma question. Comment savoir que Rollin-Lachenal irait contempler le lac ?

### **Épisode 011**

Je rentre à point d'heure. Je me posais trop de questions et Pelletier avait sorti l'échiquier pour me faire taire. La partie nous avait donné soif. Et de bières en revanches aux échecs... On nous a mis dehors à la fermeture.

Valentine dort déjà. Elle a prit le dernier train depuis Zurich, comme souvent, pour voir son fils une petite heure le matin, à la table du petit déjeuner, son homme un petit bout de nuit. Et l'homme n'en mène pas large, je vous jure.

Je me glisse dans la chambre le plus discrètement possible. J'ôte mes habits sans trop de bruit. Mais quand Valentine se retourne et allume la lumière, jugeant de mon ébriété à ma façon d'ôter mon pantalon, je regrette les Eaux-Vives, Yvan et les discussions informatico-philosophiques de fin de soirée.

- Pas cool, Jocelyn.

Aïe ! Jocelyn... Je n'aime pas qu'elle m'appelle en entier. La disparition de mes diminutifs n'a jamais amené beaucoup de tendresse dans nos conversations.

- Tu me reproches quoi ? ! De m'intéresser un peu à ce que je fais, d'être un peu moins pantouflard ?

- Arrête un peu... Tu veux te bourrer la gueule avec tes potes, libre à toi ! Mais ne viens pas me dire après que tu te sens responsable, que tu veux être comme un père pour le petit. Regarde-toi Jocelyn, assume-toi !

C'est vrai que j'ai bu une bière de trop. J'ai tendance à boire une bière de trop... C'est une vieille habitude que je dois à mes amis. Il n'y a que deux sortes d'amis : ceux qui boivent une bière de pas assez et ceux qui en boivent une de trop. Et les miens font partie de la deuxième catégorie. Ce n'est pas ma faute.

Le problème, c'est que la bière de trop n'ajoute guère d'efficacité à mes arguments. Et pourtant j'argumente, j'argumente même un peu trop ; ça me perd. Je suis en caleçon dans la chambre, le bras tendu, l'index dressé, ridicule.

- Et Khrouchtchev, tu sais ce qu'il disait Khrouchtchev ?

Valentine soupire. Elle est belle même quand elle soupire. Elle est belle surtout quand elle soupire. Pourquoi mon caleçon ne disparaît-il pas, pourquoi ses lèvres ne dessinent-elles pas sous mes yeux tout le dégradé de la bouderie au désir, pourquoi est-ce que je ne plonge pas dans la douceur de ses bras, puisque, au fond, nous ne rêvons que de ça. J'oubliais. Nous nous engueulons. On est de plus en plus forts pour ça, Valentine et moi. Nous nous engueulons et je parle de Khrouchtchev en caleçon.

- Eh bien, ma chérie, Khrouchtchev disait « Même les porcs ne chient pas là où ils bouffent ! »

- Franchement Joss, je ne vois pas le rapport.

Mon Dieu, je suis bourré, moi.

- Ce que je veux dire...

Oui, qu'est-ce que je veux dire, au juste ?

-...Ce que je veux dire, c'est que je ne suis pas un malhonnête. La police genevoise me nourrit. Je ne suis pas flic dans le sang, mais je partage le sort des flics. Si mes collègues sont dans la merde, je suis dans la merde avec. Je suis loyal dans mon travail. Tu m'entends, Valentine ? Loyal dans mon travail.

C'est moi qui ai dit ça ? Oui. Et la main sur le cœur en prime ? Oui. Bon, au vu de mon état, on ne pouvait pas espérer beaucoup mieux. Valentine n'est pas de mon avis. Elle éteint sa lampe de chevet et me tourne obstinément le dos. Demain sera grinçant.

## Chapitre III

### Épisode 012

- On a retrouvé l'arme.

Si Darbellay n'avait pris l'habitude de passer dans mon bureau, je devrais attendre le rapport pour être mis au courant.

- Où ça ?

- Dans le lac. Une carabine impressionnante. Tu t'y connais un peu ?

- Non. Je sais à quoi ça sert. Ca me suffit.

- Une arme, c'est presque une carte d'identité, c'est comme le choix de la bouteille quand tu dois amener du pinard à tes hôtes, ça te traduit, ça t'explique, ça t'identifie.

- Et tu l'as identifié ?

J'ai tort d'être acide. C'est à cause d'hier soir, et de cette stupide dispute. Darbellay est bien le seul à me sourire le matin, à me considérer comme un égal. Il a ses raisons sans doute, ses attentes. N'empêche qu'il est là, et qu'il demeure imperméable à mon ironie, le brave.

- Une arme magnifique. Rapidité et précision. Et personnalisée avec ça, rabotée, faite pour la main de son maître.

- Une arme de tueur, quoi...

- Mieux que ça. Presque une arme de compétition. Ce qui me surprend, c'est qu'il l'ait balancée à la flotte.

- Il n'allait pas s'enfuir avec...

- Bien sûr, mais il a dû ressentir un sacré pincement au cœur. Le jeu devait en valoir la chandelle, je suppose...J'ai comme l'impression que ce mec-là, ce n'est pas du gibier pour nous, pas le genre de type qu'on sache traquer.

- Tu penses à un règlement de compte ?

- Je ne sais pas à quoi je pense mais je n'aime pas ça.

Quand Darbellay montre un signe de faiblesse, mes tripes se nouent plus sûrement que les siennes. Ce type n'est pas du genre impressionnable, il est fait de roches, de vignes et de montagnes. Campé sur ses

jambes. Une force de la nature, on dit. Avec des yeux qui en ont pas mal vu. Il y a en lui l'autorité calme de celui qui sait. Darbellay avait écumé Genève, sa ville d'adoption, avec une abnégation peu commune ; il connaissait les rats de bistrots, les paumés des vieux quartiers, il appelait les putes par leur prénom, mais il savait aussi tâter de la vieille à tea-room de Champel, il connaissait les pépés de la Migros de la Jonction comme les vigneronns de Satigny ou les avocats de Cologny. Il les avait rencontrés, il les avait écoutés ; il s'en était imprégné sans jamais les croire, méfiant comme un fils de paysan. Il savait cette ville depuis vingt ans. Il en était déroutant d'équilibre.

Darbellay se passe le dos de la main sur la joue. Rêpeuse. Une barbe de trois jours toujours. Darbellay n'est jamais rasé de frais ni franchement barbu. Il arbore toujours un air vaguement débraillé, vaguement réveillé.

- Flic, à force, c'est comme tous les autres boulots. Y'a des routines, des trucs à ne pas oublier, des questions à poser. Et puis, un jour, une affaire te déboussole. Tu ne peux pas la ranger dans une catégorie... Tu ne comprends pas la logique.

La logique, il me semble la comprendre à peu près. Un crime de fric. Un concurrent jaloux où sur le point d'être ruiné. Rollin-Lachenal annonçait des résultats inespérés, des possibilités de fusion, des partenariats. Ce genre de triomphalisme fait forcément des envieux. Je ne dis rien. Ou plutôt j'embraie sur autre chose...

- Moi, ce qui m'étonne, dis-je en m'attribuant honteusement les illuminations de Pelletier, c'est que le tireur ait pu savoir que Rollin-Lachenal allait venir à la fenêtre.

Darbellay me regarde avec une lueur dans les yeux qui n'est pas désagréable.

- Tu as remarqué aussi ?

Je me racle la gorge en essayant de prendre une pose de type modeste et intelligent. Je ne suis pas sûr que le résultat soit à la hauteur, mais Darbellay s'en fiche. Il regarde sa montre.

- C'est l'heure du rapport, dit-il, tu en parleras toi-même aux autres ; ça te changera de ton carnet de notes...

Je n'ai pas pensé à refuser.

## Épisode 013

Mon intervention ne fut pas brillante. J'ai répété plusieurs fois qu'il était impossible que le tueur se soit posté là par hasard, qu'il savait que Rollin-Lachenal irait à la fenêtre et qu'il nous fallait découvrir comment il pouvait le savoir... Je conclus sans proposer d'explications et non sans trébucher au détour de mes phrases. Quand mon éloquence en pâtit, je regrette presque la boisson.

- Un complice à l'intérieur, dit Tarrantini d'un ton las lorsque je me tus. Dès que nous saurons précisément avec qui Rollin-Lachenal conversait lors des minutes qui ont précédé sa mort, nous déterminerons sans peine qui l'a envoyé au casse-pipe... Mais, au vu de l'arme, de l'organisation, je crains que nous ne pêchions qu'un sous-fifre...

- À quoi penses-tu ?

- À un employé du Noga-Hilton, un serveur que l'on aurait soudoyé pour glisser un billet à Rollin-Lachenal ou une injonction lui demandant d'aller à la fenêtre. C'est tout simple.

Je compris au fil de la réunion que Tarrantini ne songeait qu'au tueur. Une collaboration internationale, la possibilité de voyager dans diverses capitales européennes, l'impression de se frotter au crime, au vrai, de quitter le train-train genevois, voilà des idées qui lui collaient à l'imaginaire... Il enrageait à l'idée que, droit d'aînesse et spécialisation aidant, cette part du travail reviendrait de droit à Darbellay ; mais Darbellay s'inclina avec grâce.

- Si tu préfères que je fouine du côté de l'entourage...

Au sortir de la réunion, Michel me propose un café, enfin, café pour moi et fendant pour lui, dans un bistrot d'habitues où l'on ouvre les bouteilles de blanc dès le réveil.

- Vexé, me demande-t-il ?

- Pas vraiment. Je pensais simplement avoir mis le doigt sur quelque chose d'intéressant.

- C'est intéressant. T'es-tu demandé qui a organisé la soirée ?

- Non.

- Rollin-Lachenal, lui-même. Au Noga-Hilton, le personnel a été surpris que le chef se déplace en personne pour régler l'emplacement des tables, du

buffet, la musique qu'il conviendrait de passer, le podium...

- C'était un type qui n'aimait pas déléguer... Tu sais les gens de cette génération... Moi, je vois mon beau-père...

Si l'on en juge à son regard courroucé, on peut dire sans trop s'avancer que Darbellay n'éprouve pas une folle envie de m'entendre digresser sur le beau-père.

- Peut-être... Mais là n'est pas le problème. Il n'organisait pas un anniversaire surprise, que je sache. C'est lui qui tenait la baguette, lui qui décidait à qui il voulait s'adresser et quand...

- Tu ne crois pas au mot magique ?

- Non. Celui qui a envoyé Rollin-Lachenal à la mort était soit l'un de ses proches, tout proche, ou quelqu'un qui avait une très forte influence sur lui ; j'en mettrais ma main à couper.

Il commande un second verre, les yeux déjà brillants, l'air plutôt content de lui.

- C'est pour cela que tu as laissé le tueur à Tarrantini ?

- Qu'il s'amuse à jouer les pêcheurs de gros, c'est de son âge. Mais le tueur, dans cette histoire, ce n'est rien d'autre que du matériel, la véritable arme d'un crime. Et une arme qui risque fort de rester muette. Non, les questions vraiment intéressantes, c'est à nous de les résoudre...

- Nous ?

- Ouais mon petit père, j'en commande une dernière et tu me suis en vieille ville. Nous avons rendez-vous dans une demi-heure chez maître Pierre Rivaz.

- C'est qui celui-là ?

#### **Épisode 014**

Darbellay a les yeux décollés de la route et le coup de volant un peu fruste à mon goût. J'ai la main accrochée à la poignée, au-dessus de la portière. Ça ne sert rigoureusement à rien, mais dès qu'un Valaisan imbibé tourne la clé de contact, je me crispe. C'est instinctif.

Direction la vieille ville, quartier des hommes de loi. Darbellay engage la voiture dans les rues pavées alors que je préférerais aller à pied. Mais les flics ne sont pas des piétons, Darbellay dixit et, Darbellay

redixit, c'est bien l'une des rares professions où l'on peut garer sa voiture n'importe où !

- Alors, c'est qui ton gars ?

- Pierre Rivaz est le conseiller juridique de Magrot-Tardelli. On voudrait en savoir un peu plus sur cette fusion... Et moi, tu vois, l'économie, l'offre et la demande, c'est pas mon bol de fendant. J'ai beau avoir le crâne assez tout-terrain, j'ai un peu de mal avec les cours de la bourse...

- Donc, Tu t'es dit que j'avais assez traîné sur les bancs de l'université pour avoir un peu tâté d'économie. Et tu m'emmènes pour que je parle à ta place...

Je dois avoir des relents aigres dans la voix ; Darbellay me regarde, l'air surpris.

- Non. Je t'emmène parce que je t'aime bien. Et si tu peux me souffler quelques réponses, ce sera un plus.

Pierre Rivaz est un cravatu large d'épaules, cheveux frisés, torse solide. Il pourrait exploser son costume en jouant des biceps. Il se tient droit, bien coiffé, bien fringué, sûr de sa stature. Doucement satisfait. On se dit tout droit que sa femme est charmante, qu'il a trois gosses et qu'il branche le tuyau d'arrosage pour s'amuser en famille le dimanche après-midi.

Je choisis le fauteuil un peu à l'écart. Le grand jeu de la finance me met mal à l'aise. Ce doit être l'éducation catho de ma mère, le pain à la sueur de son front et tout le toutim. J'ai du mal à accepter l'idée qu'on puisse jouer avec de l'argent, du mal à me dire que la spéculation peut rapporter plus que le travail. Alors Pierre Rivaz a beau être sympathique, souriant, sain à en crever, et sans doute rigolard à l'apéro et convivial en soirée, je ne lui claquerai jamais la main dans le dos en riant quand il me racontera sa dernière bonne affaire, le dernier profit et le dernier pigeon.

Pierre Rivaz sort le whisky des clients. Je jette un œil vers l'étiquette : Tudieu ! Le *Paradise* de Michel Couvreur, 38 ans d'âge ! Je n'ai pas l'estomac en état, mais ce genre d'attention aurait le don de faire fondre mes préjugés les mieux ancrés. Rivaz s'assied, le verre à la main, le regard clair. Il a l'air décidé à jouer franc-jeu, il le dit, le souligne, nous demande de ne pas faire de manières. Darbellay se redresse un peu. Il se sent mieux dans ses bottes quand il peut éviter les airs compassés et les questions trop polies.

- Rollin-Lachenal ce n'était pas n'importe qui ; un nom qui compte à Genève.

- Un nom qui a compté, effectivement...

- Ce meurtre, comment l'interprétez-vous ?...

- Mon boulot, c'est d'interpréter les chiffres, pas les pulsions meurtrières. Et au niveau des chiffres, je dirais que Rollin-Lachenal était une ambulance, presque un corbillard. Et comme on ne tire pas sur les ambulances, j'avoue qu'à votre place j'oublierais la piste boursière et je me demanderais s'il n'existe pas de raisons plus, comment dire, intimes, de tuer Rollin-Lachenal.

- Vous m'étonnez, Monsieur Rivaz... La situation de la banque Rollin-Lachenal était plutôt florissante...

- Vous vous êtes laissé prendre à la ridicule cérémonie d'avant-hier ? Je pensais que vos services faisaient preuve d'un peu plus de sagacité... Vous savez, l'empire romain organisait ses fêtes les plus fastueuses à la veille de sa chute, et je ne vous parle pas de la cour de Nicolas II...

- Oui, évitons de parler de Nicolas II, si vous le voulez bien...

### Épisode 015

Rivaz ne semble pas troublé par l'attitude de Darbellay, il sourit même, un sourire que je trouve un brin moqueur. Il ouvre calmement son nectar et s'en verse une larme, maître du temps. Et Darbellay continue, pugnace.

- Expliquez-moi pourquoi vous tenez tant à nous dépeindre un Rollin-Lachenal aux abois alors qu'il se préparait justement à avaler un de vos clients...

Le verre de whisky s'arrête un instant au bord des lèvres de Rivaz.

- Vous faites allusion à Magrot-Tardelli ? Cette fusion n'est qu'une fable, cher Monsieur. Gilles Magrot estime, en parfait accord avec mes conseils, que toute reprise est prématurée et serait contre-productive. L'entreprise est en pleine croissance mais elle n'a pas encore suffisamment fiabilisé sa clientèle pour qu'une cotation en bourse ou l'affiliation à un organisme bancaire ne soit interprétée comme une preuve de faiblesse. Il en faut peu pour perdre des contrats et pour effrayer la clientèle, vous savez ! Gilles Magrot ne commettrait jamais pareille erreur.

- Et Marco Tardelli ?

- Quoi, Marco Tardelli ?

- Vous m'abreuvez de l'opinion de Gilles Magrot. Et moi, je vous demande ce qu'en pense Marco Tardelli.

Rivaz est gêné. Il n'en perd pas ses moyens pour autant, mais il est gêné. Darbellay, l'a senti lui aussi ; il est un peu penché en avant, aux aguets. Il attend la faille.

- Marco Tardelli n'a pas à intervenir dans les questions stratégiques... Je le respecte d'ailleurs parfaitement, je dirais même que je l'admire sur bien des points. C'est un esprit brillant, inventif, ingénieux, mais dépourvu de tout talent de gestionnaire. Or, si l'inventivité est nécessaire pour créer des produits qui répondent aux besoins du marché, le sens de la mesure et des prévisions à long terme l'est également pour faire survivre une entreprise. À Marco Tardelli le soin de créer les produits, à Gilles Magrot celui de les promouvoir et de positionner la société.

- C'est pourtant bien Tardelli qui a négocié..

- Je l'ai lu dans les journaux ; mais je ne peux que vous répéter qu'il n'est pas dans les attributions de Marco Tardelli - et je cite là des dispositions contractuelles - de négocier quoi que ce soit sans l'accord écrit de Gilles Magrot.

- En gros, vous m'expliquez que Tardelli est sous tutelle. Que le vrai patron, c'est Magrot..

- Non. Je vous explique que les deux fondateurs de cette société ont des spécialités différentes. Chacun a besoin des talents de l'autre. Ils le savent... Ils s'apprécient et se respectent.

- Ils se respectent si bien que Tardelli a conclu un accord sans l'aval de son associé.

- Je vous répète qu'un accord de ce type n'aurait pu se passer de l'approbation de Gilles Magrot. Croyez-moi, ce n'est là que du vent.

- Du vent dont trois cent personnes peuvent témoigner..

- J'ai une certaine connaissance du monde financier, cher Monsieur, et la cérémonie organisée par Rollin-Lachenal ne mérite d'autres qualificatifs que celui de mascarade désespérée... Croyez-moi, vous vous leurrez à son sujet. Il bénéficie aujourd'hui de l'émotion, de l'effet de manche accentué par le deuil... Mais les marchés reprendront vite pied, vous verrez.

- Et qu'en pense Magrot ?

- Gilles Magrot est en vacances et...

- Oui, oui, je sais aux Seychelles ! Mais vous n'allez pas me faire croire que vous n'avez pas son numéro de portable et que vous ne l'avez pas prévenu des frasques de son associé. D'ailleurs, avez-vous des nouvelles récentes de Tardelli ? Nous n'arrivons pas à prendre contact avec lui.

- Il arrive assez souvent à Marco Tardelli de disparaître deux ou plusieurs jours. Ceux qui prennent des rendez-vous avec lui s'arrachent parfois les cheveux. En ce qui me concerne, je n'ai pas de relations régulières avec lui. J'ai bien entendu tenté de lui téléphoner quand j'ai appris ce pseudo-accord par la presse, mais je n'ai pas eu plus de chance que vous. Je reconnais que mon interlocuteur privilégié est Gilles Magrot.

- Ça, nous l'avions compris, dit Darbellay en se levant. Je vous conseille d'ailleurs de dire à votre interlocuteur privilégié qu'il ferait bien d'écourter ses vacances. Nous pourrions avoir besoin de lui.

Il tend la main. Rivaz est un peu raide, un peu froid. Je le salue à mon tour. Ses yeux sont vides.

- Et de vous également, ajoute Darbellay avant de quitter la pièce.

Pierre Rivaz referme la porte derrière nous presque délicatement. Je me demande si notre visite l'a troublé ou seulement agacé. Darbellay descend les marches quatre à quatre.

- Je peux pas blairer ce genre de type !

- Tu penses qu'il a quelque chose à se reprocher ?

- Tu connais quelqu'un qui n'a rien à se reprocher ? Tu poses parfois de ces questions à la con, mon pauvre Joss !

## Chapitre IV

### Épisode 016

En me ramenant boulevard Carl-Vogt, Darbellay ne songe déjà plus à Rivaz. J'essaie bien de lui poser quelques questions, mais il a la tête à la suite. La suite, c'est Yvette Rollin-Lachenal. Madame la veuve s'est jusqu'alors abritée derrière le choc pour en dire le moins possible. Mais aujourd'hui, Darbellay a reçu le feu vert pour la grande séance de questions. Je ne suis évidemment pas convié. Pas de débutant dans la maison du mort, mais les vieux à la peau dure, Chappuis et Darbellay. Deux éléphants dans une villa endeuillée... Je ne les imagine pas à la hauteur des circonstances ; peut-être simplement parce que j'aurais bien aimé faire partie du voyage, mettre des visages sur les membres de la famille Rollin-Lachenal. Tant pis.

J'ai quelques rapports sur mon bureau, de quoi faire semblant de passer le temps. Je ne me sens pas glisser, mais je crois bien que je somnole lorsqu'elle entre dans la pièce.

Elle ne fait pas de bruit, mince, vive, menue, comme une souris grise sous la pluie. Un blouson, un foulard, un sac des Andes, un jean ; et pourtant une certaine recherche, une douce féminité de l'ensemble. Elle est pâle, fatiguée, mais son visage se réveille, se nettoie de vie aussitôt qu'elle sourit, même d'un pauvre sourire, d'un sourire d'habitude ; même la petite moue qui accompagne son « non merci » quand je lui propose un café la rajeunit tout entière.

Elle dépose son parapluie, prend le temps de regarder autour d'elle. La plupart des visiteurs sont, stressés, remontés, inquiets, endeuillés, enfouis si profonds en eux-mêmes, submergés par leurs craintes, qu'ils ne s'occupent pas des décorations. Elle, elle s'imprègne du lieu. Elle a appris à prendre son temps. Je lis comme un petit dédain esthétique dans ses yeux. Je ne sais pas si les hôtels de police se doivent d'être accueillants, mais Carl-Vogt fait parfois penser à un centre de torture est-allemand. Et alors qu'elle me regarde, ni vraiment déçue ni vraiment curieuse, j'ai l'impression d'avoir été repeint en noir et blanc.

- Je m'appelle Hortense Courtois.

Petite Hortense, amusante Hortense, fragile Hortense. Quel âge, Hortense ? vingt-six, trente-deux ans. Difficile à dire. Un petit corps fin qui devait être la réplique fidèle de ses dix-huit ans à un petit

supplément de fesses près, un sourire qui masque les rides, deux sur le front, qui doivent marquer leur territoire lorsqu'elle se fâche, et comme une étincelle de malice, des petits traits à l'épingle autour des yeux. J'observe, j'apprends, je ne sais pas si Darbellay serait fier de mes conclusions, mais je penche pour les trente-deux ans.

- Le Monsieur à l'entrée m'a conseillé de m'adresser à vous.

- À moi ?

C'est la meilleure, celle-là. Je ne suis spécialiste de rien. Je n'ai rien à dire et je ne sais pas par quel bout commencer. Hortense me facilite la tâche. Brave Hortense !

- Oui... Il a dit que vous étiez le seul enquêteur présent... Pour l'affaire Rollin-Lachenal.

Je note la promotion au passage et je bombe un peu le torse.

- Je vous écoute...

Intelligent, ça comme réplique ! La pauvre Hortense écarquille les yeux, mais il en faut plus que mon incompetence pour la déstabiliser.

- Je suis la petite amie de Marco Tardelli et... et je crois bien qu'il a disparu.

### Épisode 017

J'interroge Hortense Courtois du regard en lui présentant le magnétophone. Elle hausse les épaules. Elle n'en a cure. Je lance l'enregistrement.

- Disparu, dites-vous ? Vous êtes sûre de ne pas vous alarmer un peu vite. J'ai cru comprendre que Monsieur Tardelli n'était pas très porté sur le téléphone...

- Il a ses lubies, il s'enferme ou il disparaît... Mais il avertit. Je n'ai pas vraiment réussi à l'apprivoiser, elle sourit pauvrement, mais il a fini par comprendre les vertus d'un petit message. Il a parfois des dépresses terribles, il se réfugie dans son travail et ne veut plus parler à personne. Je respecte, je le prends comme il est... À condition qu'il prévienne.

- Vous le connaissez depuis longtemps ?

- Deux ans... Ce n'est d'ailleurs pas ce que vous entendrez de la part de sa famille et de ses amis. Marco n'avait aucune envie d'authentifier notre relation. Les titres et les obligations lui ont

toujours fait peur. Sa mère connaît mon existence depuis six mois tout au plus...

- Vous avez rencontré Gilles Magrot ?

Elle semble un instant troublée...

- Oui, une fois. Mais là encore, Marco n'aime pas mélanger sa vie privée et son travail.

- J'avoue que j'ai du mal à comprendre. Marco Tardelli n'est pas un employé qui s'ennuie à son bureau et qui s'arrête après les huit heures syndicales. Lorsqu'on fonde une entreprise, qu'on met toute son énergie pour la développer, on ne peut pas s'abstraire d'un claquement de doigt. Il devait bien vous mettre au courant de ses affaires.

- Non... Pas vraiment. Bien sûr, je connais ses angoisses et son état d'esprit, mais presque à son corps défendant. C'est un perfectionniste, vous savez. Il râle parce que les choses n'avancent pas comme elles devraient... Mais il n'en dit pas plus ; il dit qu'il ne veut pas m'embêter avec ça...

- Quand il râle, c'est à Gilles Magrot qu'il s'en prend ?

Là encore, un silence. Décidément, Magrot n'est pas son sujet de prédilection.

- Il faut comprendre, ils ne sont pas du même monde. Gilles est quelqu'un qui parle chiffres et échéances ; il ne comprend rien à ce qu'il vend, à vrai dire il s'en fout, et ce genre d'attitude met Marco hors de lui ; sans compter que les contrats ne l'avantagent pas.

- Vous voulez dire que Gilles Magrot s'offre la meilleure part du gâteau.

- Marco n'est pas idiot ; il se rend compte que leur association ne tourne pas à son avantage. Quand il boit, il parle de tout plaquer !

- Et là-dessus, il rencontre Rollin-Lachenal...

- Sur ce point, je ne peux rien vous dire. J'ignorais complètement que Marco se rendait à cette soirée et je ne l'ai pas revu depuis. Je sais juste qu'il riait sous cape et qu'il disait que Gilles « allait voir ce qu'il allait voir ».

- Ça ne vous a pas alarmé ?

- Non il rêvait souvent de petites revanches idiotes... Mais Marco n'est pas de ceux qui passent à l'acte.

- Quand deviez-vous vous revoir ?

- Avant-hier, à midi... Et alors que je consultais ma montre en me demandant combien de temps il allait me faire attendre, j'ai appris par la radio cette histoire de fusion, la mort de Rollin-Lachenal... Depuis, j'essaie de le joindre. Il est parfois imprévisible, c'est vrai, mais ce n'est pas dans ses habitudes de ne pas me répondre. Aujourd'hui, j'ai décidé de venir vous voir. C'est peut-être un peu prématuré, mais je commence vraiment à avoir peur.

### Épisode 018

- Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il pourrait être ?

- J'ai appelé toutes ses connaissances. Personne n'a reçu de nouvelles. Pour être franche, je suis la seule à m'alarmer ; certains me disent que ce n'est pas la première fois que Marco fait le mort, d'autres m'affirment qu'il aurait fait une grosse bêtise et qu'il n'oserait plus réapparaître.

- Quel genre de grosse bêtise ?

- Cette histoire de Rollin-Lachenal... Marco n'a pas le droit de liquider la société sans l'accord de Gilles Magrot. Pour signer un contrat avec Rollin-Lachenal, il a dû falsifier des documents. Un ami de Marco s'est montré catégorique sur ce point... Mais je n'y crois qu'à moitié. Je ne dis pas que Marco n'imagine pas quelques combines farfelues pour retrouver son indépendance, il s'embarque parfois dans des délires à faire peur, mais il est incapable de les mettre en pratique. Croyez-moi, incapable !

Hortense est un peu moins belle quand elle martèle un peu trop fort la fin de ses phrases.

Pensez-vous qu'il ait pu être manipulé ?

- Que voulez-vous dire ?

Oui, au fait, qu'est-ce que je veux dire ?

- Eh bien, Rollin-Lachenal était un vieux routier de la finance. Il savait sans doute se montrer persuasif... Débaucher, embaucher des talents, avaler une entreprise... C'est assez courant dans ce milieu. Marco Tardelli s'est peut-être laissé entraîner dans une affaire dont il ne mesurait pas toutes les conséquences.

Hortense Courtois réfléchit quelques instants, les yeux mi-clos...

- Il faudrait que vous rencontriez Marco... Il n'a pas une approche rationnelle de l'existence. Un logement, le confort, ce sont des notions qui n'ont pas cours pour lui... Mais il reste parfaitement conscient de ce qui l'entoure. Il refuse d'ouvrir les yeux, il n'est pas aveugle pour autant. Vous comprenez ?

J'opine. Hortense me regarde dans les yeux. Elle attend que je reprenne la parole, mais j'ai beau me creuser le crâne, je ne trouve plus de questions à lui poser. Quand le silence commence à peser, je me lève et je dis que vais de ce pas lancer un avis de recherche (il faudra d'abord que je me renseigne sur la procédure à suivre) et que je la préviendrai dès que nous aurons du nouveau. C'est Hortense qui me signale sans sourire que je ne lui ai pas demandé ses coordonnées et qui inscrit son numéro sur un petit calepin dont elle arrache une page d'un geste précis. C'est moi qui balbutie quelques platitudes sur le stress, les oublis et l'inattention.

Hortense Courtois m'adresse un dernier sourire et j'ai comme un pincement au cœur. Je ne sais foutre pas comment nous pourrions retrouver son Marco ni dans quel état nous le retrouverons.

Pour me sentir un peu utile, je m'installe devant mon écran. Chappuis a bien évidemment fait retranscrire les interrogatoires des témoins sur un fichier commun. Je recherche les allusions à Tardelli dans le document. On mentionne son discours, son ébriété, on le dénigre au détour d'une phrase ; mais nul n'indique l'avoir vu quitter la soirée. Il faut que je relance Darbellay sur ce point. Tiens, en parlant, de Darbellay, le pas que j'entends dans le couloir ne trompe pas. Je sors de mon bureau pour lui parler d'Hortense et de Tardelli, mais une fois de plus, il ne me laisse pas loisir d'ouvrir la bouche.

### Épisode 019

- Oh, la conne !

Darbellay est remonté comme une hélice et ses considérations baignent dans le fendant actif. Il me tend un paquet de feuilles quadrillées plus ou moins froissées sur lesquelles il a relevé le témoignage d'Yvonne Rollin-Lachenal, la veuve. La veuve qu'il faut prendre avec des pincettes. Les témoins ne l'épargnent pas, Yvonne. Si Rollin-Lachenal était considéré de haut, un peu usé, un peu compassé, on lui passait son orgueil poussiéreux et ses crises d'autorité. Yvonne par contre n'est guère aimée. Ça suinte entre les

lignes. Elle parle un peu haut, elle attire un peu trop l'attention. On lui pardonnait moins facilement d'être trop colorée qu'à son époux d'être trop gris... Mais de là à dire comme Darbellay.

- La conne, la conne, la conne...

- Pas commode ?

- Elle l'a statufié, sculpté dans du 24 carats. Elle nous a tout dit, qu'il était soucieux des pauvres, de ses concurrents, que les autres le jalousaient et qu'il aimait tout le monde... Pas moyen d'en tirer la moindre piste... Mais moi, je ne peux pas travailler avec ça ; j'ai besoin de savoir avec qui Rollin-Lachenal était fâché, comment il s'entendait avec elle, avec les enfants, s'il leur parlait de ses affaires... Les saints ne se font pas buter que je sache ! Il y a quelques années, des rumeurs avaient couru sur un enfant illégitime. À l'époque, La Suisse, avait pondu un article sur le sujet, il était normal que je revienne là-dessus, ne serait-ce que pour enterrer la piste une fois pour toutes, mais je n'ai pas pu commencer ma phrase qu'elle sortait son mouchoir et qu'elle me jouait la scène du malaise... Trois fois, alors que j'y mettais vraiment les formes, trois fois elle m'a parlé de mes chefs. Et je te jure qu'elle est tout à fait capable d'écrire des lettres de protestation jusqu'au conseil d'État.

- Tu penses sérieusement à une histoire d'adultère ?

- Je pense sérieusement à tout.

- Avec un professionnel au bout du fusil ?

- Écoute bien, Joss ; tu n'as ni l'âge ni le calibre pour te permettre de juger une situation en disant « ça à l'air de... » Sais-tu l'endroit au monde où tu risques le plus de te faire abattre ? Dans ta famille, mon petit père ! Tu peux aller te promener dans les bas-fonds de Mexico, de New York ou de Manille et tu prendras statistiquement moins de risque qu'en restant les bras croisés devant ta télé. La trahison, la honte, l'humiliation suintent dans toutes les rues du canton. Elles portent la mort en germe. Alors, la famille on la cuisine à petit feu, sans trêve, parce qu'on ne peut jamais la mettre hors de cause !

Quand Darbellay a l'œil qui brille, il n'est guère utile de lui donner la réplique. Je rengaine donc mon histoire d'Hortense Courtois, tandis qu'il mouline du postillon avec, au fond de l'œil, l'espèce de froide méchanceté qui point souvent dans le vin blanc. Je lui

prépare un café à tout hasard, en me disant que ça ne peut pas lui faire de mal.

- Tu as quand même appris quelque chose sur le fonctionnement de la banque ?

- Du vent. Les enfants se tenaient derrière leur mère, prêt à mordre si j'avais fait mine d'écorner l'image du mort. Surtout la fille. Le fils avait l'air de s'en foutre un peu. J'ai l'impression qu'il est un peu imperméable à la notion de travail. Un bon à rien dans toute sa splendeur.

### Épisode 020

Et Darbellay me détaille à grands traits rageurs une famille qui parle à mi-voix dans de vastes pièces vides, fruit d'une de ces interminables lignées de banquiers protestants, avides d'argent mais avarés de luxe.

Xavier Rollin-Lachenal avait 56 ans. Il était au bout de sa gloire même s'il faisait tout pour ne pas se l'avouer. Sportif, les tempes grisonnantes, pas encore gras du bide, il portait beau et passait du temps dans les fitness. Il avait couru le Morat-Fribourg en 1 heure 36 l'année précédente, un temps plus que correct. Mais dans son domaine, il avait trois révolutions de retard. Il ne connaissait rien à l'informatique et peinait à se familiariser aux marchés émergents. Dans sa famille, personne ne lui faisait la moindre objection, n'osait le moindre conseil. Le fils, Christian, ne passait le seuil de la banque que pour demander de l'argent. Il dépensait des fortunes en futilités et passait son temps à jouer au golf avec une congrégation d'oisifs un peu tristes. Il se donnait des airs mais n'était pas crédible. Il manquait d'intelligence et de prestance. Avant de répondre aux questions de Darbellay, il regardait invariablement sa mère. La fille, Sophia, s'était formée dans la concurrence, chez Pictet, chez Lombard. Elle avait, selon ses anciens collègues, de très grandes compétences en gestion de fortune, mais Rollin-Lachenal ne voulait pas l'engager, ni la soutenir pour qu'elle obtienne un poste à responsabilités. Il disait que la finance était un milieu trop violent pour une femme. Elle s'exprimait à petites phrases courtes, que sa mère précisait ou commentait à tout bout de champ.

Darbellay soupire. Il plonge enfin le mufler dans son café. Il s'enfile la tasse en deux gorgées. Sa peau paraît se détendre, son visage perd un peu de

l'expression aiguisée, mauvaise que lui donnait le vin blanc.

- Et aucun des deux ne se révolte. Ils ont 25 ans et ils acceptent qu'on leur dicte leur vie.

- Tu les crois sincères ? Ils admireraient vraiment leur père ?

- Je ne sais pas. Avec Yvonne à la manœuvre, on ne peut rien savoir. Il faudrait que je les convoque un par un pour comprendre ce qu'ils ont dans le ventre. Mais ça va encore faire des histoires. Et moi, en attendant, je dois faire avec ce qu'ils me disent. C'est bien là, le problème ; on ne peut rien jeter de ce qu'on entend. On note, on empile et ça fait des traits de trop sur le portrait. Et moi, je vais perdre des heures à démêler tout ça, à préciser l'image, à comprendre où était la faille et qui pouvait en vouloir à ce prétendu saint. Tout ça à cause de cette marâtre autoritaire... Quelle conne !

Ô long et tortueux chemin qui mène à l'invective première, ô prodigieux raccourci mental tout nimbé du malsain produit des vignes valaisannes ; qui vous louera à votre juste valeur ? Et Darbellay repart, à grands pas, emportant avec lui son furieux monologue, sans imaginer que je puisse avoir quelque chose à lui apprendre.

Alors je vais voir Chappuis pour lui demander conseil. Après s'être arraché les cheveux par touffes à la vue des manquements aux procédures répétés - il souligne le mot - qui ont émaillé mon entretien avec Hortense Courtois, il se fend de quatre lignes standards qui feront office d'avis de recherche. D'ici quelques heures, tous les flics de Romandie auront le signalement de Tardelli sur leur bureau. Je remercie le brave pinailleur dans les formes et je quitte les lieux avec une dernière pensée pour Hortense et une première pour Valentine. Puis, je longe l'Arve à petits pas en rêvant d'une douce réconciliation.

## Chapitre V

### Épisode 021

Un double coup de sonnette. Mon plus beau sourire, un bouquet de fleurs à vous faire des courants d'air dans le portefeuille, j'étais paré pour la séance d'excuses préludes à la séance câlins.

La baby-sitter m'ouvre avec une expression de lassitude molle. Elle mâche son chewing-gum en me regardant à peine. Son masticage est la seule preuve de son existence. Ce mollusque amorphe ne daigne pas dire bonjour. J'entends la télé qui hurle au salon les clips de MTV. Comme je lui demande ce qu'elle fout là, elle me dit que Valentine a dû partir pour son travail et qu'elle lui a demandé de garder P'tit-Ju jusqu'à mon retour. Je maudis mentalement ce furoncle à pattes et je lui offre une rétribution indigne de la répulsion qu'elle m'inspire. Elle déserte sans dire merci. Je coupe la télé et je pousse jusqu'à la chambre de P'tit-Ju.

Il joue aux legos. Sa ville du futur commence à avoir de la gueule. Je le lui dis. Il sourit.

- On est tous les deux ce soir ?

- Ouais.

- Qu'est-ce que tu me fais à manger ?

- Je te propose une grosse platée de spaghettis bolognaises, et d'abord, une virée au vidéoclub. Ça te dit ?

- Chouette. On invite quelqu'un ?

Aussitôt, je pense à Griotte. Griotte, c'est ma pote. Elle connaît ma vie depuis mes vingt ans et je connais la sienne depuis pareil. Son mari la délaisse autant que mon amour s'autorise à m'oublier. Le boulot, lui aussi. Il a de meilleures excuses que Valentine. Il s'use les nerfs dans la politique. Député, syndicaliste, il défie le monde et les patrons alors que je me contente de vomir devant le téléjournal. Il monte au front, il signe des pétitions, il appelle au boycott, désespérément sincère et presque admirable. Un brave type. Et beau en prime. Il a collé trois mômes à ma Griotte. Trois. Coup sur coup. Façon mitraillette. Et maintenant, il oublie de les aimer, il oublie de les voir grandir pour s'occuper du monde.

Ça ne manque pas. Griotte est en solo chez elle avec ses trois petits monstres. Elle accepte le plan

spaghettis, me promet qu'elle sortira un bon rouge de sa cave. Oh, la cave de Griotte ! Si son vaillant époux écluse sans sourciller les récoltes de blancs des coteaux genevois, Griotte parcourt les caves les plus secrètes à la recherche d'un petit cru à marier avec tel ou tel plat, et elle se trompe rarement sur les unions.

P'tit-Ju et moi, on s'attaque à la cuisine. On se fait chialer un coup avec les oignons, juste pour rire. Dès que la casserole est sur la plaque, on enfile nos vestes et on file au sprint jusqu'au vidéoclub. Il choisit trois films. Moi aussi. On ne verra jamais tout. C'est du gaspillage. Pas grave. C'est un petit moment de frénésie, de bonheur partagé, un moment où j'ai envie de le serrer tout contre mon cœur et de l'appeler fiston.

On remonte. L'eau bout à peine. Belle performance. À toute allure, on coupe les tomates et les poivrons, parce qu'on peine à penser à tout, parce qu'il y a toujours quelque chose à rajouter dans nos bouffes. Du basilic pour le goût, un peu de romarin aussi. Les pâtes plongent dans la casserole et, miracle, on sonne à la porte !

### Épisode 022

Quand j'ouvre, je regrette un instant mon invitation. J'aurais pu me caler dans mon canapé avec un bon bouquin au lieu de subir ce rodéo. Les mômes de Griotte, rien ne les effraie. Ils se cognent les uns sur les autres à longueur de temps, et quand ils se liguent, ils sont plus efficaces qu'un nuage de sauterelles. Ils ne sont pas entrés qu'ils traversent et retraversent le salon de Valentine au triple galop. Il fait chaud au pays des poteries et des bibelots. Ça fait rire Griotte, c'est toujours ça de pris.

- Ça va, toi ?

- C'est un peu la merde, mais ça va. Et toi ?

- Pareil.

On bourre les mômes de spaghettis et de glace à la pistache dans l'espoir de les calmer. Peine perdue, ils digèrent mieux que nous, les monstres. Ce n'est que vers 22 heures, à la fin du film, entre le dernier morceau de bravoure du héros et les cinq minutes de morale romantique qu'ils se décident à fermer les yeux en chœur, témoignant en l'occurrence d'un bon goût certain.

Nous les emballons tendrement dans des couvertures et nous opérons une retraite stratégique dans la cuisine où nous nous octroyons le droit de nous pochtronner un peu.

Griotte et moi parlons de nos amours stagnantes en vidant du rouge par petites gorgées ; et puis de la vie, des amis, des temps qui passent de plus en plus vite et qui nous semblent de moins en moins féconds, enfin de tout ce qui fait une discussion de pré-vieux cons, en avalant deux ou trois bières pour la soif. Tant qu'on en rit, ce n'est pas bien grave !

- J'ai eu Pelletier au téléphone.

- Qu'est-ce qu'il te voulait, le brave Claude ?

- Que je garde un des siens vendredi prochain... Il m'a dit que tu l'avais traîné de nuit jusqu'au Noga Hilton...

- Oui, c'était à cause du banquier... T'es au courant ?

Question idiote. Griotte lit les journaux ; chaque matin devant son café, elle avale l'actualité du jour une bonne fois pour toutes. Souvent, c'est là qu'elle apprend où son cher et tendre a passé la soirée, parce que sa photo s'étale, avec le masque à la fois grave et serein propre aux politiciens, dans l'une des rubriques locales. D'ailleurs la voilà qui sort de son sac une page du Courrier...

- Je l'ai découpé en pensant que ça t'intéresserait...

L'article, qu'elle a encadré en rouge, est titré ; « Une mort fructueuse ». Il indique en huit lignes que depuis le décès de son président et principal actionnaire, les actions Rollin-Lachenal ont grimpé significativement. 35% de gain après deux jours. Et les investisseurs prévoient une hausse plus forte encore d'ici la fin de la semaine. Le journaliste attribue cette tendance aux excellents résultats annoncés par le défunt, ainsi que par la gestion ad intérim de la banque par Wilfried Kirschtein, un as de la finance que Rollin-Lachenal avait recruté à grands bruits et qu'il n'avait pas laissé libre de ses mouvements de son vivant.

- Je ne comprendrai jamais rien à la bourse, dit Griotte. Même mort, ce type trouve moyen de faire des affaires.

Moi, c'est un nombre qui me danse sous les yeux.

- 35%... Ça doit se chiffrer en millions...

## Épisode 023

- Des millions, voilà un mobile tout trouvé, dit Griotte...

- Oui, sauf que le meurtre ne change rien.

C'était bien le problème. La montée en bourse était due à l'annonce de la fusion et des bons résultats ; en aucun cas à l'assassinat de Rollin-Lachenal. Si je me fiais à mes connaissances en la matière, la bourse aurait dû réagir à l'assassinat par le repli. Les marchés détestent les turbulences et l'incertitude. La logique aurait voulu que les actions prennent du plomb dans l'aile. Était-ce qu'escomptait le commanditaire ? Mais si l'on voulait empêcher Rollin-Lachenal de rebondir et qu'on disposait d'un tireur d'élite pour le faire taire, pourquoi attendre l'annonce ? Il était plus facile de l'abattre avant ; encore qu'aucune balle ne pouvait empêcher bien longtemps la publication des résultats de la banque.

Non, la réaction de la bourse ne prouvait rien, sinon que l'annonce de Rollin-Lachenal était complètement inattendue, même pour les investisseurs, et que le décès du patriarche n'inquiétait pas grand-monde. Sa succession était bien réglée et Wilfried Kirschstein semblait apprécié par les milieux financiers.

Avec Griotte nous nous torturons quelque peu les méninges sur des hypothèses farfelues incluant la CIA, Ben Laden et des extraterrestres, puis nous nous en lassons et nous parlons d'autres choses, des amis qui divorcent, de ceux qui ne changent pas, de ceux qui ont l'air heureux... Et, quand Griotte décrète qu'il est tard et qu'elle n'en croit pas sa montre, nous n'avons plus le courage de réveiller les enfants. Elle se glisse alors dans le lit de Valentine et je m'installe sur le canapé du salon.

Je fais la crêpe une bonne demi-heure, mais peine perdue. J'ai beau être crevé et passablement alcoolisé, je n'arrive pas à m'endormir. Alors je rallume et je m'emploie à ranger un peu, à laver la vaisselle, enfin à prendre de l'avance sur ce que j'oublierai de faire demain et qui me sera vertement reproché. Les mains dans l'évier et les yeux à demi ouverts je récure machinalement et je médite encore sur ces actions qui montent, qui montent.

Xavier Rollin-Lachenal avait réussi un coup de maître, certes, il avait pris tout le monde à contre-pied... Mais qu'avait-il à y gagner ? Pourquoi s'être

laissé enterrer par la rumeur publique ? Ses actions étaient alors tombées bien bas, sa réputation en pâtissait ; tout Genève se moquait de lui... N'était-ce qu'un péché d'orgueil, l'occasion de fomenter une petite vengeance ? J'ai peine à croire qu'un banquier conservateur, un adepte des méthodes à l'ancienne joue avec sa propre disgrâce... À moins que... Pour mieux approcher Tardelli, peut-être... C'est comme une vague lumière qui s'allume alors que l'eau souillée glougloute au fond de l'évier. Tout n'est pas clair dans mon esprit, loin de là, mais j'imagine bien Rollin-Lachenal peaufiner sa fusion, se faire passer pour un moribond sans envergure pour mieux bouffer Magrot-Tardelli...

Oui, peut-être fallait-il renverser la perspective... On n'avait pas abattu Rollin-Lachenal pour empêcher sa banque de retrouver le succès, personne ne l'aurait pu, mais bien pour ne pas que Tardelli le rejoigne.

Que fera Tardelli, à présent que son interlocuteur a passé l'arme à gauche ? Sera-t-il tout de même lié par son contrat, en profitera-t-il pour faire machine arrière ? J'ai comme l'impression que ce fichu Tardelli est au cœur de l'histoire, et cette nuit, alors que je décompte amèrement le peu d'heures qu'il me reste à dormir, il me tarde autant qu'Hortense de le retrouver.

## Chapitre VI

### Épisode 024

J'arrive boulevard Carl-Vogt un peu en retard, les paupières collées, en me demandant comment je pourrais m'y prendre pour finir le rangement de l'appartement avant le retour de Valentine.

Nul ne se soucie de mon arrivée. C'est la pleine effervescence. On ne parle plus que de la « thèse de Berlin ». Ou plutôt Tarantini en parle assez fort pour que personne ne puisse ignorer ses découvertes.

Il a passé sa soirée à échanger des informations avec des représentants de diverses polices européennes ; et il le raconte comme s'il avait été transporté dans le monde de ses rêves. Il montre à qui veut le voir un rapport de la police allemande, qu'une secrétaire opportunément bilingue lui a traduit, et qu'il garde en main comme une relique sainte.

- Avec ça, on les tient !

La police allemande et les douanes suisses signalaient le passage éclair sur notre sol, un aller-retour depuis Berlin, de Bojan Scvepic, instructeur dans l'armée slovène qui vendait son habileté au tir de manière presque officielle. Il avait travaillé pour diverses organisations de renseignements et avait rendu quelques services aux forces d'interventions européennes et américaines durant la guerre en Yougoslavie, services sur lesquels on observait aujourd'hui un silence pudique et qui permettaient à Scvepic de jouer avec la légalité sans trop se faire de soucis.

D'une précision diabolique, capable de poinçonner un ticket de métro à cinquante mètres, les descriptions élogieuses et les superlatifs ne manquaient pas pour souligner les qualités de tireur de Bojan Scvepic. Son nom avait été cité dans plusieurs affaires d'assassinat dont celle d'un ambassadeur iranien, mais on n'avait jamais rien prouvé contre lui. Les informations qu'il détenait lui servaient apparemment de sauf-conduit.

Bojan Scvepic se trouvait à Genève la nuit de l'assassinat de Rollin-Lachenal. C'était un acquis et une trop grosse coïncidence pour que Tarantini pût se retenir de jubiler dans les couloirs. Car, pour un spécialiste du calibre de Scvepic, abattre Rollin-Lachenal depuis le quai du Mont-Blanc était un jeu d'enfant, presque du gaspillage de compétences.

On ne pourrait sans doute jamais prouver que Scvepic avait pressé la gâchette. Tarantini lui-même n'y croyait pas trop et les responsables de la police avec lesquels il s'était entretenu n'étaient pas plus enthousiastes.

- Ils ne s'attendent pas à des miracles. Ils vont lui poser deux ou trois questions pour la forme et basta ! Mais Scvepic, ce n'est plus ma priorité. En cuisinant la secrétaire de Magrot, j'ai appris que son homme de confiance, Pierre Rivaz, oui, le juriste que tu as interrogé avec Darbellay, était récemment parti démarcher des clients à l'étranger... Et devine où il est allé ?

Je dois être la seule personne qui n'avait pas encore entendu son petit laïus et pourtant il en salive encore ; je hausse les épaules pour ne pas lui gâcher le plaisir de la révélation.

- Berlin, mon petit pote. De là à l'inculper, il n'y a qu'un pas. Et ce pas, je te jure bien que je vais le franchir aujourd'hui.

- Tu l'as convoqué ?

- Un peu, oui. Il marine depuis une heure en salle 4... Il ne fait pas le faraud, je te jure. Tu veux venir avec moi, histoire de prendre quelques notes.

Tarantini bombe le torse et se dirige vers la salle d'interrogatoires. Je vais m'avaler un café avant de le rejoindre.

### Épisode 025

Griotte m'a dit un jour que les personnes bilingues développent des personnalités différentes selon la langue où elles s'expriment. Je n'ai jamais pu vérifier ; mais un interrogatoire un peu serré provoque le même genre de réactions. Je ne reconnais ni la morgue tranquille ni les gestes mesurés de Pierre Rivaz... Il est nerveux, nerveux et arrogant, et un peu pâle aussi... Il me jette un vague regard alors que je vais m'installer dans un coin. Tarantini ne lui laisse d'ailleurs guère le temps de s'interroger sur les raisons de ma présence.

- Éprouvez-vous de l'amitié ou de l'antipathie pour Tardelli ?

- Ni l'un ni l'autre. Je l'admire et il m'indiffère. Ses intuitions sont épatantes, mais je n'ai pas grand-chose à dire à l'homme...

- Vous lui parlez de temps à autre au téléphone ?

- Puisque vous avez les relevés...

- Je ne vous demande pas de vous interroger sur les éléments que je possède, mais de répondre à mes questions, Monsieur Rivaz ! Téléphonnez-vous parfois à Marco Tardelli ?

- Oui. Professionnellement nos relations nous y contraignent. J'ajoute que Marco Tardelli déteste le téléphone et qu'il a fallu les efforts conjugués de sa fiancée et de Gilles Magrot pour qu'il accepte de se munir d'un portable au nom de la société.

- Considérez-vous que les propos de Monsieur Tardelli à la soirée organisée par Rollin-Lachenal constituent une grave faute professionnelle à l'égard de Gilles Magrot et de vous-même ?

- À l'égard de la société Magrot-Tardelli, évidemment !

- Et pourquoi ne l'avez vous pas appelé ce soir-là... Puisque vous parliez des relevés, ceux-ci sont formels : vous n'avez pas composé le numéro de Monsieur Tardelli ce soir-là.

- Je n'étais pas au courant et...

- Si.

- Je vous demande pardon.

- Si. Vous étiez au courant. Quatre personnes qui assistaient à la soirée ont admis vous avoir contacté.

- Je ne pouvais pas me faire une idée claire de la situation par SMS, vous le reconnaîtrez. En outre, comme je vous l'ai dit, Marco Tardelli n'est pas des plus faciles à joindre. J'ai jugé préférable de téléphoner d'abord à Gilles Magrot pour lui faire part de la situation et lui demander s'il voulait que je m'en occupe. Il a répondu par la négative.

- J'avoue que j'ai du mal à vous croire. Vous êtes un homme de responsabilités et...

- Et puis que vouliez-vous que je dise à un Tardelli manifestement ivre ! Le mal était fait...

- Je vous prie de ne pas interrompre mes raisonnements, Monsieur Rivaz... Je constatais simplement que le soir du crime, vous avez laissé passer l'orage, alors pourtant que la société Magrot-Tardelli compte beaucoup pour vous puisque vous vous êtes récemment rendu en son nom jusqu'à Berlin.

- Je ne vois pas le rapport...

## Épisode 026

- Êtes-vous en mesure de fournir un résumé précis de tous vos déplacements et de vos entretiens et réunions d'affaires à Berlin ?

- Il faudrait vérifier dans mon agenda, et...

- Voyez-vous, Monsieur Rivaz, votre très opportun voyage nous pose problème. Surtout lorsque l'on sait que le tueur de Rollin-Lachenal a été très vraisemblablement contacté à Berlin. Et si l'on ajoute que l'esclandre de Tardelli et la mort de ce brave Rollin-Lachenal vous surprennent tellement peu que vous ne jugez pas utile de vous rendre sur place ou même de contacter Tardelli, on ne peut s'empêcher de penser que vous n'avez pas un rôle très clair dans cette histoire.

Rivaz ne répond pas ; il a la mâchoire qui tremble un peu. Il se retient de parler parce qu'il sait que ce qu'il dirait ne serait ni poli, ni de nature à le disculper. Tarantini aurait aimé un plus grand public ; on sent qu'il joue la scène autant qu'il la vit ; qu'il savoure le plaisir d'avancer ses pions.

- Dites-moi Rivaz, c'est si difficile que cela de sentir une société vous échapper, une société dans laquelle vous avez beaucoup donné ?

Le coup de la compassion semble fouetter Rivaz !

- Là, laissez-moi vous dire que vous êtes à côté de la plaque. Rollin-Lachenal n'avait pas les moyens d'acheter Magrot-Tardelli.

- Encore cette rhétorique ! La bourse et les experts vous donnent tort mon cher !

- La bourse n'a jamais eu de cerveau ! Quant à vos experts, je ne sais pas où vous les avez pêchés mais ils ont besoin de cours de rattrapage en analyse financière. Et pour ce voyage à Berlin, Je ne vois vraiment pas ce que vous voulez en tirer. Les Allemands sont nos plus gros clients ; je me rends à Berlin pour le compte de Magrot-Tardelli entre quatre et six fois par année. C'est aisément vérifiable.

- Cela ne change rien aux faits.

- Des faits ? Le fantasme de la renaissance de Rollin-Lachenal ? Laissez-moi rire ! Cet entretien vire au grotesque. D'ailleurs, je refuse de répondre à d'autres questions sur ce sujet. J'ai le droit d'être assisté d'un avocat, et vu la tournure que prend notre conversation, je vais en faire usage !

Et Rivaz croise les bras haut sur sa poitrine, lève un peu la tête, se détourne. Il a des attitudes d'enfant boudeur. Et les enfants boudeurs sont obstinés. Tarantini le sait bien. Il quitte sa chaise en bredouillant quelques mots et me fait signe de le suivre.

Dans le couloir, la colère éclate. Mon fier collègue donne un grand coup de pied dans une armoire des vestiaires.

- Bordel, je le tenais ! Je suis sûr que je le tenais ! T'as vu comme je le menais, Joss ?

Je fais oui de la tête sans réfléchir à la question. Quand un gars comme Tarantini est dans un tel état de nervosité, le contrarier devient vite une entreprise périlleuse.

- Je l'ai perdu à cause de cette question de bourse. Je vais activer les experts de la financière, moi. Il faut qu'on se base du solide, de l'incontestable. Bordel, dès qu'on parle de chiffres, il se réveille, il nous mène par le bout du nez, t'as vu, hein, t'as vu ? !

### Épisode 027

Tarantini s'en va à grands pas dire sa façon de penser à un responsable de la brigade financière et je m'offre un deuxième café. Darbellay fouille dans un dossier en se grattant le crâne.

- Tu ne voudrais pas m'filer un coup de main, Joss ?

- Et pis quoi encore ?

- Juste une petite relecture pour la grammaire. En échange, je t'emmène en virée et je te paie à bouffer à midi, ça marche ?

- Où ça, en virée ?

Darbellay m'explique alors qu'il a passé un coup de fil à son ancienne logeuse. Une concierge fureteuse qui connaît les Pâquis comme sa poche. Elle avait appelé le standard ce matin pour lui demander de passer la voir.

- Geneviève, elle ne me dérangerait pas pour rien ! Tu verras c'est un phénomène.

Je malaxe la syntaxe de salle de garde de Darbellay tandis qu'il va s'humecter le gosier au bistrot d'en face. Quand j'estime le rapport potable, pas trop clinquant, ce serait suspect, je l'envoie par courrier interne et je vais rejoindre Darbellay.

- Eh bien, allons voir ton phénomène.

Rue du Fossé Vert. J'ignorais même son existence. Nous n'avons pas le temps de nous garer correctement qu'une vieille bien habillée nous bondit dessus.

- Ah, mais le voilà enfin, mon poulet !

- Geneviève, comment ça va, toi ?

Ils s'enlacent et se racontent quelques blagues. Pour connaître la vie et les humeurs de la ville, il faut se balader avec Darbellay dans les vieux quartiers. Tout le monde le connaît, il est le flic, comme on est le coiffeur ou le plombier. Et lui, il jongle avec les prénoms et les souvenirs. Il n'oublie ni le nom du chien, ni les vieux ragots. « Comment fais-tu pour te souvenir de tout ? », lui avait un jour demandé Tarantini avec une vague envie. « Suffit de s'intéresser à ce qu'on te raconte ».

Drôle de gars, Darbellay, plus curé que flic, le cœur sur la main et les menottes dans l'autre, capable d'écouter l'enfance de l'assassin avant de dire que ce salaud mérite au moins la peine de mort.

- Je ne suis même pas sûre d'avoir quelque chose de consistant à dire, soupire la vieille Geneviève.

- Raconte quand même...

Je m'approche, la petite dame m'intègre dans son paysage, me jauge un instant, puis se remet à causer comme si je n'avais jamais existé.

- Tu sais que Pablo, l'ancien mari de Faustine, oui ce foutu bon à rien ! Eh bien, la ville lui a confié le service d'immeuble du 6.

- Le bâtiment tout pourri à côté du tien ? Ils ne devaient pas le rénover ?

- Ah ! M'en parle pas. Ils attendent. Ils trouvent tous les trucs pour attendre. Ils laissent l'immeuble en plan. Et je t'ai déjà parlé de ces petits salauds de squatters ? !

Geneviève fouille de temps à autres dans son sac, en tire un mouchoir de tissu avec lequel elle s'essuie les lèvres. Darbellay est angélique de patience.

- Ils salopent tout, tout le temps. Pablo, il ne dit rien ; il ne s'en sort pas. Tu le connais ; pas foutu d'utiliser ses dix doigts. C'est moi qui vais faire les vitres et sortir les poubelles. Je téléphone parfois à la régie, mais ils me prennent pour une vieille emmerdeuse. Mais je me suis suffisamment cassé

le dos dans leurs escaliers pour leur dire c'que je pense. T'es d'accord avec moi ?

Darbelay est d'accord, tant et si bien que Geneviève finit par en venir aux faits.

### Épisode 028

- Bon toujours est-il que plus grand-monde ne traîne dans l'immeuble. Mais la semaine dernière, j'y ai vu de la lumière pendant deux ou trois nuits, au deuxième étage. J'ai demandé à Pablo s'il avait repéré de nouveaux squatters. Il m'a dit qu'il n'avait rien remarqué. N'empêche que les jours qui ont suivi, il a fait le tour du quartier avec de l'argent plein les poches. Il jouait les milords et il puait le champagne.

- T'en pense quoi ?

- Je pense que quelqu'un lui a refile de l'oseille pour un appartement. Et Pablo, quand on lui présente quelques billets, il s'assied sur sa moralité, tu peux me croire... Ce que je ne comprends pas, c'est quel espèce d'ahuri pourrait avoir envie de louer un pareil taudis. Celui qui a les moyens, il crèche à l'hôtel, non ? Et puis, ça n'a pas duré longtemps, trois nuits tout au plus. Quand je suis allé récurer, j'ai écouté à la porte à tout hasard... Mais plus un signe de vie.

Darbelay remercie Geneviève d'une bonne accolade. Je crois aussi qu'il lui glisse un billet dans la poche. Je ne suis pas sûr et ça ne me regarde pas vraiment. Amie ou indicatrice, un peu les deux sans doute, Geneviève s'éloigne à pas difficiles vers son café ou son petit rouge.

- Un peu flou pour qu'on rameute les renforts ; mais ça vaut le coup d'aller voir, murmure Darbelay.

Si l'habit ne fait pas le moine, la façade ne fait pas le logement. Putain, c'est crade ; ça dégouline de jus de poubelle, ça suinte l'urine et la bière. Il faut vraiment être sans toit pour vouloir s'incruster ici ; Pablo est statufié sur le balais qui lui sert de béquille. Il couine en nous voyant arriver.

- Oh, la poulaille ! Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à venir tourmenter le petit travailleur ?

- Bonjour Pablo. Nos oreilles traînaient justement dans le quartier... Et nous avons entendu dire que vous aviez de l'argent à dépenser, ces temps-ci. Certains prétendent que vous auriez récemment trouvé un généreux locataire...

- Y'a des vicieux dans le quartier, des mauvais... J'fais d'mal à personne, moi, j'paie mon verre quand il faut et je m'occupe pas des affaire des autres. C'est des chiens tous des chiens, et vous, vous caquetez derrière les chiens, côôt ! côôt !

Darbellow le laisse dérouler sa litanie pitoyable de haine et d'humiliation, de mauvaise foi et de colère vraie ; un triste bircher, un pot au feu fané ; Il est sale et vil et sans avenir ; et plus jamais la caresse d'une femme ou le sourire d'un enfant ne lui rendront un semblant de douceur ; c'est un humain passé, un humain foutu, un humain plus à pleurer qu'à vomir. Je m'apitoie. Pas Darbellow.

- C'est au deuxième étage et tu dois connaître la porte. Alors, soit tu nous ouvre, soit nous ouvrons de force. Et si nous devons ouvrir de force et qu'on trouve ce que nous pensons, je te garantis personnellement quelques ennuis.

- Comment ça ce que nous pensons ? Qu'est-ce que vous comptez y trouver au deuxième ?

- Il était comment le type qui t'a filé l'oseille ? Bien mis, bien sapé ? Et toi tu ne doutes de rien, tu prends ; tu ne te dis même pas que ce fric va t'attirer des emmerdes ?

- Eh, oh, doucement ! J'ai rien touché, moi, de personne. J'suis ni un indic ni un vendu !

- Pour l'instant tu vas te contenter de jouer le rôle du gentil serrurier. Et vite !

### Épisode 029

Darbellow frappe plusieurs fois à la porte. Personne ne répond.

- Y'a quelqu'un ?

- Vous cassez pas, dit Pablo, vos informateurs, ils avaient bu un coup de trop, voilà tout. D'ailleurs si c'est que ça, je vous offre un petit blanc en face... Et...

- À toi de jouer, dit Darbellow en le poussant en avant.

Pablo écarquille les yeux devant son trousseau de clés. Il n'a évidemment pas noté laquelle correspond à quelle porte et comme elles sont toutes du même modèle, sa petite méditation ne lui sert qu'à perdre du temps.

- T'attends quoi ?

Et tandis que le concierge grommelant enfile une à une les clés dans la serrure et essaie vainement de

faire joue le pêne, Darbellay se tient droit, contre le mur, sa main sur son arme au cas où. Quand on n'a pas l'habitude de ce genre d'intervention, on se croirait dans un film d'action, en un peu plus lent. Un film aux gonds mal huilés.

J'aurais envie de rire, d'observer la scène mollement avec un paquet de pop-corn dans une main et une canette de bière dans l'autre, mais le sérieux de Darbellay m'en impose tout de même, me picote la nuque, et me fait une petite boule à l'intérieur du ventre, surtout lorsqu'il m'intime de me coller au mur moi aussi. Il croit quoi ? On ne va tout de même pas nous accueillir à la mitraille ? !

Pablo hoquette un peu. Il a trouvé la bonne clé. Quand la porte s'ouvre, Darbellay l'écarte d'un bras ferme. Il s'avance ; je le suis. Le couloir pue le renfermé. Flottent encore de vieilles odeurs de nourriture, de moisissure. Personne n'a aéré les lieux depuis foutrement longtemps. Une minuscule cuisine sur la gauche. Darbellay s'avance. Il saisit une canette de bière qui trône sur le frigo, la renifle, grimace.

- Quoi ?

Il me fait signe de me taire, s'approche de moi et me glisse.

- Il y a un fond de bière au fond de la canette, de la bière qui sent la bière et pas la moisissure. Elle a été bue il y a quelques jours sans doute, mais pas plus...

- Et alors ?

- Alors, il se pourrait qu'il y ait encore quelqu'un ici. Suis-moi et fais gaffe.

Cette fois, pas de doute ; j'ai oublié les pop-corn et la boule de mon ventre passe de la taille d'une boule de billard à celle d'une pastèque de beau gabarit. Je file le train à mon aimé et large collègue, mais à le suivre d'un pas trop près, je me cogne à son dos lorsqu'il s'immobilise à l'entrée du salon.

- Merde !

Je me raconte plein de conneries à toute vitesse dans ma tête pour ne pas entendre la voix blanche de Darbellay, pour ne pas voir ce qu'il voit ; mais je n'y peux rien ; par-dessus son épaule, je vois.

## Épisode 030

L'homme était affalé sur un vieux fauteuil, son bras droit pendait, touchait le sol. Une large tache de sang poisseuse formait comme une croûte sur le sol. Il était mort. Mort. Je détourne les yeux. C'est le visage contracté, figé, les yeux vides mais ouverts, cherchant une lumière qu'ils ne verraient plus jamais, qui me révulsent ; c'est la peau, qu'on aurait dit parcheminée, sèche, que je n'arrive pas à regarder... Je n'ai jamais tant compris qu'à cet instant que nous sommes faits de liquide... Les chairs, nos corps, ne sont que des coutures, une frêle enveloppe qui retient notre vie, qui l'empêche de se mêler au flux du monde, de couler avec tout le reste du trottoir à l'égout... Je... Bon dieu...

- Ça va, Joss ?

Darbellow me tapote la joue sans trop de délicatesse, tandis que je m'adosse au mur. Je n'ai jamais vu de cadavre. Jamais je n'ai eu le cran de m'approcher d'un cercueil ouvert. C'est plus fort que moi. La mort est un miroir que je ne veux pas voir. Darbellow compose un numéro sur son portable.

- Pernilla ? C'est Michel. Tu peux prévenir les autres et préparer tes ustensiles... Je crois qu'on a retrouvé Marco Tardelli.

Tardelli ? Tardelli. Darbellow énumère les détails techniques, fiable, tranquille. J'essaie de penser à Hortense Courtois, à faire des liens, à comprendre ce qu'a bien pu faire Tardelli pour se retrouver dans cet immeuble miteux et s'asseoir devant un verre avec son assassin. Car c'est bien cela, il y a une bouteille de whisky sur la table, un verre... Tiens, un seul verre. L'assassin aura sans doute lavé le sien ou alors... Ce n'est pas la peine, je n'arrive pas à réfléchir.

Pernilla arrive comme une tornade, munie de sa mallette et d'un kebab gras avec toutes sortes de sauces. Elle mastique avec application, s'imprègne des lieux, impassible. La mort est son territoire. Cette femme blonde aux épaules larges et à la peau constellée de rougeurs ne paie pas de mine, mais elle sait faire parler les lieux, les corps, les poussières comme personne.

Pernilla enfille un gant et commence à recueillir des éléments dont elle seule peut concevoir l'intérêt tout en terminant son kebab avec une satisfaction évidente. Tarantini arrive à son tour. Il roule des épaules et ne fait guère de cas du cadavre.

- Tu me prouves que c'est bien Tardelli, dit-il à Pernilla, j'attends une confirmation de la brigade financière et je me les fais ; vous entendez, je me les fais...

Pernilla prend le cadavre à bras le corps tandis que je reste là, livide, collé contre mon mur. Elle fait peu de cas des envolées de Tarantini ni de l'état du corps. Elle n'est pas née impressionnable, Pernilla.

- Dès que j'obtiendrai le dossier dentaire, je te dis ça avec certitude, mais en tout cas, ce cadavre a des papiers au nom de Tardelli, et, pour autant qu'on puisse en juger, la photo est ressemblante.

Elle tend le document à Tarantini qui serre le poing en signe de victoire. Pas besoin d'être devin pour comprendre que la soirée va être longue pour Pierre Rivaz et que le retour de vacances de Magrot s'annonce un brin difficile.

Quand Pernilla se met à examiner le corps d'un peu trop près, je sors, pas bien fier et pas bien sûr de mes jambes. Ma montre me dit qu'il n'est pas encore trop tard et qu'il me faut un petit réconfort avant de rentrer. Une petite bière avec Pelletier ? Je crois l'avoir méritée.

### Épisode 031

J'ai à peine fixé rendez-vous à Pelletier, que mon portable est pris de la danse de saint Guy.

Valentine au téléphone. Je tressaille. Ça sent mauvais pour ma bière.

- Ça va ?

- Non.

Non, ça ne va pas. J'ai l'image de Tardelli fichée dans le crâne et je le dis à Valentine. Elle n'a pas l'air très sensible à mes arguments. Si peu qu'elle reprend le fil son idée dès que j'esquisse une pause dans mon récit.

- Va te prendre un whisky, ça te remettra ! Je voulais juste te dire que je rentrerai tard ; j'ai un repas de boîte.

- Et P'tit-Ju ?

- Comme je n'arrivais pas à te joindre j'ai demandé à la voisine du dessous. Il ira manger chez elle et elle viendra vérifier qu'il dort bien.

- Ah, parfait...

- Au fait, Joss tu pourrais éviter de faire la bringue à la maison ou alors apprends à ranger correctement.

Elle raccroche, aigre. Moralité de l'affaire ? J'ai ma soirée à moi. Je ne fais pas dix pas en direction des Grottes et du café de l'Espadon (un troquet de poivrots tenus par quelques Valaisans qui considèrent qu'ouvrir un bistrot est la meilleure façon de boire pas cher et de travailler en fréquentant les copains), que mon téléphone bisse.

- Allô ?

- Joss, c'est Michel. On a fini avec le cadavre... Et je... Enfin. Ça va ?

- Moyen...

- On se demandait... C'est toi qui avais parlé avec la fiancée de Tardelli... Est-ce que tu te sens la force de la contacter ?

- Je préférerais que tu t'en charge.

- OK. Essaie de penser à autre chose. Gardez ce genre d'image dans le crâne, ça n'a jamais servi à rien.

Et il raccroche. J'ai vraiment besoin de ma bière. Avec Pelletier on s'offre même quelques photocopies de la première tournée en écoutant les piliers de comptoir philosopher à vide à grand renfort d'invectives et de postillons. Il me dit que j'ai mauvaise mine et je n'arrive pas à imaginer ce que doit ressentir Hortense Courtois en ce moment précis.

- T'as une idée de ce qui a pu arriver ?

Je hausse les épaules. C'est une journée sans idée. Il faut s'y faire. On s'en avale une ou deux dernières avant de se décider à rentrer. On a un peu les idées vagues et le rire facile avec Pelletier, quand on se serre la main et qu'on se dit « à dans pas longtemps ».

Un peu plus loin dans la nuit, je pousse la porte de la chambre. Et j'ai la surprise de découvrir Valentine endormie. C'est quoi, ces soirées de boîte qui se terminent avant une plombe du mat ; c'est quoi ces dragueurs de peu d'envergure qui abandonnent ma belle assez tôt pour qu'elle me surprenne titubant de retour à notre chambre ?

Comme elle ne bouge pas, je me crois sauvé. Je replie soigneusement mes habits sur le dossier d'une chaise avant de me glisser dans les draps. Nos jambes se touchent. Nos jambes s'emmêlent. Finalement, Valentine ne dort pas.

## Chapitre VII

### Épisode 032

Quand le corps de ma belle me danse derrière les yeux, j'ai encore moins envie de me rendre au boulot qu'un autre jour. Je claque le réveil avec emphase et j'essaie de recoudre le fil de mes rêveries, doucement, patiemment. Pas question de me lever à l'heure.

Valentine est plus consciencieuse que moi. C'est irréversible, presque génétique. Pendant ses études, elle ne gâtait jamais les cours malgré des résultats à filer un torticolis aux médiocres dans mon genre qui n'avaient pas tant de scrupules. L'idée de se faire porter malade pour paresser un peu dans mes bras lui aurait donné mauvaise conscience pour deux semaines au moins. Je m'étais fait à sa fiabilité comme elle se faisait plus ou moins à ma paresse et à mes errances.

Valentine et P'tit-Ju prennent leur petit déjeuner. Je les entends babiller de mon lit. J'adore laisser couler la voix de ceux que j'aime dans un demi-sommeil, surtout lorsqu'ils ne disent rien d'important, lorsqu'ils se chamaillent dans l'odeur du café avec de la confiture autour des lèvres. Je me dis parfois que j'aimerais mourir ainsi, m'enfoncer dans le sommeil avec la voix des miens comme musique de fond.

Ils partent. J'entends un dernier babillage, P'tit-Ju qui retourne en courant dans sa chambre parce qu'il a oublié un truc. Il ne se passe pas un matin sans qu'il oublie un truc. Valentine râle en regardant sa montre. Je peux la voir en fermant les yeux. Ses colères du matin me font rire, surtout calé sur l'oreiller. Le bruit de la clé. La voix de P'tit-Ju sur le palier. Direction l'école et direction la gare pour Valentine.

Le silence est moins propice à ma somnolence, il faut croire. Je me suis retourné deux ou trois fois encore, pour user le plaisir jusqu'au bout, avant de trouver la force de me lever. Une douche, un café avalé en une gorgée et je pars, à pieds, bien calfeutré dans ma veste. Pas envie de me presser. Je marche à petits pas, le cœur à ma nuit, les cheveux mal coiffés, en savourant chaque minute de mon retard.

Le corps de Tardelli n'est pas encore revenu me hanter. Ce n'est que boulevard Carl-Vogt que s'imposent les détails de la veille. Je passe la porte avec un début de nausée.

Regards venimeux des chefs. Je m'en fous. Un détour par la machine à café et je me plante enfin devant mon ordinateur. J'allume, insensible à l'effervescence du couloir en me demandant si Tarantini poursuit son bras de fer avec Magrot et Rivaz. Ça ne m'intéresse plus, plus vraiment ; je voudrais juste savoir comment Hortense Courtois a pris la sale nouvelle.

Darbellay débarque cinq minutes plus tard, avec les cheveux en pétard et l'haleine parfumée au fendant. Il n'a pas l'air d'avoir beaucoup dormi, le bougre !

- Ils ont avoué ?

Le regard qui me transperce n'a rien d'aimable.

- On s'est planté, bordel, on s'est planté sur toute la ligne !

### Épisode 033

Darbellay tourne comme une mouche dans mon bureau et j'ai beau lui présenter un siège, il n'y aura pas moyen de le faire asseoir.

- Tarantini a fait appel à plusieurs experts qui ont entendu des responsables de la banque ; ça ne tient pas.

- Qu'est-ce qui ne tient pas ?

- Rollin-Lachenal était à deux doigts du dépôt de bilan. Il pouvait faire illusion six mois, pas plus. Il n'avait pas les moyens de racheter Magrot-Tardelli, pas même de proposer des fonds pour participer à son développement. Il n'avait plus de réserves, plus de fric et personne ne voulait miser un centime sur lui ! Rivaz avait raison sur toute la ligne... Il a su nous le faire sentir, je te jure !

- Et la soirée de Rollin-Lachenal ?

- Un coup de bluff ! Un immense coup de bluff qui porte ses fruits. Regarde ! ! !

Le centre de documentation de Darbellay, c'est la poche arrière de son pantalon, on y trouve les archives complètes d'une enquête en papiers pliés, feuilles tachées et torchons divers. Il s'était fait sonner les cloches plusieurs fois par le Paon, cette infusion de paraître, cet expert en ronds de jambes qui dirige la police genevoise. « Enfin Darbellay. Nous instaurons un suivi des procédures. Comment voulez-vous que nous obtenions une certification ISO avec un bordel pareil ? »

Je crois que plus d'un supérieur a rêvé de foutre Darbellay dehors ; mais il y a des dinosaures qu'on ne chasse pas, qui ne s'amendent pas non plus.

- Tu vois m'avait-il dit un jour, j'ai tout dans la tête, l'agenda, les numéros de téléphone, tout. À quoi bon perdre du temps à écrire tout ça ? Un jour, le blanc de trop me trouera le cerveau et je serai plus bon à rien, mais jusque-là, qu'on me laisse faire mon boulot !

Et Darbellay me sort un article mal déchiré du Temps et un compte rendu du Courrier. Les feuilles étaient fraîches du jour, mais dans l'atmosphère des poches de Darbellay, elles avaient jauni de vingt ans.

« Les réserves secrètes des banquiers privés ; un secret d'outre-tombe ? », demandait le Courrier en vouant aux gémonies les milieux financiers genevois. J'aime bien le Courrier, mais à force de taper à longueur de temps sur le même clou, il devient aussi prévisible qu'une bande annonce de film américain... Le Temps analysait lui l'évolution des actions Rollin-Lachenal. En observant la courbe qui s'étale sur une demi-page, j'essaie de faire entrer quelques équations dans mon cerveau du matin. Et je calcule un peu écœuré que la mort de Rollin-Lachenal avait rapporté plus de 12 millions de francs en quelques jours aux actionnaires de la banque. Ce n'est pas tant le prix du cadavre qui me dérangeait, que la gigantesque amoralité qui danse là derrière.

### Épisode 034

Tarantini nous rejoint devant la machine à café. Il traîne un tout, tout, petit moral. Il n'est même pas en état de me mépriser.

- J'ai dû m'excuser plus bas que terre, et je suis convoqué dans le bureau du Paon...

- Tu n'y es pour rien, dit Darbellay.

- Scvepic, je ne l'ai pas inventé. Le voyage à Berlin, je ne l'ai pas inventé non plus !

- Berlin, ce n'est pas solide. Il faut nous rendre à l'évidence. Rivaz et Magrot n'étaient pas menacé par Rollin-Lachenal. Ils n'avaient aucune raison non plus de se débarrasser de Tardelli.

- Ça, nous n'en savons rien.

- Tu ne veux pas lâcher le morceau, hein ?

Tarantini écrase le gobelet plastique dans sa main, il le jette un peu rageusement, manque la poubelle, étouffe un juron.

- On part de l'idée que le cadavre important, c'est Rollin-Lachenal et peut-être qu'on raisonne à l'envers. Au fond, Rollin-Lachenal ne vaut plus rien, c'est une coquille vide à quoi bon prendre la peine de s'en débarrasser. Alors que Tardelli... Tout le développement de l'entreprise est basé sur son petit cerveau.

- Et qu'est-ce que tu en déduis comme mobile ?

- Prendre trop de place, trop d'importance, c'est dangereux. Il avait l'air de vouloir sérieusement se vendre à la concurrence, Tardelli !

- Ce n'est tout de même pas Magrot et Rivaz qui ont décidé d'organiser une soirée au Noga-Hilton...

- Peut-être est-ce la soirée qui a servi de déclencheur. Qu'en penses-tu ?

- J'en pense que tu vis mal le fait d'avoir été tancé par Rivaz, que tu ne supportes pas d'avoir tort et que tu t'accroches à tes conclusions en dépit du bon sens. Et je crois surtout qu'il faut qu'on axe notre travail sur les proches de Rollin-Lachenal, sa famille et ses collègues. Il y a des millions en jeu dans cette affaire.

- Des millions virtuels, des millions qui ne seront plus qu'un souvenir dès demain.

Je tique.

- Pourquoi demain ?

Si Tarantini retrouve ses airs méprisants dès que je l'interromps, il faut croire que sa blessure d'orgueil n'est pas si grave que cela.

- Les déclarations de Rollin-Lachenal étaient falsifiées. Le Conseil d'État enverra un communiqué de presse pour faire cesser la spéculation. Le soufflé se dégonflera aussitôt.

- Pas pour tout le monde, dit Darbellay. Si la soirée était prévue pour faire monter les actions, soit sûr que les responsables sauront vendre les leurs à temps. C'est à dire aujourd'hui. Et ceux-là, je te jure que je ne les lâcherai pas.

Je me racle la gorge.

- Qui aurait pu mettre en place une pareille combine sans l'accord de Rollin-Lachenal ? Cette soirée, c'est lui qui l'a voulue. Il a détaillé publiquement des chiffres qui étaient sans rapport avec

la réalité. En agissant ainsi, il perdait toute crédibilité. Ce n'est pas banal quand même !

- Il y a deux solutions, dit Darbellay ; soit Rollin-Lachenal ne tenait plus les ficelles de ses propres affaires et s'est fait proprement manipuler par ses conseillers, soit il était impliqué dans toute l'affaire, parce qu'il savait que sa banque était perdue et qu'il voulait quitter la scène avec un joli pactole. Et alors, ça voudrait dire qu'il s'est fait abattre par ses complices !

### Épisode 035

La discussion s'enlise un peu. Darbellay veut que nous interroguions au plus vite les principaux responsables de la banque et les plus gros actionnaires, « pour savoir qui le crime enrichit » et Tarantini reste persuadé que nous trouverons la solution dans l'entourage de Tardelli.

- Sa fiancée... Elle doit forcément savoir quelque chose.

- Laisse-la à Joss. C'est lui qui a pris sa déposition l'autre jour. T'avais l'air de plutôt bien t'entendre avec elle, Joss, non ?

- Ben...

- Non, non, Tarantini bombe le torse, on ne va pas commencer à faire n'importe quoi. Jocelyn, tu es gentil, tu reste devant ton ordinateur et tu te débrouilles pour mettre nos rapports au net dans les délais !

- Je...

- Désolé, Alexandre, mais là on est légèrement à la bourre. Toi, tu m'accompagne au siège de la banque et Joss va s'occuper de la petite Courtois. Il saura très bien se débrouiller. Il faudra qu'on apprenne à lui faire confiance. On a tous à y gagner.

- C'est à dire...

- N'importe quoi ! On manque de types sur le terrain et au lieu de faire un rapport, on va demander de l'aide à des types qui ne sont pas formés pour ! On se dévalorise en le laissant y aller. On fait un boulot de professionnel, nous ! C'est pas un job d'été pour étudiants d'aller interroger les assassins, merde !

- Moi, vous savez...

- Tu militeras une autre fois Alexandre. Parce que si tu vas voir le Paon avec tes revendications sur les

effectifs aujourd'hui, je t'accompagne pour le plaisir d'assister à la scène. Je ne suis pas trop « spectacle », mais là, je te jure, je suis prêt à payer mon billet !

C'est la saillie de trop. Tarantini renonce à répondre. Il se tourne vers moi, me considère de bas en haut.

- Le dossier est dans mon bureau, Jocelyn. Téléphone à Pernilla avant d'y aller, elle aura sans doute deux ou trois éléments à te donner.

Et il se dirige vers le bureau du Paon. Darbellay rit sous cape.

- Tu crois vraiment que je suis apte ?

- Je crois surtout qu'il n'est pas l'heure de se poser des questions à la con. Alors tu files voir cette Hortense Courtois. Et, au retour, tu t'arrêtes aux Brasseurs, à Cornavin. Je t'ai pris rendez-vous à 11 h 30 avec Stéphane Perrito.

- Il sort d'où celui-ci ?

- Il est journaliste au Temps et il a pondu trois articles en trois jours pour expliquer la stratégie gagnante de Rollin-Lachenal et le redressement spectaculaire de la banque.

- Tout le monde a écrit un peu pareil...

- Personne n'est allé aussi loin que lui. Alors aujourd'hui, j'aimerais bien savoir comment il se justifie !

Une plongée dans la poche arrière, et les articles de Perrito, parsemés de tabac brun, finissent entre mes mains.

- On se voit en début d'après-midi pour faire le point.

### **Épisode 036**

Hortense Courtois m'ouvre avec un petit sourire. Elle ne se traîne pas en pyjama avec un mouchoir roulé en boule et gorgé de larmes dans la main, non, l'appartement est bien aéré, les rideaux du salon flottent, frais dans les courants d'air. Hortense Courtois porte des habits bariolés, de couleurs vives, elle a les gestes énergiques, un ton presque enjoué.

- Vous désirez boire quelque chose ; un thé froid, une bière ?

Je dis banco pour le thé froid. Je l'observe un peu mieux quand elle revient s'asseoir face à moi. Il y a quand même des cernes qui disent qu'elle n'a pas trop dormi. Des soupirs, quelquefois, viendront ponctuer ses phrases. Hortense Courtois ne va pas bien mais elle a décidé que cela se verrait le moins possible.

Je sors un calepin de ma poche ; je le compulse un peu gêné. J'ai bien noté quelques idées, dans le bus, durant le trajet, mais me voilà la gorge sèche, infoutu de poser la moindre question. Cela ne semble pas troubler Hortense. Il faut croire qu'elle a besoin de parler. Ses mots viennent tout seuls. Je me contente de les récolter en souriant de temps à autre.

- C'est difficile, vous savez. Marco n'était pas homme à faire des projets d'avenir. Nous vivions au jour le jour. Je m'en plaignais d'ailleurs. Je lui disais que ce n'était pas normal pour un couple de ne pas s'imaginer plus tard, ne serait-ce que quelques mois plus tard... Et aujourd'hui, je me rends compte que j'ai échafaudé beaucoup plus de projets que je ne croyais. J'ai l'impression que mes jours sont bouchés, juste devant moi, que ma vie est coupée nette. En même temps, je suis consciente que je vais survivre, que je vais oublier. Et je me dis que le plus tôt sera le mieux, qu'il ne faut pas que je reste avec cette impression de vide.

- Vous n'avez pas envie de comprendre ce qui s'est passé ?

- À quoi bon ? J'y ai réfléchi bien sûr, je vais vous aider si je le peux, mais, au fond, qu'est-ce que ça changera ?

- Si vous y avez réfléchi, vous devez bien avoir une impression, une intuition ?

- Je crois que Marco est mort d'avoir fait une mauvaise blague. C'est idiot... Mais il a vécu ses derniers jours comme un enfant farceur. Il adorait jouer des mauvais tours, vous savez...

- Je ne vous suis pas tout à fait...

- Rollin-Lachenal n'aurait pas pu manipuler Marco. S'il s'est laissé embobiner, c'est qu'il était consentant. Je crois qu'il voulait se montrer auprès d'un gros banquier pour énerver Magrot, lui dire qu'il était libre de son avenir... Mais il n'aurait rien signé. C'était juste un jeu...

Le visage d'Hortense se contracte. Elle se lève, fait quelques pas, le temps que l'émotion se dissipe un peu.

- Il buvait beaucoup ?

- Pourquoi ?

- Vous m'aviez parlé de boisson quand vous êtes venue au Boulevard Carl-Vogt. Et, ma collègue de l'identité judiciaire m'a signalé avoir retrouvé passablement d'alcool dans son estomac.

- Il travaillait beaucoup ; sans une goutte d'alcool. Il se permettait de boire quand il s'octroyait quelques jours de pause. Et là, on peut dire qu'il buvait beaucoup, exagérément même. Marco n'était pas du genre modéré, vous savez.

- Avez-vous des traces de ces contacts avec Magrot, avec Rollin-Lachenal ?

- Il ne gardait presque rien, détruisait ces mails au jour le jour. J'ai réuni tout ce que j'ai pu trouver dans cette fourre.

Elle me la tend...

- J'ai juste ôté les messages privés, ceux qui m'étaient adressés. Faites bon usage du reste !

Elle me sourit. Je l'aime bien, Hortense ; j'ai un brin mal au cœur pour elle.

## Chapitre VIII

### Épisode 037

Au moment de quitter Hortense Courtois, je n'ai trouvé que des mots imbéciles, des mots de condoléances bateau qui auraient pu être ceux d'un flic. Je ne crois pas qu'elle m'en ait tenu rigueur, mais lorsqu'elle a refermé sa porte, je me suis senti vaguement con et impuissant.

Il me restait une demi-heure pour gagner les Brasseurs et parler un peu avec ce Vincent Perrito. Nettement trop pour venir du Seujet. Alors je déambule le long des rues, et comme à chaque fois je m'oublie un peu et je me fais prendre par l'heure. J'arrive aux Brasseurs un peu à la bourre et au pas de charge.

Malgré l'affluence, je repère vite fait l'aspirant journaliste : un frisé rouquin tout anxieux qui m'attend en se frottant les paumes sur les cuisses. Il a plus de mal à m'imaginer dans la peau du mec chargé de l'interroger. Il pense sûrement que je m'apprête à lui tauper une clope.

- Jocelyn Perret, police genevoise, enchanté.

Le petit journaliste ravale ses préjugés aussi vite que Rollin-Lachenal avait renié son extrait de naissance.

- Moi de même, Monsieur Perret, moi de même.

Je m'assieds. Je commande un café. La bière ça ne fait pas flic en service. Pourtant, j'ai bien envie de prendre mes aises sur la banquette et de m'humecter tranquillement le gosier plutôt que de jouer à la poêle et la crêpe avec ce gars qui, de prime abord, me paraît plutôt sympathique.

- Je ne pensais pas que ça poserait problème...

- Savez-vous seulement ce qui pose problème, Monsieur Perrito ?

J'ai des sous-entendus plein la voix. Pour un peu, je me ferais peur.

- Eh bien, un de vos confrères m'a appris que mes informations sur Rollin-Lachenal étaient quelque peu, comment dire, erronées...

- Effectivement, erronées. Et si ces informations erronées avaient paru en entrefilet plutôt qu'en pleine page de la rubrique économique, soulignées par vos

explications expertes, les effets auraient été moins impressionnants.

- Comment ça « impressionnants » ?

- Vous êtes employé par la rubrique économique, Monsieur Perrito. J'ai parcouru votre curriculum vitae. Vous avez fait deux ans d'HES, pas assez pour la licence j'en conviens, mais, malgré l'indigence de nos études universitaires, suffisamment pour comprendre le fonctionnement de la bourse..

- Oui, je crois du moins.

- Or, vous écrivez en pleine page qu' « une entreprise qu'on croyait moribonde affiche en fait une santé resplendissante », je vous cite, que « les concurrents sont dépités, pris à froid, parce qu'ils ne croyaient pas à un pareil reflux de la bonne fortune », je vous cite toujours, et que « le crime si odieux soit-il n'empêchera sans doute pas la banque Rollin-Lachenal de goûter au fruit d'une fusion prévue de longue date »... C'est gonflé comme affirmation. Pour un connaisseur du sujet, vous ne vous embarrassez pas de beaucoup de précautions. Savez-vous à combien se chiffre l'augmentation du capital actions depuis votre prouesse ?...

- Ben, j'avoue que...

- Douze millions. En quelques jours, la banque Rollin-Lachenal s'est enrichie de douze millions. Il ne s'agit bien entendu que d'une bulle d'enthousiasme qui éclatera... Enfin... - je bafouille un peu, j'ai failli dire « demain » et offrir à cet apprenti sorcier un nouveau scoop inespéré - qui ne tardera pas à éclater, qui n'amortira pas la chute quand la réalité éclatera au grand jour.

- Vous exagérez mon influence, enfin, comment dire, je ne suis pas seul responsable. La bourse répond à des mouvements un peu plus complexes que cela, Monsieur Perret.

### Épisode 038

Il veut se défendre, le petit salaud, casser ma belle logique. Je ne tartine pas souvent de grandes certitudes, alors quand je tartine, j'aime bien qu'on me laisse tartiner en paix...

- Votre influence réelle sur les chiffres, Perrito, je m'en fiche. Ce qui me pose problème, c'est la faute morale et professionnelle que vous avez commise en vous

engageant personnellement pour une thèse qui s'est révélée fausse.

- Je suis en stage, Monsieur Perret. Si je veux qu'on me garde, il me faut marquer mon territoire, montrer que je peux faire de l'analyse, du travail de fond... À mon niveau un scoop ne se refuse pas et même si j'ai fait preuve de légèreté, je...

- Comment ça ? Un scoop ne se refuse pas ?

- Oui... Je ne pouvais pas renoncer à publier des informations exclusives.

- Exclusives ?

- Le chef du département financier des établissements Rollin-Lachenal - comment s'appelle-t-il déjà ? - Armand, Monsieur Bernard Armand, m'a contacté une semaine avant la soirée. D'ordinaire, quand un interlocuteur important appelle, j'ai la consigne de transmettre le message à Solen Gauthier...

- La responsable de la rubrique économique ?

- Oui.

- Et pour une affaire aussi importante, vous ne l'avez pas fait ?

- Solen animait deux débats à l'université et elle avait pris sa journée de congé pour se préparer... J'ai dit à ce Monsieur Armand de rappeler le lendemain, mais il a répondu qu'il voulait à tout prix transmettre l'information le soir même et que ça ne lui posait pas de problème de parler avec moi plutôt qu'avec Solen...

- Qu'en a pensé Solen Gauthier ?

- Elle n'a pas été très contente, mais elle sait que je ne pouvais pas renoncer à une pareille opportunité. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut se mettre en avant. Ce qui m'inquiète c'est sa réaction quand elle saura que mes articles de ces derniers jours sont bons à jeter au feu.

- Et la rencontre était vraiment urgente ?

- Pardon ?

- Ce que vous a annoncé Bernard Armand, ne pouvait-il le faire que le soir même ?

Troublé, le pauvre Perrito. Il part à la pêche aux arguments, revient bredouille...

- Ma foi, non... Il s'agissait d'un épais dossier qu'il m'a abondamment commenté... Il voulait que j'aie suffisamment de temps pour écrire mon article et pour qu'il annonce la couleur de la soirée.

- C'est donc l'article que vous avez intitulé..

- La bonne fortune de la banque Rollin-Lachenal. J'y annonçais que la situation financière n'était pas du tout celle que décrivaient les autres médias.. Je me suis fait avoir.

- J'en ai bien peur, oui.

Et pour ce que je sais de la réputation d'intransigeance et de probité de Solen Gauthier, j'ai comme l'impression que le stage et la carrière journalistique de Perrito sont mal engagés. Je lui demande s'il peut me fournir le dossier d'Armand. En bon petit soldat repentant, il m'offre toute la documentation dont il s'est servi pour pondre ces articles. Et me voilà dans la rue avec un classeur fédéral foutrement indigeste sous le bras. Bah ! Ça fera de la lecture pour Chappuis.

### Épisode 039

Le couloir est vide. On n'entend pas le moindre bruit. Vu l'heure, Darbellay doit en être au digestif et Tarantini à la salle de sport. Je me glisse dans les bureaux et je retrouve le compte-rendu des déclarations de Bernard Armand. Je pioche un peu dans le texte, je relève quelques réponses...

« (...)

- Étiez-vous au courant du but de la soirée ?

- Oui. Je ne connaissais pas les détails... Généralement, Xavier me demandait de gérer l'intendance, le déroulement des événements de beaucoup plus près. Là, il s'est contenté de me donner quelques directives générales. J'étais bien en peine de répondre aux invités qui me harcelaient pour en savoir un peu plus.

- Cela vous a étonné d'être tenu à l'écart ?

- Étonné, c'est beaucoup dire. Vous savez ; un homme comme Xavier se doit parfois de prendre des décisions brutales, presque instinctives. Au fil du temps j'ai appris à m'adapter et à ne pas poser trop de questions.

(...)

- Connaissez-vous Marco Tardelli ?

- Je ne l'avais rencontré que deux fois. Xavier fermait la porte quand il s'entretenait avec lui. Vous savez, il avait une culture du secret, du silence. Parfois ça nous a joué des tours.

- N'avez-vous jamais songé à quitter les établissements Rollin-Lachenal ?

- J'ai fais carrière dans la banque Rollin-Lachenal, j'ai monté les échelons. J'ai participé à tous les moments phares, aux décisions vitales. Je suis attaché aux lieux, aux gens, à ma tâche. Je conçois parfaitement que nul ne soit indispensable, mais ma connaissance des rouages est très utile à Xavier... Mon poste s'est étoffé au fil des années et je crois sincèrement que je n'aurais rien trouvé d'équivalent ailleurs.

(...)

- Vous étiez, bien évidemment, au courant de l'état financier réel de la banque... Qui d'autre était dans le secret ?

- Je ne savais pas tout. Là encore, seul Xavier disposait de toutes les cartes. Ce qu'il a annoncé durant la soirée, fut pour tous, y compris moi, une grande surprise.

- Mais qui lui a fourni les états financiers qu'il a montrés durant la soirée ?

- Moi, bien sûr ; mais Xavier m'a apporté des éléments nouveaux trois jours avant la fête. Je n'ai appris la vérité que par bribes.

- N'est-ce pas un désaveu ? Vous êtes responsable des finances de toute l'entreprise et vous êtes tenu à l'écart... On vous met à peine au courant d'un partenariat essentiel.

- Ce n'était pas la première fois. Xavier n'aimait donner les éléments que par bribes et disposer lui seul d'une vision d'ensemble. Je l'ai parfois mal vécu par le passé, mais j'ai bien vite compris que cela ne remettait en cause ni ma valeur ni l'estime que j'inspirais à Xavier

(...) »

Je referme le dossier, un peu perplexe.

### **Épisode 040**

La richesse retrouvée de la banque Rollin-Lachenal n'était qu'une immense arnaque. Mais une arnaque qui ne tenait pas la route. Moins d'une semaine après l'effet d'annonce, les établissements Rollin-Lachenal allaient plonger vers la banqueroute. Xavier Rollin-Lachenal ne pouvait pas l'ignorer.

J'imaginai mal ce quinquagénaire prudent se lancer dans une embrouille aussi légère et je le croyais encore moins capable de tromper ses plus proches collaborateurs. Armand connaissait les plans comptables, il avait prévenu les journaux. Il devait savoir lui aussi que l'entreprise courait à sa perte. Que la prétendue résurrection n'était qu'un répit, un pitoyable répit de quelques jours à peine. On ne se laisse pas ainsi entraîner dans une manœuvre désespérée et malhonnête... À moins d'avoir beaucoup à y gagner...

Darbelay entre dans le bureau. Mais comme à chaque fois que j'ouvre la bouche, c'est lui qui parle le premier.

- Je n'y crois pas, Joss. Ces financiers angéliques, c'est de la blague. Ils jurent tous leurs grands dieux qu'ils ont été surpris par l'annonce de Rollin-Lachenal. Mais ils ne s'en offusquent pas, comme s'il était normal que Dieu le Père Xavier gaspille les dernières chances de sauver la banque ! Bernard Armand, Wilfried Kirschstein, même combat. Et même le fils Jean-Charles... On a beau dire qu'il ne vient qu'une à deux fois par semaine, qu'il croise les pieds sur son bureau et qu'il signe quelques rapports pour la forme. Il est le successeur désigné. Il dit qu'il n'a appris l'existence de Tardelli que le soir de l'annonce. La nouvelle l'a tellement peu bouleversé qu'il est parti avant minuit pour finir la nuit en boîte avec ses copains, c'est logique ça ?

Il s'assied, se calme un peu, se tourne vers moi.

- Mais, excuse-moi ; tu voulais dire quelque chose ?

- Non, non rien d'important.

- Tu vois Joss, si je n'imagine pas Rollin-Lachenal capable de convaincre ses petits camarades du retour des beaux jours, je crois l'inverse possible. Un spécialiste comme Kirschstein, par exemple, aurait très bien pu monter la tête du vieux, lui faire croire que tout n'était pas perdu... Armand, c'est le vieux compagnon de route, celui qui ne dit jamais rien. Lui aussi a pu jouer un rôle... Et même Jean-Charles... Le père qui se laisse entraîner par l'enthousiasme du fils. C'est plausible ça, non ?

- Oui, et alors ?

- Et alors on en revient toujours au même point. Qui s'est assuré que Rollin-Lachenal irait vers les fenêtres ? Une fois que nous aurons répondu à cette question, nous tiendrons le coupable.

## Épisode 041

Presque une semaine que je n'ai plus mis les pieds dans mon appartement des Eaux-Vives. Je me dis qu'il est plus que temps. Le frigo doit être vide depuis deux jours au moins et je suis sûr qu'Yvan mourrait d'inanition avant de descendre à la Coop. Quand j'entre, il ne m'entend pas. Normal, il écoute un peu trop fort sa musique méditative tibétaine. Il prétend que ça le détend ; moi ça me donne envie de m'enfoncer des piques de fer dans les oreilles où de filer au monastère pour revendiquer mon droit au silence. Il porte, de temps à autre, une tasse de café au bord de ses lèvres et ses yeux se perdent sur l'écran. Je passe à la cuisine avant qu'il m'ait remarqué. C'est le bordel, évidemment. Des boîtes de conserve qu'il a dû se vider à la fourchette à n'importe quelle heure, sans rien chauffer, beaucoup de yogourts, des spaghettis plantés secs dans un pot de moutarde - il faudra que je lui demande d'où lui vient cette spécialité. C'est la vie saine ici !

Je ne m'étais pas trompé : mon frigo est devenu le portique du néant. Je soupire. Yvan doit l'ouvrir trente fois par jour, affamé, en oubliant qu'il avait fait le même geste une demi-heure plus tôt. Mais l'idée de sortir de sa tanière ne lui passerait pas par l'esprit. Je ne l'imagine que trop bien, haussant les épaules, vaguement désolé, et se faire chauffer un café pour passer le temps.

Je remplis consciencieusement l'armoire et le frigo. Si je repartais maintenant sur la pointe des pieds, Yvan recommencerait à bouffer sans même croire au père Noël, sans se rendre compte de rien. Je fais une rapide vaisselle et je vais le rejoindre.

- Salut vieux fêlé.

- T'es là ? Quel jour on est ?

Je me marre.

- Toi, t'es pas sorti d'ici depuis la semaine passée.

- Si, si. Y'a deux ou trois jours, ma mère a téléphoné. Elle voulait que je passe la voir, je sais pas trop pourquoi. Je suis passé la voir. Je ne me rappelle plus trop pourquoi.

Ce qui rend Yvan supportable, et même attendrissant, c'est le ton de douce ironie dont il use pour se dépeindre. Il me sourit déroutant, dérouté, il se moque de sa manière de vivre en dehors du monde sans

avoir le moins du monde l'intention d'en changer. Heureusement aussi qu'il nourrit d'autres passions que l'informatique, la génétique, la statistique et toutes sortes de sciences plus obscures multisyllabiques. Il est épris de livres, de tous les livres. Quand il quitte l'écran, il se repose les yeux en tournant les pages. Sérieusement, vous connaissez beaucoup d'obsédés technologiques capables de réciter du Saint-John Perse et du Joachim Du Bellay ? Et bien Yvan est ainsi fait. Je le happe avant qu'il puisse se recoller à l'écran.

- Tu connais Marco Tardelli ?

- Marco, bien sûr. Un type doué. Frappadingue, mais avec des intuitions de génie. Il fait du fric avec sa boîte, cet enfoiré-là.

Évidemment Yvan n'était pas au courant de l'actualité. Rollin-Lachenal, les dernières élections, l'état de la bourse et les résultats sportifs n'avaient aucune sorte d'utilité dans son existence. Je lui conte le meurtre, l'enquête, la fusion boursière, et, joyeuse censure de mon inconscient, j'en oublie la fin tragique de Tardelli. Et quand Yvan m'interroge à son sujet, je dis simplement :

- On l'a tué.

Yvan me regarde. Il ne manifeste pas d'émotions, finit juste par lâcher.

- C'est bizarre.

### Épisode 042

- Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ?

- Je ne sais pas. Il me semble que c'est le genre de type qu'on n'abat pas, qui est toujours plus utile vivant que mort. C'est comme les pilotes allemands de la seconde guerre mondiale.

Avec Yvan, il faut s'habituer aux sauts sémantiques. L'évidence n'est pas fournie en option dans sa conversation.

- Quand un pilote anglais ou américain obtenait une dizaine de victoires en combat, il était considéré comme un as. Certains ont peut-être atteint les vingt victoires, mais ça fait figure d'exceptions. Et tu sais combien de victoires ont aligné les meilleurs pilotes allemands ?

- Je ne sais pas quarante, cinquante ?

- Ça se compte en centaines. Tu te rends compte. Ils étaient insaisissables, invincibles. Alors qu'ont

fait les Américains après la guerre ? Ils les ont embauchés pour former leurs propres pilotes. Peu importait le passé l'idéologie : un talent pareil ne se gaspillait pas. Tardelli, c'est pareil. Il était trop doué pour qu'on l'abatte. Il faisait partie des gens qu'on achète à n'importe quel prix, mais qu'on veut garder intacts. Alors, je maintiens. C'est bizarre.

- Et s'il voulait lâcher Magrot ? Les disputes entre associés, ça peut se terminer par un divorce.

- Je ne crois pas. Tardelli était impulsif, capable de s'emballer pour tout et n'importe quoi, mais pas de jouer un sale coup « à froid »... À part ses logiciels, crois-moi, il ne savait rien programmer.

- Tu l'as revu quand Tardelli ?

- Houlà... Attends... Je l'ai croisé... Il y a six mois peut-être.

Pour Yvan, six mois peut-être, ça veut dire entre deux semaines et cinq ans...

- Mais nom de Dieu ! Tardelli est monté sur une estrade pour dire qu'il se lançait dans un partenariat avec la banque Rollin-Lachenal. Des centaines de personnes l'ont entendu. Et ce n'était que du vent, du putain de vent !

Je m'emporte sans raison. Mon pote a quitté son précieux écran où il s'enfonce dans des abstractions essentielles et incompréhensibles à mon petit cerveau pour m'aider à réfléchir en buvant un whisky en ma compagnie. Et voilà que je lui en veux parce qu'il ne me dit pas ce que je voudrais entendre.

- Il n'y avait aucune fusion en vue ?

- Non. Rollin-Lachenal n'avait pas les moyens.

- Pourquoi l'annoncer alors ? Uniquement pour faire un coup de bourse ?

J'acquiesce. Je remarque que je vide mon whisky sans le savourer et ça m'énerve d'autant plus.

- Tu crois que Tardelli aurait pu être trompé, qu'il croyait de bonne foi que Rollin-Lachenal voulait le racheter ?

- Non.

Il me regarde, ne cille pas.

- T'es vachement sûr de toi !

- Tardelli et moi, on bosse dans l'informatique, un putain de domaine où la moindre erreur peut mettre toutes tes prévisions à terre. Parfois quand je suis

sur un boulot, je ne sais pas s'il me faudra deux jours ou deux mois pour en voir le bout. C'est le genre de choses qui rend prudent. Si on lui avait proposé un contrat, il l'aurait décortiqué où fait lire par des spécialistes, je te le garantis. Je suis pareil... Je déteste tout le charabia juridique et administratif, mais je suis conscient de ma naïveté et du temps que je passe à me fracasser le cerveau devant mon écran. Notre travail de rats de cave a une grande vertu Joss, il rend modeste. Nous n'engageons par notre parole n'importe comment.

- Hortense Courtois, sa copine pense un peu comme toi...

- Il avait une copine ?

- Oui, pourquoi ?

- Je ne sais pas. Quand je l'ai connu, il était encore plus solitaire que moi...

- Eh ben, ça te laisse de l'espoir, parce que j'aime mieux te dire qu'elle est charmante, Hortense...

Yvan hausse les épaules. Il n'a aucun humour sur ce terrain-là.

### Épisode 043

- Tu vois, me dit encore Yvan, je m'étonne que Tardelli ait mis les doigts là-dedans... C'était pas le genre de type qui aimait le danger.

- Peut-être que tu ne le connaissais pas si bien...

- Peut-être. On a toujours l'impression de connaître les gens à qui l'on ressemble un peu trop, je crois. Tu me tiendras au courant ?

J'opine. Même si je sais d'avance qu'Yvan oubliera ma venue et notre conversation avant que j'aie gagné la rue. Le monde s'efface dès qu'il se colle les yeux sur son écran.

Le lendemain, nous avons tous une copie du rapport de Pernilla sur notre bureau. Elle nous le commente de bonne grâce à la salle de réunion en expulsant çà et là quelques miettes des trois croissants qu'elle engouffre avec son café du matin.

- Un petit calibre. Une arme que l'on peut dissimuler facilement...

- Pas du matériel de pro, donc, rumine Tarantini.

- Pourtant, celui qui s'en est servi pourrait bien en être un. Les deux balles se sont logées en plein

cœur, à un demi-centimètre l'une de l'autre. Cela sent la main qui ne tremble pas, l'assassin qui tue sans émotion. J'ajoute que si l'arme est banale, vraisemblablement de qualité médiocre, les balles, elles, sont faites d'un très bon alliage. Elles sont même ornées d'une fine rainure sur le côté, comme une coquetterie. Ça ne sert à pas grand-chose... Mais je ne peux m'empêcher de penser que celui qui s'est servi de cette arme tenait à ce qu'on le différencie du tout venant. Ces balles qu'on ne trouve pas dans le commerce, c'était comme un pied de nez, une signature.

- Donc, le tueur descend Rollin-Lachenal, jette son arme de gala au lac et s'en va discrètement tuer Tardelli dans l'appartement qu'il loue aux Pâquis...

- Le taudis qu'il loue aux Pâquis, précise Darbellay.

- Tu ne trouves pas ça compatible avec le statut d'un tueur à gages ?

- Je ne sais pas ; je remarque simplement que l'immeuble est complètement pourri, que l'appartement sent le renfermé et que n'importe qui d'un peu sensé se rendrait compte que les lieux ont été longtemps laissés à l'abandon.

- Pas Tardelli. En tout cas, pas cette nuit-là.

Pernilla avale une longue gorgée de café avant de daigner s'expliquer, le doigt sur son rapport.

- C'est la donnée qui m'a le plus intriguée. La quantité d'alcool que nous avons retrouvée dans son estomac. Ce n'est pas une science exacte près d'une semaine après le décès, mais on peut estimer qu'à l'heure de sa mort, Tardelli avait un taux d'alcoolémie situé entre 2,5 et 3 pour mille. Non seulement, il n'avait pas les idées claires, mais il devait tout juste tenir sur ses jambes.

- Ça dépend de son habitude de l'alcool... Joss, sa petite amie ne t'avait pas dit quelque chose à ce sujet ?

- Elle m'a dit qu'il levait le coude, oui... Mais j'ai plutôt l'impression qu'elle parlait d'ébriété occasionnelle, de cuites du samedi soir, et pas d'une dépendance.

- Tu la recontactes. Il faut qu'on éclaire ce point.

Et je note sur mon carnet de « trucs à faire » qu'il me faudra prendre mon courage à deux mains et encore ennuyer Hortense avec des questions que je n'ai pas envie de lui poser.

## Chapitre IX

### Épisode 044

Pour ne pas appeler Hortense Courtois... Voilà le titre que l'on pourrait donner à ma journée. Planté devant mon écran, je m'efforce de rendre quelques rapports et des tableaux statistiques qu'on s'était pourtant lassé de me réclamer. J'entre des chiffres, je torche des phrases aussi molles que moi. Pour ne pas appeler Hortense Courtois...

Évidemment, comme toutes les rares fois où ne rien foutre m'est désagréable, le téléphone ne sonne pas, personne ne passe dans le bureau pour me réclamer un service imbécile, pour me soustraire à mon écran ; alors que je suis disposé et prêt à rendre service. Profitez-en, enfin, c'est comme la comète de Halley, ça n'arrive pas tous les jours !

Je ne suis pas capable de prendre mon courage à deux mains. Je décroche et je compose les deux premiers chiffres du numéro, pas plus, même à la sixième tentative. Chère mademoiselle, le type que vous aimiez et qui est mort était-il alcoolique ? Et pourquoi buvait-il ? Beerk ! Darbellay a raison de dire que nos enquêtes salissent plus sûrement la victime que le coupable. Je n'ai pas envie de touiller dans le saladier à la recherche d'une limace hypothétique. Merde, vais-je me résoudre à devenir le cloporte impudique et voyeur qui marche dans l'ombre de tout bon flic ? Et au lit, Hortense, tout se passait bien ; ou alors pouvons-nous considérer que c'est un point de départ, une explication de sa dépendance ? Non, je ne veux pas de ça ! D'autant plus que je suis bien certain que le loup n'y est pas. Au fond, je partage assez la théorie d'Yvan : Tardelli était plus intéressant vivant que mort. Si on l'a abattu, c'est parce qu'il gênait, parce qu'il était dans les parages ou parce que Rollin-Lachenal l'avait mis dans une confiance qui... Que... Intéressant ça... Je note.

Je n'arrête pas de noter des bribes d'idées qui ne se recourent jamais, des pièces éparses qui ne serviront jamais à rien. Je bazarde mon carnet à l'autre bout de la pièce. Faut que je me calme... Penser autrement, rassembler mes idées...

Trois pour mille, quand même, c'est une sacrée murge. Je me promets de prendre quelques alcotests pour une prochaine soirée avec les copains, pour mieux me rendre compte de ce que ça représente. Il devait

drôlement tituber, Tardelli. J'essaie de visualiser la scène et les témoignages prennent soudain un curieux goût de litote. Faut que je m'y replonge. Je file dans le bureau de Chappuis ; un vrai sanctuaire au Dieu rangement, une ode à l'organisation et à ses secrets. On y retrouve tout ce qu'on veut. J'embarque deux classeurs fédéraux, que je feuillette à la va-vite. Les remarques concernant Tardelli sont soulignées en orange. Merci, Chappuis.

« Il avait sûrement bu un verre de trop... », « Ses yeux brillaient un peu, on le sentait quelque peu enthousiaste... », « Il ne brillait pas par son éloquence, et il avait l'air d'avoir un peu trop bu... », « Je me suis d'abord dit qu'il n'était vraiment pas bon orateur, puis j'ai compris qu'il avait bu un verre pour se donner du courage... ».

Un verre de trop, un verre pour se donner du courage, ce n'est pas comme ça que l'on désigne un type dont le sang tire ses trois pour mille. Et puisque Tardelli n'était pas du sérail, je ne vois pas pourquoi les témoins l'auraient ménagé. Car j'ai beau chercher ; s'il est avéré que Tardelli avait bu, nul ne dit qu'il ne tenait plus sur ses pattes ou que ses propos étaient incohérents. Et ils devaient l'être ; forcément. À moins que son état ait fortement empiré entre le moment où il avait déserté la soirée (moment que personne n'avait relevé alors que les gens trop imbibés se font forcément remarquer ne serait-ce que par ceux que leur départ soulage...) et le moment où on l'avait abattu... Et cela, une seule personne peut me le dire.

Je compose donc le numéro du labo. Pernilla décroche sans dire un mot. On la devine au bruit régulier de la mastication.

- Pernilla, c'est Joss. J'ai une petite question. Enfin, un détail qui ne se trouve pas sur ton rapport...

### Épisode 045

- Toi aussi...

- Moi aussi, quoi ?

- Je te considérais comme le dernier rempart, Joss, le seul qui ne viendrait jamais m'importuner avec des questions auxquelles je ne peux pas répondre...

- Ne t'énerve pas. C'est juste un détail.

- Je ne m'occupe que des détails. Je passe ma vie penchée sur des détails. Et les détails que je suis parvenue à analyser de façon pertinente, toutes les

poussières qui parlent, sont répertoriés et commentés dans un rapport dont tu possèdes une copie reliée sur ton bureau ! Et crois-moi, je travaille de façon sérieuse. Je n'ai pas l'habitude de garder mes petits secrets pour faire l'intéressante. Si ta réponse ne figure pas dans le rapport, c'est tout simplement que je ne la possède pas.

- Ou que tu n'es pas assez sûre de toi pour qu'elle y figure... Écoute, Pernilla, c'est tout simple...

- Non, ce n'est pas tout simple et c'est toi qui va m'écouter. Je n'aime pas qu'on me prenne pour une voyante et je ne suis pas payée pour prédire la météo à cinq jours. Je suis une scientifique. Mon travail est utilisé par les tribunaux, on s'en sert pour condamner ou acquitter des accusés. Alors, je me base sur des données objectives, je refuse de conclure à la légère comme tes imbéciles de collègues et tu ne me verras pas m'avancer plus que je ne peux.

Pernilla est rieuse, de bonne compagnie en soirée, mais dans le travail, elle est d'une exigence peu commune. Au labo, ceux qui s'agitent sous ses ordres, même s'ils s'épuisent en tous sens, lui vouent une admiration qui ressemble à un culte.

À Stockholm, Pernilla passait pour une des meilleures spécialistes de la police scientifiques, l'une des plus polyvalentes aussi. Elle fut envoyée en Suisse pour six mois, pour donner des cours à nos étudiants, perdus à des années lumières de ses explications.

Elle n'était pas repartie, tombée raide amoureuse d'un ouvrier vaudois plus vieux qu'elle de dix ans et plus petit de quinze centimètres. Elle roucoulait dans les aigus aujourd'hui encore quand elle parlait de lui. Une vraie passion. Incompréhensible, mais inaltérable. La police genevoise avait gagné une perle et elle le devait à un électricien dégarni qui garait sa camionnette n'importe où, insultait les flics quand il avait bu un verre de trop, mais à qui personne n'osait plus coller un PV. Le mec de Pernilla. Impensable.

- Disons alors que je te demande un service informel...

- Bien sûr que c'est informel. C'est toujours informel et ça ne vous empêchera pas de foncer tout droit dans la direction que je vous indiquerai et de venir râler si, par malheur, ce n'est pas la bonne.

Inutile d'insister. Je n'obtiendrais rien à travailler de front notre nordique obstinée.

Heureusement Pernilla avait une faiblesse, un péché mignon qui nous évitait d'escalader trop souvent sa conscience professionnelle par la face nord.

- Je t'invite à bouffer à midi ?

### Épisode 046

- Tu crois que je ne te vois pas venir, affreux corrupteur !

- Le risotto du café des Banques ?

Elle rit.

- Tu sais parler aux femmes, toi.

Je passe par le bancomat par précaution et je fais bien. Pernilla vide un coca en trois gorgées en grignotant quelques chips au passage et en louchant déjà sur le chariot des desserts. L'addition promet d'être aussi copieuse que le risotto aux bolets qui fume dans sa meule de parmesan.

- Alors accouche. Je te préviens, je ne cause plus boulot pendant le repas.

- C'est au sujet de l'heure de la mort. La fourchette est assez large.

- Je ne peux pas préciser plus.

- Tu as une impression, tout de même ?

- Explique-moi d'abord ce qui te dérange.

- J'ai l'impression, d'après le taux d'alcool que tu as relevé dans son sang, que Tardelli était beaucoup plus imbibé quand il a été tué que lorsqu'il a quitté la soirée. Et je me dis qu'il a sûrement traîné quelque part, dans un bistrot.

- Personne ne l'a vu quitter la soirée, Joss. C'est de la pure spéculation. Il a très bien pu s'écrouler dans un coin avec une bouteille d'alcool fort, se réveiller à demi-comateux et partir.

- Oui. Mais s'il a continué à boire ailleurs. Il était sans doute accompagné. Par son assassin.

- Et l'assassin se serait absenté cinq minutes pour tuer Rollin-Lachenal avant de finir son verre ? C'est un peu léger, Joss. À moins que tu n'imagines deux assassins distincts, deux tueurs engagés pour deux boulots différents...

Elle se fiche de moi, doucement, avec un sourire trop gentil pour être vraiment narquois, mais elle a

l'impression que je m'engage dans des théories en cul de sac.

- Quand même... Si Tardelli avait quitté la soirée ivre mort, quelqu'un nous l'aurait dit...

Pernilla me laisse ruminer quelques instants, puis elle se fait sérieuse.

- Je pense que tu as raison sur un point, Joss. Il s'est sans doute écoulé plusieurs heures entre la mort de Rollin-Lachenal et celle de Tardelli. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouvait et de ce qu'il a pu faire pendant ce temps-là. Mais il a dû boire quelques verres pour parfaire son état.

Je veux dire quelque chose, elle m'en empêche.

- Ne me demande surtout pas si j'en suis sûre. Je me base sur une impression qui m'est venue lorsque j'ai relevé les empreintes sur les interrupteurs.

- Explique.

- Il y avait deux lampes dans la pièce. Une au-dessus de la commode dans le coin de la pièce et une autre, une lampe d'appoint, sur la table basse.

J'acquiesce d'un air entendu, mais j'ai beau me torturer la mémoire, mes souvenirs me ramènent uniquement à la grimace mortuaire de Tardelli.

- Quand nous sommes arrivés la lampe de la table basse était allumée. J'ai retrouvé plusieurs empreintes confuses sur l'interrupteur, dont celles de Tardelli. Or, l'autre lampe était éteinte, et là, l'interrupteur était soigneusement nettoyé. On peut donc penser que l'assassin a effacé les traces de son passage. Et que c'est lui, en partant, qui a éteint la lumière. Tu es d'accord jusque là ?

Je dis oui sans trop voir où elle veut en venir. On nous sert l'entrée, mais Pernilla ne semble pas voir son assiette.

- L'assassin n'avait pas touché l'autre interrupteur. Il n'était donc pas obligé de l'essuyer. Mais, il est préférable d'éteindre toutes les lumières avant de partir, pour ne pas attirer l'attention. Imagine la scène : Il avait son chiffon à la main. Ça ne lui coûtait rien. Je me suis demandé pourquoi il ne l'avait pas fait. Et je pense que c'est parce qu'il n'a pas vu la lumière... Quand nous sommes entrés, je ne l'ai pas remarquée tout de suite moi non plus. La clarté du jour noyait tout.

- Alors tu pense...

- Oui, je pense que le jour était levé quand Tardelli a été tué. Mais, ce n'est qu'une hypothèse. Tu peux en trouver des concurrentes, de plus judicieuses peut-être. J'ajoute que je ne crois pas du tout à l'histoire des deux assassins. Mais tu ne perdras pas forcément ton temps si tu faisais le tour des bistrots avec une photo de Tardelli.

- On peut essayer...

- Prends-en aussi une de Scvepic, on ne sait jamais.

Et Pernilla attaque son repas d'une bonne fourchette.

### Épisode 047

Si j'escomptais somnoler devant mon écran, histoire de digérer en paix, je me fourre le doigt dans l'œil. La suractivité gueularde de Tarantini me contraint à me rendre avec les autres à la salle de réunion. Le bellâtre est fier de lui et il n'a jamais eu la satisfaction modeste. Il a réuni large. Même le Paon, notre manitou mal aimé, a repoussé quelques rendez-vous pour assister à la grande scène. Tarantini salive avant même de parler et je rêve qu'il me pousse une tarte à la crème à lui balancer ou que son pantalon décide de se tailler, enfin un truc drôle qui m'épargnerait la suite.

- J'ai eu des contacts au plus haut niveau avec la police allemande et, sans me vanter, je crois que j'ai bien manœuvré...

Je me paie une petite apnée jusqu'à la fin du préambule et j'ouvre l'œil et les écoutilles lorsque le nom de Scvepic revient sur la table.

- J'ai pu obtenir des renseignements plus précis sur Scvepic. Il a quitté récemment l'armée slovène et travaille tout à fait légalement comme formateur dans le nord de l'Allemagne. Des tireurs d'élite de toute l'Europe suivent son enseignement. En gros, il est intouchable. Mais les autorités allemandes savent parfaitement qu'il poursuit des activités illicites, et que certains de ses élèves œuvrent de l'autre côté de la barrière.

- Et ils ne font rien ?

- Les agissements litigieux qui lui sont attribués se situent hors des frontières de l'Union européenne. Alors, ils préfèrent fermer les yeux. J'ajoute que Scvepic a été officiellement blanchi pour une cargaison

de vieilles affaires et ce n'est pas le type qui a l'habitude de laisser des preuves derrière lui. Officiellement, c'est un citoyen des plus respectables. Mais je leur ai fait une proposition qu'ils lui ont transmise et qu'il a acceptée.

- À savoir ?

Le Paon semble aussi déconcerté que moi.

- Scvepic nous secondera sur les aspects techniques de cette affaire en qualité de consultant.

Tarantini savoure sa phrase quelques secondes durant, puis il reprend, la voix ferme.

- Il faut reconnaître qu'il y a un ou deux bémols. Tout d'abord, Scvepic ne répondra qu'aux questions qu'il estimera pertinentes... Ensuite, il ne s'exprimera que par e-mail et décidera librement du terme de nos entretiens... Et puis, il y a le problème de ses tarifs...

- Parce que nous allons le payer ? !

Je ne joue pas souvent les vierges indignées, mais là, l'exclamation m'est venue toute seule. Enfin quoi, merde, on est chez les flics oui ou non ? Je sais que le système des indulgences n'est pas une nouveauté, mais, graisser la patte d'un tueur et lui parler avec déférence pour qu'il daigne nous éclairer sur les aspects techniques de son choix, j'avoue que ça me dépasse un petit peu ; il faut croire qu'il me reste toujours l'envie de différencier les gentils des méchants, une résistance presque instinctive à ce grand mélange cynique qui nous voit tous louvoyer dans le même baquet d'eau souillée. Tarantini ne perd pas cette belle occasion de me river le caquet.

- Scvepic, nous ne l'aurons pas. Le commanditaire nous pouvons l'avoir. Alors, mettons toutes les chances de notre côté. Il faut être lucide, Jocelyn, quand on veut devenir flic.

Le Paon sourit, opine, ronronne, et dit à son merveilleux collaborateur brillantiné de passer dans son bureau pour définir un budget « consulting ». J'en frémis. Tarantini se racle la gorge.

- J'oubliais. Scvepic ne parle ni français ni anglais, il souhaite que nous communiquions en allemand, et moi... j'avoue que...

- Compris, Tarantini. Vous voyez quelqu'un qui peut s'en charger ?

- Je pense que c'est dans les cordes de Jocelyn.

Nouveau sourire du Paon qui se tourne vers moi. Horreur, il va finir par se souvenir que j'existe, cet affreux-là !

- C'est une bonne occasion de vous mettre en valeur, Perret !

Ils sortent tous de la salle, alors que je reste là, un peu mou de la cervelle. Si j'ai bien tout compris, je vais devoir écrire un mail à un tueur, moi.

### Épisode 048

Bon, j'ai mon dictionnaire bilingue sous la main et Darbellay m'a répété huit fois au moins les questions à ne pas poser.

- C'est une entrée en matière, Joss. Tu es poli et c'est tout. Si tu fais du zèle et que Scvepic refuse de répondre, tu peux être sûr que Frimeur 1er ne te ratera pas.

Charmante perspective. Je me presse le cerveau pour y retrouver quelques résidus d'allemand. Je me maudis d'avoir si mal écouté en cours et je construis mes phrases en suant passablement, sûr de laisser quelques hérésies grammaticales sur l'écran.

- C'est pas grave, dit Darbellay. Tant qu'il pige le sens général...

Le sens général de quoi ? Nous allons payer un type pour qu'il nous éclaire sur quelques bribes d'un crime qu'il a vraisemblablement commis. Je trouve ça ridicule, révoltant même. Je confie mes humeurs à Darbellay qui s'obstine à hanter mon bureau et qui regarde mes brouillons de mail, en titubant un peu par-dessus mon épaule.

- Tu n'as rien d'autre à faire cet après-midi ?

- Ben... J'ai mangé dans le même restau que le Paon à midi. Il avait l'œil en coin. Il a dû remarquer que je ne crachais pas dans le vin blanc. Alors si je prenais le volant, là, maintenant, je crois que ça la foutrait mal.

Bon, eh bien essayons de composer auf deutsch avec un Valaisan qui attend que son taux d'alcoolémie revienne au seuil du tolérable pour tout renfort... On n'est plus à ça près, vous allez me dire !

- De toute façon, il ne va pas se dénoncer ni donner le nom de son commanditaire...

Darbellay opine, l'œil brillant. Le 0.5 est encore loin.

- C'est sûr.

- Il pourrait même s'amuser à nous lancer sur une fausse piste... Non, sérieusement Michel, tu ne vas pas prétendre que ses réponses constitueront une base de travail ? !

- Pas d'accord. Il essaie de s'acheter une légitimité. Il a tout intérêt à nous donner du biscuit. À mon avis, s'il a accepté, c'est qu'il estime que son client n'a pas été tout à fait correct avec lui. Peut-être se sert-il de nous pour lui soutirer un peu plus de pognon. Si tout s'était passé correctement, il n'aurait jamais répondu à nos sollicitations. Là, il se venge. Il n'ira pas jusqu'à le vendre, mais il nous aidera un peu. À nous de savoir en profiter au mieux !

Et sur cette belle conclusion, Darbellay s'en va colporter ses considérations dans le couloir. Je profite du répit pour relire ma prose.

*Sehr geehrte Herr Scvepic,*

*Wir wenden uns an Sie wegen eines Kriminalfalles das uns einige Probleme vorbereitet. Xavier Rollin-Lachenal, ein wohlbekannter Banker wurde von zwei Kugeln mitten im Herzen erschossen. Sie finden hierbei einige Zeichnungen der Mordszene damit sie sich besser vorstellen können wie es vorgefallen ist. Es würde uns freuen ihnen einige Fragen zu stellen und Ihre Erfahrung im laufe unserer Ermittlungen zu benutzen.*

*Mit unseren besten Grüßen,  
für die genfer Polizei,  
Jocelyn Perret*

*Cher Monsieur Scvepic,*

*Nous nous adressons à vous au sujet d'une affaire criminelle qui nous pose quelques problèmes. Xavier Rollin-Lachenal, un banquier bien connu a été abattu de deux balles en plein cœur. Je joins à mon message les croquis réalisés par nos services pour que vous puissiez visualiser la scène du crime. Nous serions ravis de pouvoir vous poser quelques questions et de bénéficier de votre expérience au fil de notre enquête.*

*Avec mes meilleures salutations  
pour la police genevoise  
Jocelyn Perret*

Je respire profondément, puis j'envoie !

## Épisode 049

Trois messages sur mon portable m'invitent avec insistance et moult points d'exclamation. La perspective d'une bière et de quelques parties de cartes m'incitent à me rendre sans trop attendre au Nyamuk. Je me retrouve donc rue des Bains à l'heure de l'apéro. Griotte et Pelletier discutent à l'intérieur alors que Diego avale son deuxième kebab à grandes bouchées sur le trottoir. Certains restaurateurs n'aimaient guère le voir, la barbe de trois jours tachée de sauce piquante, mâchant encore et les mains grasses à l'heure de pénétrer dans leur digne établissement. L'un d'entre eux le lui avait vertement signifié. Depuis, Diego avale avant d'entrer.

- T'aurais pu commander quelque chose à l'intérieur.

- Fait du sport... Pouvais pas attendre... Avais trop la dalle...

Diego écume les fitness en semaine, histoire de se tailler la silhouette de séducteur ibère derrière laquelle il court depuis ses dix-huit ans. Mais de tout temps, le sport lui a ouvert trop grand l'appétit, et ses litres de sueur sont vite remplacés par l'afflux de nourriture consistante et de boissons alcoolisées. Ce qui n'empêche d'ailleurs nullement Diego d'être notre roi de la nuit quand il se déhanche avec, au fond des yeux, un zeste de nostalgie, un doux mélange de bonté, d'ironie légère et de drague désabusée. Irrésistible, le gars. Ou du moins, fichtrement moins résistant que nous autres quand nous fréquentions encore les boîtes.

Nous nous sommes retrouvés tous les quatre, bien installés. J'avais offert la première tournée, assez satisfait de rencontrer toute la fine équipe de manière aussi imprévue ; imprévu qui, il est vrai, se reproduisait en moyenne une fois par semaine, avec quelques remplaçants de luxe quand un membre de base faisait faux bond, pour des raisons familiales, professionnelles ou plus si mécontente.

Enfin bref, j'étais bien content, appuyé contre le dossier de ma chaise, une ration raisonnable de bière à portée de la main, et un jeu plus que plaisant depuis le début de la partie. Même Diego, qui n'est pas le partenaire rêvé de quiconque veut gagner, commettait moins de bourdes qu'à l'ordinaire. J'en oubliais presque mon tueur slovène et ma grammaire allemande.

- Va nous reprendre des bières, Joss, me dit Pelletier de retour d'urinoir.

- Il me semble que ce serait plutôt ton tour.

- J'ajoute « s'il te plaît ». Va nous chercher des bières, Joss.

- Va te faire foutre !

- Je te le demande en toute amitié : Joss, j'aimerais vraiment que ce soit toi qui aille chercher les bières. Voudrais-tu me faire plaisir ?

À quoi il joue cette andouille ?

- Vous voulez me faire une surprise dès que j'aurais le dos tourné ? Vous savez bien que je déteste ça.

Griotte entre dans la danse :

- Mais enfin, Joss, c'est ridicule. Je paie la tournée si tu veux - elle me tend un billet que j'ignore avec superbe. Ce que Claude te demandait simplement, c'est de te lever, d'aller jusqu'au bar et de revenir avec quatre bières. Je ne comprends pas pourquoi tu en fais toute une histoire.

- Parce que ce n'est pas mon tour...

Voilà que j'ai l'air d'un gamin capricieux qui fait la moue sans raison !

- Et si je te disais que c'est le mien et que toi, galant homme, tu pourrais faire le trajet à ma place ?

- Vous allez tous vous liguier ou quoi ?

Apparemment oui, puisque Diego y met du sien.

- Écoute, Joss, on va pas mettre une punaise sur ta chaise quand t'auras le cul levé. T'as peur de quoi ? C'est terrible de manquer de confiance en ses amis à ce point-là.

Il me vexerait, ce con.

### Épisode 050

- Ce n'est pas une question de confiance, c'est une question d'envie. Je n'ai pas envie de me lever pour aller chercher des bières que je peux obtenir d'ici.

Sur ce, je lève le bras. Ernest, le patron qui nous connaît, nous et notre régime de boissons, depuis au moins perpète, fait 4 avec les doigts, ce que je confirme d'un signe de menton. Je suis content de moi une brève seconde, mais les regards complices que s'échangent mes trois imbéciles, me mettent assez vite mal à l'aise.

- Quoi ?

- Tu pourrais applaudir à la fabuleuse démonstration à laquelle tu viens d'assister, dit Griotte.

- Nous sommes tes meilleurs amis, pas vrai ?

- Oui, et après ?

- Nous venons de te demander, gentiment, le plus sincèrement du monde et parfois même avec du pathétique dans la voix, de bien vouloir faire quelque chose de simple, de pas franchement désagréable, à un moment préalablement choisi par nous. Et nous n'y sommes pas parvenus. Et je ne suis pas sûr que ton Rollin-Lachenal soit plus docile que toi et qu'il soit plus réceptif aux ordres. Alors à la question que tu te poses à longueur de temps : « qui a pu demander à Rollin-Lachenal d'aller à la fenêtre », la seule réponse raisonnable est « personne ». Personne sinon lui-même. Ton banquier savait qu'il devait se pointer à la fenêtre à deux heures du matin. Et si la personne qui lui a tiré dessus le savait aussi, c'est parce qu'ils étaient de connivence.

- Attends, tu es en train de me dire que Rollin-Lachenal savait qu'il allait se faire abattre.

- On peut appeler ça un suicide, mon petit père. Un suicide dont l'arme est un tueur à gage, c'est un peu fastueux, un peu dispendieux, mais je pense que nos braves banquiers privés ont les moyens de telles excentricités. Oui, Joss, c'est un suicide. Rollin-Lachenal a réuni tout le monde pour se faire abattre. Fauché à l'annonce de son dernier succès.

- Ce n'est pas possible.

Mais je commence à penser l'inverse. Il y a comme un voile d'évidence qui s'est déchiré dans ma tête. C'est même foutrement possible.

- Alors je pense que la prochaine bière, c'est toi qui va la payer, dit Pelletier en terminant son verre d'un trait.

### Épisode 051

On ne peut pas dire que ma thèse du suicide obtint un grand succès boulevard Carl-Vogt. Même Darbellay n'y accorda qu'une importance toute relative.

- Ce n'est pas parce que tes potes sont incapables de se faire offrir une bière, qu'un assassin préparé et décidé n'arriverait pas à ses fins !

N'empêche qu'il n'avait pas même un début d'explication plausible et que je me raccrochais à la mienne avec une certaine conviction.

- Et pis Tardelli, tu ne vas pas me raconter qu'il s'est suicidé aussi, Tardelli ?

Enfin, un brin de conviction...

Les jours suivants furent surtout l'occasion d'envoyer quelques mails à Scvepic, au gré des géniales illuminations de Tarantini qui trouvait l'interrogation miracle, l'évidente source d'indices, et de recevoir quelques réponses que je lui traduisais avec peine et dont il interprétait le moindre terme.

En gros, Scvepic affirmait que d'abattre un homme à cette distance était d'une ridicule facilité et que faire appel à un tireur d'élite d'une qualité comparable à la sienne pour commettre un tel forfait était aussi stupide que de nourrir un cochon au caviar de la Caspienne.

Il semblait considérer l'assassinat de Rollin-Lachenal comme une affaire vile et sale. En tout cas pas une action qu'un homme d'une éthique aussi haute que la sienne (il truffait ces mails de circonvolutions à deux balles : homme de mon niveau ou de professionnel de mon expérience histoire de se disculper à chaque détour de ligne ; ça m'énervait méchamment) pourrait revendiquer sur sa carte de visite.

Peut-être jouait-il un rôle pour se dédouaner ? Rien de plus facile que de mimer les dégoûtés devant son clavier, mais j'avais le sentiment que Darbellay avait vu juste. Si Scvepic nous répondait, c'est que quelque chose avait cloché. Le commanditaire n'avait pas été correct jusqu'au bout et le tueur slovène se faisait un malin plaisir à jouer avec le feu, peut-être lui transmettait-il nos échanges de mails pour lui faire peur.

À part ça, il faut reconnaître que nous n'avancions pas beaucoup. Car si Scvepic répondait docilement aux questions techniques, tout ce qui aurait pu le mettre en cause, même de loin, était rejeté. Les trouvailles rhétoriques de Tarantini n'y changeaient rien.

Mes mails imprimés s'étalaient sur des pages entières, constellés de formules de politesses absolument écœurantes de servilité, mais dûment exigée par le Paon lui-même, fort habitué à la pratique politique de la courbette et certain que la méthode cirage de pompes donnerait des résultats, me valaient des réponses de trois lignes et demie. Scvepic était un

consultant laconique et bien payé. Ses mots valent de l'or, me disais-je, vaguement dégoûté. Mais que faire sinon lui tartiner une nouvelle salve de politesse ?

## Chapitre X

### Épisode 052

Ceci nous mène tout droit à un dimanche après midi comme j'en ai tant vécu, à la villa de Coligny que j'ai désertée peu après que ma mère s'y installe avec le nouvel homme de sa vie.

Le beau-père s'allume son cigare dans sa chaise, sur sa terrasse, avec une putain de vue imprenable sur ce qu'il doit finir par considérer comme son lac. Deux fois par mois, il me présente sa boîte à cigares, son humidificateur en écailles de dieu sait quoi de très rare qui lui a coûté un prix dont je ne veux rien savoir pour éviter les banderilles politico-crétines, et deux fois par mois, je refuse.

Le beau-père me coupe l'appétit, c'est physique. J'ai pourtant passé le stade acnéique des « salauds, tu as remplacé papa ! » et des « gros bourge de merde ! » que j'avais peint au cirage sur le capo de sa BM quand je m'essayais à la coupe pétard et à la contestation gueularde. Mais je rechigne toujours un peu en sa présence, peut-être parce que sa grande maison n'a jamais vraiment été la mienne. Et c'est ici aussi que ma mère est devenue une autre dame, plus heureuse peut-être qu'elle ne l'était avant. Valentine dirait que c'est ce bonheur que je ne peux pas pardonner au beau-père... Je la laisse avec Freud et consort et je me contente de faire la gueule. Une bonne bouderie vaut mieux que toutes les divagations des psys ! Je me sens l'allié de P'tit-Ju qui s'emmerde sec dans cet univers trop beau où l'on a l'impression de salir ou de casser tout ce qu'on touche.

Valentine prend ses aises. Elle adore le café qu'elle boit avec ma mère, retirée dans le salon, à croquer trois carrés de chocolat noir et quelques biscuits secs. Elle cause. Et quel est le sujet inépuisable de leurs conférences ? Myself en personne, mais version bambin. Mon enfance semble un sujet d'anecdotes inépuisables, un sujet qui fait rire ma mère et Valentine. Elles ont parfois l'air toutes attendries lorsque je traverse la pièce sous prétexte d'aller uriner, ce qui me permet de faire une pause de beau-père.

Cette fois, pourtant, ce n'est pas moi qui essayerai d'écourter l'après-midi. J'ai des questions. Des questions qui me trottent méchamment dans la tête. Parce que forcément, la grande bourgeoisie genevoise

est une espèce rare et vaguement consanguine. Tout le monde s'y côtoie.

- Tu le connaissais bien Rollin-Lachenal ?

- Je le croisais assez souvent.

Il sourit déplaisant, mon beau'. Il note, dans sa sale petite tête de libéral à principes, qu'en ce dimanche, an de grâce 35 après moi-même, je lui parle de boulot pour la première fois de mon existence. Il va me traiter de petit Sherlock Holmes, me tacher de son insupportable ironie à la première occasion. Tant pis.

- T'en pensais quoi ?

### Épisode 053

- Rollin-Lachenal ? C'était le gestionnaire à l'ancienne, le genre de type qui professait des valeurs immuables sans se rendre compte qu'il était complètement dépassé..

- Tu le vois suicidaire ?

- Suicidaire, Rollin-Lachenal ?

Là, le beau' paraît vraiment étonné. Je lui expose ma thèse du mieux possible. Il prend le temps de réfléchir, ce dont je le remercie intérieurement.

- On ne peut jamais savoir ce genre de choses, évidemment. Mais je crois qu'il était trop fier de lui. Il s'identifiait à sa banque bien sûr, mais il croyait avant tout à son destin. C'est curieux, il avait ce côté froid, raide, calviniste. Jamais il ne montrait ses émotions et, au fond, il crevait d'orgueil et d'envie de se mettre en avant.

- Et la famille ?

- Ah, la famille, c'est le fardeau de tout un chacun..

Il me regarde droit dans les yeux en disant cela, mais je ne suis pas d'humeur à me laisser entraîner. J'ai les lèvres dans la williamine et je me sens bien. Voyant que ses flèches ne provoquent pas l'ire habituelle, il sourit, et poursuit :

- Il a eu de gros problèmes avec les enfants. Enfin, je devrais dire Yvonne a eu de gros problèmes avec les enfants. Rollin-Lachenal se contentait de leur caresser les cheveux quand il donnait une réception. Pour le reste, il n'a jamais été fichu de signer un bulletin scolaire. C'est ça les hommes qui se croient trop important.

Mon beau-père a le regard qui part dans le vide. Sans doute pense-t-il à sa propre jeunesse, à ses mêmes qui ne lui parlent plus. Mais il n'a pas l'art de faire durer le trouble, le vieux salaud, il reprend, sur ce ton sentencieux que j'ai tant détesté.

- Je ne sais pas si vous êtes allés fouiner dans les instituts privés, mais je crois que du côté des enfants, vous en apprendriez de belles !

- On m'a dit que le fils était un bon à rien...

- Tu passerais presque pour un type motivé à côté de lui. Christian, il a tout fait... Dealé un peu de drogue à seize ans, défoncé une ou deux voitures, engrossé une ou deux filles à qui il a fallu payer des avortements discrets. Et toujours Rollin-Lachenal lui sauvait la mise et tentait de mettre une chape de silence là-dessus. Mais Christian a dû faire une connerie plus grosse que les autres. C'est du moins ce qui s'est dit lorsque Rollin-Lachenal l'a envoyé pour trois ans aux États-Unis, dans une université haut de gamme. Christian a été viré en moins de deux. Je crois qu'il n'a jamais réussi un examen de sa vie, cet imbécile-là. Mais Rollin-Lachenal ne voulait pas qu'il revienne... Il y avait sûrement une saleté là-dessous.

J'ai sorti un calepin et je prends des notes.

- Comment tu sais tout ça, toi ?

- Les riches, ça s'emmerde le dimanche. Alors, ça médite. C'est un sport national que de tout savoir sur les emmerdes des voisins.

- Et quand il est revenu ?

- Toujours aussi glandeur. Rollin-Lachenal l'a tout de même intégré à la banque, bien obligé. Il le présentait à tous comme son successeur. La dynastie, il n'avait que ce mot à la bouche, la dynastie. Tu parles, elle était pourrie sa dynastie et il ne le savait que trop bien !

- Et la fille ?

- Sylvia ? Alors là c'est beaucoup plus intéressant !

#### Épisode 054

Le beau-père s'accorde une bouffée de cigare et un regard satisfait sur le lac avant de poursuivre, fier de s'écouter parler, content peut-être de passionner l'un de ses auditeurs les plus rétifs.

- Sylvia a toujours été douée. Plus que son frère, plus que son père peut-être. Elle avait la banque dans le sang. Je me rappelle d'une rencontre informelle, chez Rollin-Lachenal. Nous étions cinq ou six à parler de finances. Les autres gamins jouaient dans le jardin, mais elle, elle nous écoutait. Elle avait quoi ? Huit ans, peut-être. Elle était avide de savoir, d'apprendre. Je crois que très tôt, elle a décidé qu'elle prendrait la succession de son père. Et très tôt Rollin-Lachenal a dû lui signifier que c'était hors de question, que la banque se transmettait de père en fils, que la finance était un monde impitoyable, un monde de mâles. Il était content qu'elle fasse des études, mais à ses yeux, ce n'était qu'un atout de plus pour trouver un bon parti. Il se décourageait de l'incurie de son fils et se refusait à voir l'intelligence de sa fille.

- Elle lui en voulait ?

- Elle a fait des conneries, elle aussi. Mais c'était pour lui montrer qu'elle existait. Elle était intelligente cette gamine, personne n'a cru une seconde qu'elle pourrait sombrer. Je n'en ai jamais parlé à Xavier parce que nous n'étions pas assez intimes, mais d'autres lui ont dit : tu déconnes ! Ta fille, tu l'empêches d'exister. À 22 ans, elle était chez la concurrence. Lombard, Pictet... Ils ont tous remarqué qu'elle avait des qualités, mais ça voulait dire « papa, fais-moi confiance et je sauverai la banque ! ». D'ailleurs elle n'est pas restée longtemps en poste, elle venait habillée en punkette, elle faisait de la provocation gratuite. J'ai un copain à la direction de Pictet, il pourra te raconter.

- Rollin-Lachenal n'a jamais voulu lui donner sa chance ?

- Xavier est un type de ma génération, tu sais... On est un peu flétris sur nos principes. Alors non, il n'a pas écouté.

- Et elle s'est résignée ?

- C'est pas le genre de la maison. Son père, elle a su le contourner. Je ne sais pas si tu es au courant, mais il y a quelques temps, Rollin-Lachenal a fait engager une pointure, un gars de tout premier plan !

- Wilfried Kirschtein.

- C'est ça. Eh bien on a raconté que Kirschtein, c'est Sylvia qui voulait le voir à la barre. On les a vus manger ensemble à Châteauevieux. Comme des associés.

- À l'insu du père ?

- Sylvia a toujours été proche du centre de décision de la banque. Il n'y a que son père qui lui résistait encore. C'est elle la première qui posait les bilans sur son bureau pour lui dire que la banque faisait fausse route ! Il la foutait dehors, parce qu'il ne supportait pas qu'on lui donne des leçons, surtout une femme, et pire encore, sa fille. Alors elle a changé de méthode.

- Et tu la verrais engager un tueur pour abattre son père ?

Là encore, le beau' s'accorde un instant de réflexion.

- Sa relation avec Xavier, c'est un mélange d'amour-haine assez complexe, un truc à occuper un psy pour trois décennies. Ma conviction intime, c'est que Sylvia est capable de tout. Absolument tout.

## Chapitre XI

### Épisode 055

Je ne pense pas que mes supérieurs auraient vu mon initiative d'un bon œil. Mais ça m'est venu en arrivant au bureau ; « comme une envie de pisser », aurait commenté Darbellay. Quelquefois, je fonctionne par impulsion, surtout quand je ne suis pas encore bien réveillé et que je m'imagine capable de faire de grandes choses. Vaine illusions des matins où je m'extrais du lit point trop comateux.

J'ai donc contacté Sylvia Rollin-Lachenal et j'ai réussi à obtenir un rendez-vous pour le jour même. J'étais impatient. Sans doute parce que la description du beau-p' m'avait trotté dans le crâne toute la soirée ; peut-être aussi parce que ses rapports tourmentés avec son père la pousseraient à en dire un peu plus que les autres. Je disposais d'une carte nouvelle et comme personne ne semblait disposer à m'écouter, j'étais bien décidé à en jouer moi-même.

Nous nous sommes retrouvés à l'Ethno, aux abords du quartier des banques. C'est elle qui avait lancé la proposition alors que je m'attendais à me retrouver dans un des infâmes cafés à snobinards de la rue du Rhône.

- Jocelyn Perret.

- Sylvia Rollin-Lachenal, enchantée.

J'avais lu la fiche de Sylvia Rollin-Lachenal, je savais qu'elle n'avait que 29 ans, et pourtant, je m'attendais à voir une dame, à me sentir tout gamin. On imagine toujours les riches et les gens installés plus vieux et plus sûrs d'eux qu'ils ne sont. Elle était là, jeune, habillée sans ostentation, pas maquillée ou à peine.

Je me suis assis et j'ai commencé à bredouiller quelques phrases décousues où il était question de remerciements et de reconnaissance.

- J'ai déjà entendu tout cela, Monsieur Perret. Alors, passons directement au vif du sujet.

Elle ne cessait de tripatouiller le petit gobelet de plastique de crème à café. Nerveuse ? Je n'aurais pas dit ça. Sous tension, plutôt. Elle ne devait pas s'accorder beaucoup de temps pour dormir.

- Vous disposez d'actions dans l'entreprise de votre père ?

- Ce n'était pas « l'entreprise de mon père ». Une organisation n'appartient à personne. C'est parce qu'il refusait de voir cette évidence que mon père a poussé la banque au bord du gouffre. Alors dites plutôt « l'entreprise coulée par votre père ».

- Oui, mais ces actions...

- Vous voulez savoir si je les ai vendues ? Oui. Bien sûr. J'étais en deuil, je le suis encore, mais je ne suis pas devenue complètement idiote pour autant. J'ai attendu trois jours et j'ai tout liquidé. Un peu tôt, peut-être, mais je savais que les valeurs pouvaient s'écrouler d'un instant à l'autre et je ne voulais pas être prise de vitesse.

- Vous n'avez donc pas cru aux déclarations de votre père au cours de la soirée...

- Soyons clair. Mon père ne disait jamais la vérité, il la biaisait, l'arrangeait à sa façon. Tout le temps. C'était comme un tic, l'obsession de compartimenter les informations, de les réécrire au besoin. Il trichait ainsi avec tout le monde, avec ses collaborateurs comme à la maison. Lorsqu'il a évoqué sa soirée, je n'ai pas voulu l'écouter parce que je savais d'avance qu'il y avait anguille sous roche. Sauver la banque, disait-il ! Il n'y avait plus grand-chose à sauver et il devait bien s'en rendre compte !

### Épisode 056

Sylvia Rollin-Lachenal regarda quelques instants dans le vide, comme si elle hésitait à me confier quelque chose, puis la rancune la reprit.

- Vous voulez comprendre qui était mon père ? Je vais vous raconter une petite histoire : Je lui avais donné un rendez-vous tout ce qu'il y a de plus officiel pour parler de mon avenir autrement qu'entre deux portes. Je devais avoir vingt ans, et mes études marchaient plutôt bien. J'ai dit à mon père que je voulais prendre sa succession. Il a rit. Je lui ai dit que j'étais sérieuse et il a compris qu'il ne pourrait éluder ma question. Alors il m'a répondu : « D'accord de t'engager à condition que tu sois la meilleure de toute ta promotion universitaire ». J'ai relevé le défi. Je n'ai pas eu la meilleure moyenne, mais la quatrième. Mon père a refusé d'entendre mes arguments (ma moyenne était excellente et m'aurait largement permis d'être première les trois années précédentes). Et j'ai commencé ma carrière dans d'autres banques privées. C'est là que j'ai appris quelques mois plus tard que les dés avaient été pipés. Mon père avait

acheté, vous entendez bien, a-che-té les contenus des examens et les avait fourni discrètement à d'autres étudiants de ma promotion. Vous vous rendez compte des risques légaux qu'il a pris juste pour s'assurer que je ne lui traîne pas dans les pattes ? Il a monté un scénario invraisemblable, à dépenser des sommes énormes... Et pourquoi ? Pour humilier sa propre fille. Voilà, Monsieur Perret, le vrai Xavier Rollin-Lachenal. J'ajoute, que jamais son amour pour moi ne s'est trouvé altéré. Il était absolument certain qu'il œuvrait pour mon bien. Et le bien devait être conforme à ces principes, pour cela il était capable de tout. Oui, le roi du chemin détourné, voilà ce qu'il était.

- Utilisait-il les mêmes méthodes dans ses affaires ?

- Bien sûr. Il était le roi du contre-pied inutile. Il s'inventait des stratégies invraisemblables pour tromper la concurrence et il en oubliait que les entreprises qui marchent sont celles qui cultivent la simplicité. Il s'enfonçait et montait des échafaudages de plus en plus complexes...

- Wilfried Kirschstein partageait votre avis ?

- Soyons bien clairs. J'ai longuement travaillé en sous-main pour que Wilfried soit engagé. Mais ce n'était pas comme on l'a dit pour avoir un allié dans la place, mais plus simplement pour sauver la banque. J'étais persuadé que seul un visionnaire comme Wilfried pouvait encore sauver la situation. Je pariais sur mon avenir, sur mon héritage, pas plus. Wilfried n'est inféodé à personne et si vous croyez qu'il me confiait les petits secrets de la banque, vous vous fourrez le doigt dans l'œil !

- Pourquoi n'a-t-il pas réussi ?

- Pardon ?

- Wilfried Kirschstein. Pourquoi n'a-t-il pas réussi à sauver la banque ?

Sylvia Rollin-Lachenal écrasa une cigarette (je remarquais au passage qu'il y avait déjà quatre mégots dans le cendrier) avec une moue mauvaise.

- Parce que mon père et Armand ont refusé de lui donner la liberté nécessaire ; qu'est ce que vous croyez ?

### Épisode 057

J'ai marché le long de l'Arve, jusqu'à Carouge. J'ai bu une panachée sur la terrasse du café de la

Plage sans en sentir le goût. Perplexe. Les mots de Sylvia Rollin-Lachenal me tournaient dans la tête. C'est drôle comme quelques phrases peuvent modifier le portrait que l'on se fait d'un homme. Le banquier gris et monolithique avait fait place à un manipulateur tourmenté, un homme effrayé à l'idée de perdre le contrôle sur sa vie, ses affaires, sa famille. Un type capable de manipuler des résultats d'examen pour ne pas perdre pied devant sa propre fille était forcément moins ordinaire que nous l'avions cru jusqu'alors. Dans quelle fichue combine avait-il entraîné Tardelli ?

Cette soirée, il l'avait organisée point par point, dans un but bien précis. Le bluff concernant ses comptes pouvait tenir deux ou trois jours. Pas plus. Il le savait. Mais il avait tout de même monté ce grand bastringue d'autocongratulation ! Qu'attendait-il donc de tout ce cirque ? Qu'avait-il imaginé pour ne pas avouer que sa banque n'avait plus d'avenir, qu'il était au bout du chemin ? Le suicide par tueur interposé, je n'y croyais plus. Ça ne collait pas avec le Rollin-Lachenal biaiseur, sournois, prêt à sortir n'importe quel artifice de sa poche. Un truqueur. Dans la bouche de sa fille, Rollin-Lachenal était un truqueur ; il ne fallait que je m'ôte ça de la tête.

Une phrase de procès-verbal me revint alors, limpide, comme si elle attendait ma dernière gorgée pour s'imprimer en toutes lettres dans ma tête ; une phrase prise au vol dans l'un des innombrables comptes-rendus de témoignages que Chappuis avait versés au dossier. La parole d'une femme, l'une des premières à s'être approchée de Rollin-Lachenal mourant. Elle avait dit qu'il paraissait étonné.

Nous étions penchés sur les dossiers. J'étais un peu absent, un peu tétanisé et j'écoutais en filigrane. Tarantini avait ironisé sur les multiples signaux que les vivants veulent lire sur le visage des morts. Le témoignage avait été rangé dans la catégorie « non fiable ».

Pourquoi m'en souvenais-je encore ? Ce devait être ce mot « étonné », qui m'avait semblé incongru à l'heure de passer de vie à trépas. On meurt dans le refus, dans la haine, la tristesse, la douleur ou la résignation. On ne meurt pas « étonné ».

J'appelle Darbellay sur son portable. Il me répond d'une voix rauque, pas franchement aimable.

- Ouais ? !

- Tu sais à propos des témoignages. Y'avait une nana qui avait déclaré que...

- Écoute, Joss, c'est pas que je t'aime pas, mais là j'ai réussi à réunir Kirschstein et Armand, alors il faudrait juste que je prépare l'entrevue !

- Ils viennent à Carl-Vogt ?

- Non, c'est moi qui vais rue de Hesse, au siège de la banque.

- À quelle heure ?

- Ben maintenant, là, tout de suite !

- Parfait. Je te rejoins.

- Non, Joss... Je... Joss... Oh putain de merde !

Le « putain de merde », je l'ai imaginé en raccrochant. Bon, nous disions donc : retour au quartier des Banques. J'ai hâte d'en savoir un peu plus sur la préparation de cette satanée soirée, moi !

### Épisode 058

Wilfried Kirschstein est parfaitement gris. Il se croise les mains juste au-dessous du genou et nous toise avec un peu de morgue. Il a les lunettes sévères, la coupe de cheveux sévère et la cravate sévère. On a l'impression de parler à un mur de certitudes. Il se détend peu à peu en observant notre manège. Darbellay pose ses questions, moi les miennes, et il devient vite évident que nous ne tirons pas à la même corde. Alors Kirschstein sourit. Il a un joli sourire, presque timide, et son immense orgueil, sa façon d'énoncer des principes qui en est bouleversée. Quand Kirschstein se détend, on sent plus encore que l'homme ne parle pas à la légère. Il n'en rajoute plus. Lorsqu'il détaille la situation économique de la banque, il trouve le mot juste et intelligible pour tous. Une pointure, disent admiratifs la plupart des témoins que nous avons interrogés sur son compte. Ce qui étonne surtout, c'est la manière directe dont il s'exprime. Sans fioritures. Il va directement au cœur du sujet.

Bernard Armand s'enferme dans les détails, se perd au milieu de ses explications, demande quelle était la question. Soit il bafouille, soit il répète trois fois une phrase à la manière d'un slogan, comme s'il venait de découvrir une grande vérité. Dans le discours comme pour la prestance, il ne fait pas le poids face à Kirschstein. Armand est un peu bedonnant, pas assez pour qu'on le qualifie de gros, assez pour avoir la peau perpétuellement humide d'une sueur que je n'ai pas envie de humer de trop près. Il a une calvitie. Pas belle. Je n'aime pas les mecs qui ramènent leurs

cheveux sur le devant pour masquer ce qui ne se voit que trop. Par contre, il ne manque pas d'humilité.

- Vous savez, je suis dans la banque depuis tellement longtemps, que j'ai du mal à juger la chose de manière objective. Xavier, j'ai appris à lui faire confiance, peut-être un peu aveuglément. Mais vous savez, il a retourné tellement de situation à son avantage.

- L'admiration béate du chef, dit Kirschtein. Comment voulez-vous que les esprits s'adaptent à une situation nouvelle lorsqu'un patron se comporte comme Dieu le père et fait de son mode de gestion une parole d'évangile ?

- Oh, il ne faut pas exagérer, Wilfried. Nous ne demandions qu'à vous suivre, mais, comment dire, votre façon de présenter les choses était tellement éloignée, oui, je crois que l'on peut utiliser ce mot, éloignée de notre mode de travail, parce que ça compte un mode de travail, vous savez... Et... Et...

Chaque fois qu'Armand se répand en paroles, qu'il trébuche sur ses mots et que ses explications finissent par un rire de gorge, Kirschtein se crispe sur sa chaise. On sent un contentieux entre les deux, une belle inimitié. Darbellay essaie de mettre leurs différends au grand jour, alors que, dès que j'en ai l'occasion, je les fais embrayer sur la soirée.

L'œil interrogateur de mon aimé collègue vire au noir profond. Je vais subir une engueulade salée à la valaisanne, moi, si je continue. Tant pis. Pour une fois que j'ai le sentiment de tenir mon os et de servir à quelque chose, je ne vais pas rester à la niche !

### **Épisode 059**

- On nous a dit que Rollin-Lachenal avait organisé lui-même les moindres détails de la soirée... C'est un peu curieux... Enfin, on imagine mal le directeur d'une banque décider d'autorité de la place du buffet... Agissait-il souvent de cette manière ?

Kirschtein et Armand me regardent, se regardent, sans savoir qui va commencer.

- D'ordinaire, dit Armand, Xavier me donnait plus de responsabilités. Je suis le seul qui ait accès à son courrier électronique et...

- Mais vous vous rendez compte du ridicule de la situation ? ! Le directeur décide de la place des tables et son bras droit est payé à coller les

enveloppes. Parce qu'il faut le dire, Armand porte lui-même à la poste tout le courrier un tant soit peu confidentiel. Les secrétaires ne touchent qu'au tout-venant. C'est d'un archaïsme déconcertant...

Kirschstein jette un œil à son collègue, voit qu'il n'approuve pas, hausse les épaules, reprend...

- Bernard n'aime pas que je parle ainsi, mais si je m'insurge, c'est surtout de voir un homme de sa qualité réduit à jouer les sous-fifres et les lécheurs de timbres.

Darbellay goûte particulièrement la situation, il guette le mot sur lequel il pourrait rebondir et il m'en veut de reprendre le crachoir un peu trop tôt.

- En vue de cette soirée, Rollin-Lachenal avait-il pris des dispositions spéciales ? Comment dire, était-il plus « cachottier » que d'ordinaire ?

- Je ne suis pas dans la maison depuis assez longtemps pour juger de l'ordinaire. Mais son culte du secret avait quelque chose d'assez effrayant. Il ne m'a prévenu qu'après avoir envoyé les cartons d'invitation ; je n'étais même pas au courant de la teneur de son discours avant qu'il le prononce, alors que les clients de la banque me harcelaient à ce sujet. C'est dire en quelle estime il nous tenait... Bernard était au courant, notez-bien !

Bernard Armand tique un peu, joue des épaules. On dirait une tortue qui hésite à sortir de sa carapace ou à s'y enfoncer plus profondément.

- Je sais que tu l'as mal pris, mais Xavier m'avait demandé de ne rien dire. Et puis je n'étais pas au courant de grand-chose. Xavier a toujours aimé garder sa petite parcelle d'information à lui, mais vous avez raison sur un point, Messieurs, il est rare qu'il se soit entouré d'autant de précautions. Tardelli, par exemple, je l'ai vu deux fois entrer dans son bureau, mais son nom n'était pas inscrit ni sur l'agenda de Xavier ni sur le programme des rendez-vous. J'ai trouvé cela curieux et Xavier s'est refusé à toute confidence.

Kirschstein se passe la main dans les cheveux.

- Vous voyez, nous sommes censés diriger un établissement bancaire de renom et nous avons des petits secrets de cour de récréation. Il est vrai que si Xavier m'avait mis au courant de son projet plus tôt, j'aurais tout fait pour l'empêcher de le réaliser. Il pensait réaliser un coup d'éclat. Il me l'a dit, je te le jure, Bernard, en pleine soirée, il vient vers moi et me dit « Alors Wilfried, que pensez-vous de ce

coup d'éclat ? ». Je lui ai répondu que cette bourde-ci allait précipiter notre chute à tous et que son attitude me donnait une seule envie : baisser les bras.

### Épisode 060

- Et qu'a-t-il répondu ?

Wilfried Kirschtein me considère un instant, puis lâche avec une aigreur distante.

- Il a ri, un petit rire désagréable, d'homme qui a un peu trop bu.

- C'est vrai qu'il avait un peu trop bu, ce soir-là. Ce n'était pas vraiment dans ses habitudes, sans doute l'enthousiasme !

- Ah, il n'en manquait pas d'enthousiasme, il n'arrêtait pas de remplir le verre de ce petit minable, là, Tardelli. Il a réussi son coup, parce que le discours de Tardelli, merci, ça ressemblait plus à un borborygme de fin de soirée au café du commerce qu'à une déclaration solennelle de partenariat.

- Tu es dur ! Il n'avait peut-être simplement pas l'habitude de parler en public.

- En attendant, Xavier aurait pu mieux le préparer, puisqu'il voulait nous vendre son alliance chiquée.

- Moi, j'y ai cru...

- Mais non, Bernard, tu n'y as pas cru. Personne n'y a cru à part les journalistes et les jobards !

- Tu n'as pas de leçon de morale à me faire, toi, tu ne pensais qu'au bond que pourraient faire les actions après l'annonce !

Je veux dire quelque chose, mais Darbellay reprend la main !

- Attendez un instant ! Vous m'affirmez ici que Rollin-Lachenal avait prémédité la hausse de ses actions...

Kirschtein le regarde, vaguement condescendant.

- N'importe qui pouvait se douter de la fluctuation des actions. Mais ce genre d'effet d'annonce ne fait que précipiter la chute. C'était une bulle d'air d'une semaine, pas plus. J'ajoute qu'officiellement nous ne savions rien, puisque le discours de Xavier n'avait même pas été diffusé aux cadres de la banque.

Darbellay veut embrayer sur le délit d'initié, de fric empoché malhonnêtement, mais je le prends à nouveau de vitesse.

- Est-ce que Rollin-Lachenal pouvait poursuivre un autre but ?

Kirschstein et Armand me regardent sans comprendre. Je veux poursuivre, mais Darbellay me coupe.

- Joss...

- Quoi ?

Darbellay tapote sa montre avec un bel air de faux cul.

- Tu vas manquer ton rendez-vous...

- Mais, je...

- Oui, dépêche-toi, je peux terminer ici sans toi. Merci beaucoup pour ton aide.

C'est ce qui s'appelle se faire congédier de belle façon, non ? Inutile d'insister, le Valaisan acariâtre soufflait des naseaux comme un taureau en rut, prêt à charger dès que j'ouvrirais les lèvres. Pas grave. Il me semblait avoir appris l'essentiel. J'ai salué et je me suis prudemment replié vers la sortie.

### Épisode 061

Je traverse la plaine de Plainpalais, un peu vexé quand même. L'air froid me fait du bien ; je marche d'un pas rapide en rédigeant mentalement le mail que j'enverrai à Scvepic. Forcément, l'idée de passer par la Rue de l'école de Médecine n'est pas propice à la méditation. Personne ne me hèle quand je longe l'Établi, mais à la Ferblanterie, de l'autre côté de la route, ce cher vieux Pelletier s'offre un apéro en tête à tête avec lui-même. Comme il regarde la route, il me voit et comme il me voit il ne tarde pas à me happer.

Me voici donc en plein horaire de boulot, loin de mon ordinateur à vider une cannette d'un fort beau gabarit. On parle un peu, sans rien dire, juste pour le plaisir de boire alcoolisé et de rire gras. Le match de foot de la semaine suivante, des trucs qui se passent et ne se passent pas, des copains qui déconnent sévère. On distille des nouvelles en piochant dans les olives et les caouettes. Je suis à deux doigts de la somnolence quand Pelletier me tape sur l'épaule.

- Tu sais quoi ? J'en ai appris une belle.

Je ne sais pas à quoi m'attendre, mais comme Pelletier est rarement décevant quand il annonce la couleur avant le contenu, je fais signe au serveur de nous apporter une nouvelle tournée. Plus je bois, moins j'ai envie de retourner au boulot et que je trouve

cette dynamique particulièrement plaisante. Pelletier poursuit sur un domaine où je ne l'attendais pas.

L'appartement rue du Fossé-Vert... Là où Tardelli a été retrouvé...

- Ouais...

- La régie compte le relouer... À un prix modique.

- C'est un taudis, ce truc...

- Tu m'as dit... Mais bon, j'ai pensé à mon cousin, tu sais, celui qu'on loge au grenier... Ça lui ferait un petit chez lui ; et nous, on retrouverait la paix.

- Je croyais c'était un brave petit gars discret.

- C'était avant qu'il rencontre sa copine. À son âge, on baise vite, mais on baise souvent... À intervalle régulier... Toute la nuit... Enfin, c'est pas tellement le bruit, on s'y fait, mais c'est qu'on se dit que c'est des frénésies qu'on vivra plus... Et moi du coup, je me lève le matin et je me sens vieux et raplapla et... Mais bon là n'est pas le sujet. Je téléphone à la régie histoire de me renseigner et là, je ne sais pas pourquoi, je demande qui est le propriétaire de l'immeuble...

- Qui ?

- Les établissements bancaires Rollin-Lachenal, tu trouves pas ça drôle ?

## Épisode 062

Là, ça me frappe comme la foudre. Je me lève et je finis mon verre d'un trait. Pelletier me regarde avec les yeux mi-clos de celui qui a bien bu et à qui on ne la fait plus.

- Dois-je déduire à ton attitude discourtoise que tu te casses ?

- Ouai ! Et en plus tu paies !

- Tu m'as même pas dit si mon intuition était juste. Il s'est bien suicidé ton gars ?

- Presque. Il a fait encore mieux. Il s'est suicidé à son insu.

Dans la rue, j'essaie de mettre mes idées bout à bout. Le tueur hébergé dans un immeuble appartenant à sa victime. Tout tourne décidément autour de Rollin-Lachenal et de ce crime trop opportun. Et si je ne comprends que trop bien l'utilité qu'il y a à descendre Rollin-Lachenal, je comprends moins pourquoi on s'était attaché à faire disparaître Tardelli.

À Carl-Vogt, c'est justement Tardelli qui est au centre des discussions. On a retrouvé dans le coffre du bureau de Rollin-Lachenal un contrat signé par Tardelli qui semble authentifier le vrai-faux accord annoncé à hauts cris pendant la soirée.

Tarantini était allé le faire authentifier par Hortense Courtois. Mauvaise pioche. Celle-ci jurait ses grands dieux que le contrat était un faux. Tarantini avait envoyé le tout à un expert graphologue.

- Il me dit qu'il me donnera réponse avant la fin du mois ! Tu te rends compte du délai ? Je lui ai dit de faire passer ça en priorité et... T'étais où Joss, d'ailleurs ? Des heures qu'on te cherche.

Je me racle la gorge, le temps d'envoyer ma boîte à idées prendre une livraison rapide de bobards en gros.

- Un interrogatoire avec Darbellay !

- Il peut pas se débrouiller, tout seul, Michel ?... Faudra que je lui en touche deux mots... J'aimerais que tu me dises où on en est avec Scvepic. C'est le bordel ici, y'a rien qui avance !

Je me mets devant l'écran et je tapote un peu en essayant de me donner une contenance. Tarantini regarde par-dessus mon épaule ce que je trouve désagréable au possible. Mais le pire se passe au bout du couloir. J'entends tempêter Darbellay et j'ai comme idée que celui à qui il vient chauffer les oreilles doit me ressembler comme un frère !

### Épisode 063

Je quitte ma place en bredouillant que je m'éclipse direction waters. Je n'ai pas le temps de faire trois pas que la porte s'ouvre et que l'index vengeur de sa majesté valaisanne toute puissante me cloue sur place.

- Toi, tu ne bouges pas !

Taureau furax a les semelles qui font des étincelles sur le plancher et les naseaux qui fument une colère rehaussée d'une goutte de vin blanc.

- Joss, tu m'expliques tout de suite ton petit jeu à la con de tout à l'heure !

- Je crois que je commence à cerner Rollin-Lachenal et...

- Tu crois que quoi ? Non, mon petit vieux, tu ne crois rien du tout, tu fais ce qu'on te dit de faire et tu fermes ta gueule quand je mène mon interrogatoire. C'est vu ? Oh et pis tape-moi ça !

Et il me balance son compte-rendu, comme ça, sur le bureau. Je me lève et je balance d'une voix un peu tremblotante.

- Tu sais pourquoi Rollin-Lachenal a voulu organiser les moindres détails de la soirée ? Parce qu'il savait que le tueur allait venir. Tu sais pourquoi il avait bu un verre de plus que d'ordinaire ? Parce qu'il savait qu'on allait lui tirer dessus. Tu sais pourquoi il avait l'air étonné quand on lui a tiré dessus ? Parce qu'il s'attendait à ce qu'on le blesse, mais pas à mourir, là, comme un con. Tu sais pourquoi Scvepic nous donne des renseignements ? Parce que son commanditaire a changé ses consignes au dernier moment.

- C'est quoi, ce délire ?

- Scvepic le dit assez clairement. Tuer Rollin-Lachenal à cette distance, n'importe quel branque pouvait le faire. À quoi bon s'adresser à lui qui ne devait pas être le moins cher du marché ? Parce qu'il était capable de blesser un type à trente mètres sans atteindre ses fonctions vitales. Rollin-Lachenal était un sacré tordu. Il savait qu'il avait perdu la partie, que les réalités du marché lui imposaient de céder sa banque. Mais il était capable de compliquer la situation jusqu'au délire. Il savait qu'une forte hausse de ses actions lui permettrait de gagner du temps, de rembourser quelques dettes, d'attirer quelques investisseurs et, qui sait, de retarder la chute... Seulement, un tel effet d'annonce aurait forcément provoqué les questions des spécialistes. On ne pouvait qu'être sceptique... La bourse n'était pas assez crédule pour se monter la tête. Mais blessé, attaqué par un concurrent jaloux, alimentant les rumeurs de son lit d'hôpital, Rollin-Lachenal pouvait faire croire à sa fable pour en récolter les fruits. D'ailleurs, il semble que certains ne s'en soient pas privés.

- Mais pourquoi avoir changé les consignes de Scvepic ?

- La question n'est pas « pourquoi » mais « qui ». Qui a transformé cette mascarade en meurtre ?

### **Épisode 064**

Darbellay me considère longuement, sans véritable expression...

- Bon, ben on démarre.

Je le regarde, un peu étonné.

- Où ça ?

- Quand tu tires des conclusions, apprend à aller jusqu'au bout, Joss !

Il ouvre la porte du couloir à la volée et il gueule !

- Six gars avec nous, on fait une descente à la banque Rollin-Lachenal. Le secrétariat de direction, les lignes téléphoniques, les classeurs, les ordinateurs des gros pontes. On sort tout !

Il se tourne vers moi.

- Va enfiler ta veste ! Le temps de rédiger un mandat, de le faire signer par le Paon et je te rejoins...

Je ne suis pas sorti qu'il me relance.

- Je mets quoi comme motif... Enquête parallèle de Jocelyn Perret ?

Je presse le pas et je vais l'attendre dans sa voiture, un peu dépassé. Il arrive, deux petites minutes plus tard la démarche alerte, il s'est donné un coup de peigne. Et il mâche un chewing-gum. C'est la dégaine des grandes occasions.

- Mais qu'est-ce que tu cherches ?

- Si Rollin-Lachenal a arrangé lui-même son vrai-faux assassinat, il doit en subsister des traces, dans son courrier, ses e-mails...

- Vous avez déjà cherché, non ?

- On cherchait une crise familiale ou un concurrent jaloux. Ce ne serait pas étonnant que l'on n'ait rien trouvé... Ce coup-ci, on y va au peigne un peu plus fin. Tu devrais être content, ton petit coup de force va nous occuper tout l'après-midi.

Content, n'est pas vraiment le mot. Je mouline un peu des bras, je baragouine ce qui me passe par la tête.

- Un mail privé, ça se fabrique gratuitement en cinq minutes. Il n'allait pas écrire au tueur sous sa véritable identité en disant qu'il voulait se faire estropier lui-même.

- Oui, sauf que Rollin-Lachenal était à ce point rétif à l'informatique que son secrétariat devait lui imprimer les mails important pour ne pas qu'il les perde en faisant une fausse manœuvre. Sa secrétaire était intarissable sur le sujet. Mais tu as dû lire le rapport...

Il sait bien que non, l'affreux salopard. Il sort son portable, en conduisant deux fois trop vite, un œil vague sur la route. Il contacte un responsable de la banque, que je devine être Bernard Armand, pour lui demander de convoquer le responsable de l'informatique. Quand il raccroche, il me regarde avec une moue amusée.

- Ils n'ont pas l'air contents de nous voir revenir, là-bas.

- Tu penses vraiment qu'on va trouver quelque chose ?

- Si on y met les moyens et qu'on ne trouve rien, ce sera aussi quelque chose !

Parfois un peu abscons, mon cher Valaisan ! Je me tasse sur mon siège sans lui demander plus d'explication. Ce grand débarquement, c'est un peu de ma faute. Et je me sens à l'étroit dans mes bottes, moi, avec les trois voitures de collègues qui nous suivent.

- Au fait t'a mis quoi comme motif ?

- Hein ?

- Sur le mandat t'as mis quoi comme motif ?

- Ah ! Éléments nouveaux. C'est ce que je mets toujours quand j'ai pas envie qu'on m'emmerde.

À l'entrée de la banque, dans la loge de sécurité, Armand nous attend. Il a l'air sombre.

- Ce n'est pas nous faire de la publicité que d'arriver ainsi...

- Depuis quand les entreprises moribondes ont-elles besoin de publicité, Monsieur Armand ?

- Enfin vous étiez là tout à l'heure, vous auriez pu prévenir...

- Et peut-être vous faxez une liste de nos questions... Allons donc. Nous parlons d'un assassinat... Y a-t-il une salle où nous pourrions nous installer tranquillement pour quelques entretiens ?

Armand désigne notre escorte armée, l'air embarrassé.

- Tous ensemble ?

- Non. Seulement Monsieur Perret et moi. Les autres fouineront un peu dans les bureaux. Dans le vôtre notamment.

- Je vous trouve bien agressif, inspecteur.

Moi aussi, je le trouvais agressif. Inutilement même. Mais bon, je le suivais, la bouche scellée. Je dois reconnaître qu'il avait trouvé le meilleur moyen de me remettre à ma place. J'étais beaucoup moins fier de moi, du coup.

## Chapitre XII

### Épisode 065

- T'as provoqué une perquisition dans une banque ?

J'ai déjà entendu cette phrase. Valentine tout à l'heure. Pelletier maintenant. Je ne suis pas sorti de mon plein gré. C'est Valentine qui m'a mis dehors. « Quand tu fais cette gueule, là, Joss, je préfère te léguer à tes potes » Il est vrai que je ressassais un peu trop un peu glorieux après-midi. Je crois aussi qu'elle avait envie d'être seule avec P'tit-Ju. Son boulot ne lui en laisse guère l'occasion et leurs rapports ne sont pas toujours faciles... « Est-ce que c'est normal maman, que je voie Joss plus souvent que toi ? ».

Oui, c'est normal petiot, dans une société qui a érigé le travail en Saint-Graal et la réussite professionnelle en aller simple vers le paradis, les mamans un peu trop talentueuses oublient leur progéniture pour parler très tard dans la soirée de projets essentiels et de réorganisation urgentes qui seront complètement oubliés l'année prochaine.

Moi aussi, j'aimerais plus la voir, ma Valentine, elle se rend bien compte, parfois, de la vanité de tout ce cirque, des mois qui avancent et qui n'amènent rien, de vaines promotions, des félicitations du bout des lèvres, de la considération obligée. Mais elle a besoin de se réaliser. Qu'est ce qu'on peut dire là contre ? Elle aura le temps de regretter plus tard de ne pas avoir profité de l'enfance de son enfant.

Mais c'est un débat qui ne mène à rien. « Moi, au moins, je fais quelque chose de ma vie ». Voilà ce qu'elle me jette à la face quand je lui dis que le boulot n'est pas tout. Rien à dire non plus. Bien que je n'aie jamais été convaincu qu'on puisse réellement « faire » quelque chose de sa vie... Ou alors peut-être, en la vouant toute entière à une cause. Mais je suis beaucoup trop paresseux pour ça.

Résultat des courses, je la laisse une soirée avec son même et je vais vider quelques verres. Je suis descendu à pied depuis la Servette. Café Bizarre, m'avait dit Pelletier quand je l'avais appelé. Une dizaine de minutes dans les rues avant le houblon, juste pour m'oxygéner un peu les neurones avant de raconter une nouvelle fois mon histoire.

Pelletier me regarde, plus rieur que Valentine. Peut-être est-ce dû à la canette pleine posée juste devant lui ? Ma douce craignait pour mon job... Elle m'a connu chômeur et n'a pas envie de recommencer l'expérience. Pelletier, lui, se fout bien de mon statut social, c'est la situation qui l'amuse, les cadres qui s'étranglent, la gorge violette, qui estiment qu'on viole leur honneur en s'installant à leur place de travail.

- Et vous avez tout fouillé, les classeurs, les mails ?

- Ouais et ça n'a pas donné grand-chose... On n'a trouvé aucun contact avec l'Allemagne ni de référence récente à l'immeuble où Tardelli est mort.

- Et ça va te retomber quand sur la gueule ?

- Ben, demain matin, je pense que je vais me taper une convocation chez mon boss que je ne vais pas oublier de sitôt.

- Mais toute cette mise en branle, ce n'est pas ta décision ?

- Non, c'est Darbellay qui est parti au quart de tour. Il devait avoir une idée derrière la tête, je ne sais pas trop.

- Il ne t'a rien dit ?

- Non, il s'est évaporé pendant la perquisition. Je l'ai cherché, je l'ai appelé sur son portable, rien. Et tous les cadres de la banque s'adressaient à moi. J'ai bredouillé quelques excuses quand nous sommes repartis et je te jure que je n'en menais pas large.

- Et qu'est-ce que tu vas faire ?

- Reprendre une bière. Pour l'instant, je vois rien d'autre.

### Épisode 066

- Oui, et bien moi, j'ai une autre idée !

Pelletier qui refuse une bière... Ça n'a l'air de rien dit comme ça ; mais Sharon embrassant Arafat à pleine bouche ou un conseiller fédéral reprenant Le temps des cerises en tutu m'auraient moins étonné. Je reste donc là, comme un con sur ma chaise, le temps de le voir enfiler sa veste.

- Bon tu viens ?

- On va où ?

- Ben, à ton boulot. En fouillant dans les dossiers, on finira bien par trouver quelque chose.

Ô ! douce inconscience de l'artisan québécois qui vogue bien au-dessus de nos petites contingences administratives !

- Euh, Claude, c'est pas trop possible là, ton truc !

- Pourquoi ?

- Si tu veux, un poste de police, on n'y entre pas comme dans un moulin...

- Ben t'as qu'à dire au couillon de l'entrée que je suis un bourré que t'as ramassé dans la rue, ou mieux, un suspect que tu dois interroger.

Je n'ai ni le courage ni la lucidité nécessaire pour argumenter avec ce bougre d'inlassable enthousiaste qui s'arrête à l'épicerie de la rue Voltaire, histoire de prendre quelques munitions, deux bon gros sacs plastiques plein de cannettes qu'il me tend avant de sonder les poches de sa veste en quête de ses clés de moto. Et me voilà en croupe sans casque, des bières plein les bras, derrière mon suspect du soir qui collectionne les excès de vitesse dans les rues de Genève.

À Carl-Vogt, il n'aurait pas l'idée de se garer un peu à l'écart, non, c'est devant le poste qu'il plante sa moto !

- T'as pas de menottes à me mettre des fois ?

- Va chier !

Heureusement, le gusse de réception est le moins éveillé de sa corporation. Quand je lui dis que j'ai ramené un gars pour un interrogatoire, c'est à peine s'il hausse les épaules. Je remplis la fiche d'entrée en priant pour que personne ne la regarde de trop près. Et j'entraîne Pelletier dans les couloirs.

- C'est d'un glauque, ici !

- C'est un poste de police, Claude, pas un salon de coiffure ou un fitness !

- Ouais, mais quand même...

C'est juste au moment de poser la main sur la poignée de la salle de doc que je remarque une faible lumière à l'intérieur. Je me recule, regarde ma montre. Bientôt 23 heures. Qui serait assez fou pour consulter les dossiers à 23 heures ?

- Qu'est ce que tu fous ? me chuchote Pelletier.

- Y'a déjà quelqu'un dedans !

- Et alors ? demande mon pote.

C'est une question qui se tient, ça, finalement. J'ai annoncé ma présence en bas, donc... J'ouvre...

- Eh ben c'est le moment, dit Darbellay en levant les yeux d'un volumineux classeur.

Il pointe le doigt vers Pelletier et demande.

- C'est qui lui ?

- Claude Pelletier. Un copain.

- Il est astrologue, graphologue, numérologue, ou un truc en ogue qui pourrait être utile ?

- Pas que je sache...

Darbellay soupire, veut dire quelque chose, se ravise.

- Bon je ne pense pas que tu me donneras une raison intelligente à la présence de ce gusse. Alors, assied-toi, Pelletier, et si tu sais te rendre utile, donne des cours à ton pote. Il est pas gâté au niveau de la débrouille.

On s'assied. Darbellay ouvre un tiroir et sort deux verres à gnôles qu'il remplit consciencieusement.

### Épisode 067

Je grimace un peu en m'enfilant le tord-boyaux et je demande.

- T'as trouvé quelque chose ?

- On peut pas dire que j'aie perdu ma journée ! Quand je me suis barré tout à l'heure, parce que cette foutue perquisition ne donnait rien, j'avais besoin de me calmer les nerfs. Alors, à tout hasard, je suis allé secouer Pablo, tu te rappelles de cette petite frappe de concierge ?

- Ouaip !

- Je me le gardais en réserve, celui-là, parce que je ne savais pas trop quelles questions lui poser, mais je me doutais qu'il n'avait pas tout craché. Ces espèces de lavasses des bas quartiers, c'est comme les bouteilles de bière, il en reste toujours un peu au fond. Je l'ai trouvé qui paumait le pognon qu'il n'avait pas en enchaînant les parties de poker avec d'autres minables de son espèce, au café du Léman. Je l'ai sorti par la peau du cou et je l'ai fait descendre dans les chiottes publiques de la place de la

Navigation. Plus fier du tout, le Pablo ! Et rien qu'en regardant sa gueule, je devinais que je tapais juste. Ce type doit passer sa vie à essayer de vider les poches des voisins, c'est la manie de la combine. Il y a une roublardise innée en lui, il tend l'oreille par instinct, avant même de savoir si ça peut servir. Je lui ai dit qu'il avait les yeux rouges et qu'il risquait un début de conjonctivite à force de regarder par les trous de serrure. Il a osé me répéter qu'il ne connaissait pas son locataire fantôme. Le bougre d'insolent ! Je lui ai collé une et je lui ai fait miroiter un petit florilège des amusements imaginables dans des toilettes désertes. Il a verdi, il a décidé d'être gentil et il m'a avoué qu'il n'y avait pas un, mais deux occupants dans l'appartement.

- Scvepic et un complice ?

- Un type d'une cinquantaine d'années qui pourrait correspondre au portrait robot de Scvepic et un plus jeune. C'est le jeune qui était là en permanence. Le pseudo-Scvepic, Pablo ne l'a vu qu'une ou deux fois. Il a hésité à prendre des photos, histoire d'avoir quelque chose à vendre, mais il n'a pas eu le cran. L'instinct, toujours. Il a compris que c'était un truc trop gros pour lui. Bon, cette histoire du deuxième tueur me donnait déjà des perspectives nouvelles, mais j'avais toujours les nerfs en boule. Tu m'connais, Joss, j'suis pas du genre facile à calmer. Et le Pablo, là, devant les urinoirs, il sentait bien que j'avais envie de lui en mettre une ou deux pour le plaisir. J'l'aurais pas fait. Le cartilage dans la gueule, c'est pas dans les procédures ISO. Et j'vais pas sacrifier mon treizième mois en m'abîmant les phalanges sur un aussi vilain portrait. Mais heureusement, les indics et les petits délinquants sont pas encore au courant de nos procédures d'interpellation, des gouzis gouzis et des révérences qu'on est censés leur faire pour rester dans les règles. Tant qu'ils auront un peu la trouille, on arrivera à en tirer quelque chose. Et voilà que le Pablo me parle d'un de ces potes de bistrot, un de ceux qui jouait au poker avec lui. Le gars aurait vu Tardelli la nuit de la mort de Rollin-Lachenal, vers quatre heures du matin.

- Et c'était vrai ?

Darbellay me jette un regard courroucé.

- Calme-toi. Si la langue te brûle, sers-toi une petite gnôle, et profite de mon histoire. Elle est pas belle mon histoire ?

- Magnifique, concède Pelletier qui ne se fait pas prier pour remplir son verre.

### Épisode 068

- Donc, reprend Darbellay, je retourne au café du Léman, je paie ma tournée et j'attends un peu avant de cuisiner mon mec. William Serriny, il s'appelle, une espèce de rabatteur chafouin qui est payé par quelques patrons de bar à champagne pour orienter la brebis égarée. Un sale type qui passe ses nuits dans les rues pour pas un rond ou presque et qui en connaît plus que n'importe qui sur les mœurs du contribuable. Et donc, dans la nuit de la mort de Rollin-Lachenal, il est bien sûr de la date à cause du bal des sirènes et des flics qui couraient partout dans le quartier, il a essayé d'embobiner deux mecs qui titubaient sur un trottoir. Il affirme que l'un deux est Tardelli. Il était bourré grave et il avait envie de se faire mousser, mais j'ai quand même tendance à le croire. L'autre serait un étranger qui parle avec un accent que Serriny suppose anglais... Mais vu que ses connaissances linguistiques doivent s'arrêter à l'argot vaudois, ce pourrait être norvégien, allemand ou russe pareil ! Bon, le présumé Tardelli était beurré grave, tenait à peine sur ses pattes et il était prêt à débarquer dans n'importe quel boîte pour peaufiner encore un peu sa cuite. C'est l'autre qui ne voulait pas, qui lui disait. « T'as trop bu. Il faut rentrer maintenant. » Serriny a noté que l'étranger avait l'air excessivement sobre pour cette heure de la nuit. Ce qui ne lui permettait pourtant pas de calmer son compagnon. Tardelli n'arrêtait pas de gueuler faisait un cirque en jurant ses grands dieux qu'il allait très bien et qu'il n'avait pas besoin d'être chaperonné. Ce qui est intéressant, c'est que d'après Serriny, Tardelli essayait de rembarrier l'étranger en lui disant que tout était payé, que les comptes étaient clairs et qu'il pouvait se barrer.

- Qu'est-ce qui était payé ?

- Bon, t'es gentil, Joss. C'est pas marqué devin, non plus ! J'ai demandé à Serriny ce qu'il en pensait. Alors, bien sûr, il refuse de se mouiller, mais il pense aussi que les deux hommes s'étaient rencontrés le soir même, qu'ils avaient réglés une affaire, une transaction et qu'ils n'avaient plus rien à faire ensemble. Du moins Tardelli. Car l'étranger n'avait pas l'air de vouloir lui lâcher la grappe, même s'il paraissait gêné de devoir converser ainsi en public. Il n'arrêtait pas de dire à Tardelli qu'il l'invitait à boire un verre chez lui. Il prétendait avoir de tout,

récitait un florilège de boissons sans parvenir à reprendre la main. Serriny était sûr de pouvoir appâter Tardelli jusqu'à un bar de sa connaissance. Mais il a eu peur. Le regard de l'autre. Je m'y connais m'a-t-il dit, ce type-là, c'était pas un tendre. Il avait les yeux qui me disaient que j'avais intérêt à me faire tout petit. Alors je me suis éclipsé. Vous savez, ça m'a fait drôle de le voir dans la page faits divers de la Tribune, ce mec. C'est l'étranger qui l'a dessoudé, vous croyez ?

- Et toi, tu crois quoi ?

- Moi, je parie que oui. Et j'ai encore besoin d'une ou deux confirmations dans ces relevés d'interviews.

Je me penche vers lui.

- C'est les relevés que nous avons récolté cet après-midi. Il n'y a rien là-dedans !

Malgré la gnôle, Darbellay a le regard plus perçant que d'habitude.

- Ça dépend de ce qu'on souhaite y trouver.

### Épisode 069

Je regarde d'un peu plus près.

- Ce sont des échanges de mails entre secrétaires !

- Exactement, mon petit père. Et là ce sont des grilles d'horaires. On va passer la nuit à les éplucher, s'il le faut...

- Euh ! Je ne serais pas contre un petit complément d'explication, dit Pelletier, qui prouva aussitôt qu'il n'était pas contre un grand complément de gnôle non plus.

- Vous voyez qu'elles sont passionnantes, mes histoires ! Ce que je cherchais est souligné ici. Les échanges entre Nadine Gauffret, secrétaire de direction des établissements Rollin-Lachenal, Ana Briss, secrétaire à la division immobilière, toujours chez Rollin-Lachenal, et François Cardozzo responsable de zone à la Régie du Centre-droit. L'objet en question, c'est l'immeuble où l'on a retrouvé Tardelli.

- On le sait. Ça prouve le lien entre Rollin-Lachenal et les tueurs.

- Justement. Je reprends ta théorie et je la développe un peu, tu permets Joss ?

Il avance la main, prend la bouteille, hésite à se resservir un verre...

- J'ai la gorge sèche mais si je continue à me réhydrater à l'eau de feu, je ne vais bientôt plus avoir les yeux en face des trous.

Pelletier désigne les sacs plastiques.

- On peut continuer à la bière, si vous voulez !

- J'aurais préféré un coup de blanc, mais j'vais pas cracher dedans quand même ! Bon, je disais quoi, moi ?... Santé !... À la tienne, Joss ; À la tienne aussi, Machin ! Tu me rappelleras ton nom, mais pas ce soir, parce qu'avec ce que je vais devoir ingurgiter du crâne, je me souviendrai pas... Une prochaine fois... Oui, ta théorie, Joss... Rollin-Lachenal décide de sauver son affaire. Par une connaissance, il faudra encore faire le lien, il entend parler de Tardelli, un petit génie qui fait tourner son affaire mais que son associé arnaque dans les grandes longueurs. Tardelli vit une relation difficile avec Magrot. Il sait ce qu'il lui doit ; il sait surtout ce qu'on lui vole. Il n'est pas intéressé par l'argent, mais il rêve de s'acheter une liberté. Et Rollin-Lachenal lui propose une jolie somme pour une blague de potache. Je ne sais pas comment il lui présente la chose, mais du genre « Je suis foutu, je le sais, mais je veux sortir par un dernier coup d'éclat, faire quelques sueurs froides aux salauds qui vont m'enterrer. On va bien se marrer ! ». Enfin, un discours capable d'emballer Tardelli. Tardelli doit hésiter. Rollin-Lachenal lui promet de prononcer son discours en premier, pour qu'il voie qu'il ne s'agit pas d'un traquenard. Et Tardelli se dit que, finalement, il va se faire connaître du tout Genève, ramasser un pactole peu négligeable et, plus que tout, faire enrager Magrot et l'obliger à réfléchir. Il accepte. Et il signe son arrêt de mort.

- Pourquoi Rollin-Lachenal devait-il faire tuer Tardelli ?

- Pour ne pas qu'il puisse raconter qu'il ne s'agissait que d'un canular. Je suis sûr qu'il y a un faux contrat quelque part, un papelard que Rollin-Lachenal aura fait signer à Tardelli sous un prétexte bidon. J'escomptais bien mettre la main dessus. Mais il faudra faire sans.

- Mais Tardelli n'avait pas le droit de signer de contrat au nom de l'entreprise et...

Pelletier corrige ma réflexion.

- Rollin-Lachenal aurait eu beau jeu de prétendre qu'il n'en savait rien, qu'il avait été trompé, voire même de mettre le crime sur le dos de Magrot.

- Bien vu, mon gars. Il n'avait que cette corde-là. Gagner du temps et profiter des couillons qui le croiraient remis à flot.

Une pensée me perturbe depuis quelques instants.

- Mais alors pourquoi Rollin-Lachenal a-t-il fait tuer Tardelli justement dans cet immeuble ? C'est ridicule ! Il ne faisait que retourner les soupçons sur lui.

Je reçois une bonne claque dans le dos en guise d'approbation.

- Voilà la bonne question. Et la réponse est ici, tonne Darbellay en pointant du doigt la correspondance de Nadine Gauffret, Ana Briss et François Cardozzo.

### Épisode 070

Je parcours les passages soulignés non sans taches et pâtés par Darbellay à qui je ferais bien d'offrir une règle.

**De :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)

**À :** Ana Briss, [A.Briss@Rollin-Lachenal.ch](mailto:A.Briss@Rollin-Lachenal.ch)

*(...) Je suis un peu embêtée. On m'a demandé de trouver anonymement un pied à terre pas cher de préférence sur la rive droite, pour un client important qui ne veut pas se montrer au grand jour. (...) Un pied à terre, ça veut dire quoi, c'est pas un hôtel en tout cas ? !*

**De :** Ana Briss, [A.Briss@Rollin-Lachenal.ch](mailto:A.Briss@Rollin-Lachenal.ch)

**À :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)

*C'est qui, ton client ?*

**De :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)

**À :** Ana Briss, [A.Briss@Rollin-Lachenal.ch](mailto:A.Briss@Rollin-Lachenal.ch)

*Je ne sais pas, un financier, sans doute. Mais je n'ai aucun budget. On m'a dit : « Le moins cher possible et ça ne passe pas à la compta ; ordre du boss ! » Je ne vais pas payer un trois étoiles de ma poche, non plus ! Je te jure, on reçoit de ses demandes ! (...)*

**De :** Ana Briss, [A.Briss@Rollin-Lachenal.ch](mailto:A.Briss@Rollin-Lachenal.ch)

**À :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)

*J'ai peut-être une idée. J'ai été en contact avec Monsieur Cardozzo de la régie du centre de droit. (...) C'est lui qui gère les immeubles de la banque. J'essaie de retrouver son mail. (...)*

**De :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)  
**À :** Ana Briss, [A.Briss@Rollin-Lachenal.ch](mailto:A.Briss@Rollin-Lachenal.ch)

*On a des immeubles, nous ?*

**De :** Ana Briss, [A.Briss@Rollin-Lachenal.ch](mailto:A.Briss@Rollin-Lachenal.ch)  
**À :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)

*Oui, des trucs assez pourris qu'on se bat pour ne pas rénover. Il devrait te trouver une place vite fait. (...) Pour le mail de Cardozzo, s'il n'a pas changé d'adresse, c'est François.Cardozzo@CD-régisseurs-ge.ch. Salue le bien de ma part. (...)*

**De :** François Cardozzo, [François.Cardozzo@CD-régisseurs-ge.ch](mailto:François.Cardozzo@CD-régisseurs-ge.ch)  
**À :** Nadine Gauffret, [N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch](mailto:N.Gauffret@Rollin-Lachenal.ch)

*L'appartement susmentionné est donc réservé sous X pour quatre nuits à compter de la date prévue. Je vous adresse une facture, mais je note que le règlement me sera adressé sans référence. Je vous répète qu'une transaction aussi hasardeuse n'est possible uniquement parce que l'état de l'appartement ne permet plus que nous le mettions en location à long terme. Toutefois, j'insiste une nouvelle fois, que seule votre position de propriétaire nous a incité à répondre à votre demande à laquelle nous ne souscrivons pas. (...)*

Je relève la tête vers Darbellay pour lui demander de m'en expliquer un peu plus.

- C'est bête comme chou, Joss. Rollin-Lachenal était sûrement un patron qui se mêlait de tout, mais qui était incapable de se servir d'une machine à café. Réserver un appartement ou une chambre d'hôtel, voilà bien une tâche qui le dépassait ! Il a demandé à ses secrétaires de s'en charger. Et là, pas de bol pour lui, elles ont l'idée de réquisitionner un appartement qui appartient à la banque ! L'ingéniosité de l'employée qui accuse le patron, tu ne trouves pas ça beau ? Ce qu'elles n'ont pas compris, c'est que l'anonymat devait être le leur, pas celui du client. D'ailleurs le bordereau de régie est rempli. Je pense que tu devines à quel nom...

Je réfléchis un instant et je grommelle au hasard.

- Marco Tardelli ?...

- Oui, ce pauvre Tardelli abattu dans un chez lui provisoire et qui ne pourrait pas se disculper. Dommage que Rollin-Lachenal soit mort, j'aurais bien voulu voir sa tête quand on lui aurait expliqué que son nouvel associé avait été flingué chez lui, dans un appartement loué par ses soins. Ça n'aurait sans doute pas renforcé sa confiance dans le petit personnel.

Pelletier rumine depuis quelques instants pour attirer notre attention. Il suit les lignes, le doigt un peu incertain et la gnôle goutte sur les rapports. Chappuis en ferait une syncope. Darbellay s'en tape.

- Je crois qu'il y a autre chose, dit mon pote avec un sourire trop vitrifié pour être vraiment triomphant.

### Épisode 071

- Comment ça, autre chose ?

- Je cite : On m'a dit « le moins cher possible et ça ne passe pas à la compta ; ordre du boss ! » Il y a ce « on » entre Rollin-Lachenal et la secrétaire. Qui est-ce ? Quelqu'un en tout cas qui en savait plus que les secrétaires et qui a pu flairer du louche.

- Bien vu, Machin ! dit Darbellay en griffonnant quelques pâtés improbables sur l'arrière d'un ticket de caisse de la Migros. J'appellerai Nadine Gauffret à la première heure pour lui poser la question. En attendant, on peut regarder là-dessus... Bordel, où j'ai foutu ce fichu graphique ?

En fait de graphique, après cinq minutes de spéléologie dans des piles de feuilles, ponctuées d'un bon quart des pages les plus savoureuses du manuel du parfait juron valaisan, Darbellay pose bien à plat sur la table l'organigramme complet des établissements Rollin-Lachenal, en A3 et en couleur.

On se gratte le crâne un bon moment avant de comprendre la logique et on finit par trouver l'assistante administrative niveau 1, Nadine Gauffret. Pelletier remonte du doigt et s'arrête sous le nom de Bernard Armand.

- Intéressant, dit Darbellay. Ça demande confirmation, mais c'est intéressant.

Il veut rajouter quelque chose mais il est interrompu par son portable.

- Ah, c'est pour moi ! dit-il avant de répondre.

Je voudrais ironiser, mais Darbellay paraît si préoccupé que j'en oublie même de répertorier cette réplique au rang des plus grandes crétineries prononcées en ma présence.

- Oui ? Vous avez toutes les listes ? Parfait... Non, non envoyez-les par fax ! Nous allons les consulter tout de suite ! Merci beaucoup. Et bonne nuit !

Il raccroche d'un pouce presque hargneux.

- C'était qui ?

Il se pavane sévère, le Valaisco ! Il veut me faire payer mes lumières, ma parole !

- Dieter Vangerath, mon cher. Un des responsables informatiques de chez Rollin-Lachenal. Je lui ai demandé s'il n'y avait pas eu une activité anormale sur le poste du grand chef. Il a regardé en détail, n'a pas trouvé de mails envoyés vers l'Allemagne, mais beaucoup mieux. Le poste personnel de Rollin-Lachenal était connecté au système de vingt-trois heures quinze à une heure du matin, onze jours avant l'assassinat. J'ai vérifié son emploi du temps. Ce soir-là, Rollin-Lachenal assistait à un gala de bienfaisance, une fête associative organisée par sa femme. Je ne l'ai pas encore interrogée pour savoir s'il s'est absenté, mais il y a de fortes chances qu'un intrus, un proche, puisqu'il connaissait les codes de l'ordinateur, se soit lancé, de nuit, dans une recherche d'informations.

- Et tu as demandé à Vangerath de pister le parcours de cet intrus dans l'ordinateur de Rollin-Lachenal ?

- Oui, ce qu'il m'a promis pour demain. Mais je lui ai demandé mieux. Tu as remarqué que ce cher Rollin-Lachenal faisait pointer ses collaborateurs. Ils avaient tous, y compris lui-même, un badge personnalisé. Et ce badge va nous dire qui se trouvait dans la banque cette nuit-là. Vangerath vient de m'envoyer les horaires de présence du personnel.

On entendait, dans la pièce à côté, le fax qui crachait page après page en couinant un peu.

## Épisode 072

Darbellay compulse les feuilles. Je suis à côté de lui, un peu fébrile.

- Tiens, dit Darbellay, je ne m'attendais pas à ça...

Il pointe le doigt. Wilfried Kirschstein a passé près de deux heures dans la banque en plein milieu de la nuit. Les horaires correspondent avec l'activité constatée sur le poste de Rollin-Lachenal.

- Je crois que nous allons réveiller un brave financier un peu plus tôt qu'il ne l'aurait voulu.

Il décroche le téléphone, se ravise, dévisage Pelletier qui tête goulûment sa bière les pieds croisés sur la table.

- Euh ! C'est pas que je t'aime pas, machin, mais ta présence risque de faire tache à l'heure du grand chambardement.

Pelletier s'envoie une belle gorgée pour faire passer le tout, s'essuie le mufle et dit.

- Dommage ; j'commençais à me croire au cinoche, moi !

- Tu veux qu'on te ramène en allant chercher l'autre ?

- Non, non ça roule, j'habite à deux pas.

Ça roule, c'est beaucoup dire. Disons que ça tangué un peu dans la démarche de Pelletier.

- Euh, Joss, tu devrais le rattraper ton pote, et le raccompagner jusqu'à la rue. C'est pas un hôtel, ici, y vont pas le laisser sortir sans que tu confirmes. En plus, plein comme il est, il risque de dire des conneries !

Quelquefois la voix de Darbellay résonne comme l'oracle de la sagesse. Je le remercie en l'appelant Delphes-sur-Rhône, ce qu'il n'est pas prêt de capter, et j'assure une sortie décente à mon pote qui avait dans l'idée de faire un exposé sur les effets du manque d'alcool sur la morosité du petit personnel au crétin frais émoulu qui se caillait dans le courant d'air de l'entrée pour la grandeur de la Justice. Les premiers dialogues ne présageaient rien de bon, mais j'ai réussi à mettre mon grain de sel dans la conversation avant toute considération irréversible et à pousser mon pote vers la sortie en lui promettant une bouteille d'Oban la semaine prochaine, juré. Le jeune roquet me regardait mauvais, mais je me suis permis de le toiser un peu pour lui apprendre qui était au chaud dans les bureaux et qui allait encore se réfrigérer les cougnettes durant quelques hivers. Enfin, bref, j'ai pu rejoindre Darbellay sans encombre. Il éteignait son portable en soupirant.

- L'huissier qui ma répondu bossait la nuit qui nous intéresse. Il connaît Kirschstein de vue, mais il ne se souvient pas l'avoir croisé à une pareille heure. Cela dit, et je te dis ça à l'ouïe, il y avait soit un film de cul sur son écran, soit une partie fine dans la loge. Je parie pour la solution A, et je te dis qu'entre le sport et le porno, si aucune alarme ne sonne, ce genre de gars ne voit passer personne.

- Et Kirschstein ?

Darbellay consulte sa montre.

- Il devrait arriver. J'ai envoyé Chappuis le chercher il y a sept minutes. Il m'a dit dix minutes, donc...

Donc, connaissant Chappuis, dans trois minutes, un grand maigrelet en colère à l'accent du nord le précédera dans la salle.

## Chapitre XIII

### Épisode 073

Wilfried Kirschstein entre d'un pas souverain, il inspecte la salle, passe son mouchoir sur la chaise avant de s'asseoir, histoire de bien signifier que le lieu est indigne de lui.

- J'ose espérer, Messieurs, que vous ne me dérangez pas pour rien.

Darbella le toise sans dire un mot et Chappuis débute l'interrogatoire.

- Vous avez été engagé à prix d'or...

- Je suis payé pour ce que je vau.

- L'annonce de votre engagement a suscité passablement de réactions dans le monde bancaire genevois.

- Je suis payé pour ce que je vau.

- Vous disposiez d'importantes parts dans l'entreprise que vous avez vendue à la suite du décès de votre employeur. On peut donc affirmer que vous êtes l'un des grands bénéficiaires de la mort de Rollin-Lachenal...

- Il fallait profiter de la montée fictive des actions et...

- L'avez-vous toujours su fictive ?

- J'aimerais bien que vous me laissiez finir mes phrases. Je réponds poliment à vos interrogations ; alors cessez de me brusquer, sinon vous passerez par mon avocat...

Il se tait, jauge de son effet. Mais ni Chappuis ni Darbella, ne bronche. Il se racle la gorge, un peu gêné.

- Reprenons. Connaissant les comptes de la maison sur le bout des doigts, je ne comprenais pas par quel tour de passe-passe Xavier Rollin-Lachenal avait pu réunir une pareille somme. J'ai décidé de ne pas m'en préoccuper, non par manque de curiosité, mais pour ne pas mettre les mains dans une transaction louche. À la soirée, certains vous ont sans doute parlé de ma mauvaise humeur.

- Oui, des témoins ont relevé votre nervosité. Plusieurs personnes s'en sont rappelées.

- Je n'étais nullement nerveux, j'étais contrarié. Parce que ce faste ne menait nulle part, parce que je ne voyais pas comment baser une stratégie cohérente sur ce coup de poker.

- Vous vous êtes vite remis de la mort de Rollin-Lachenal.

- Je me suis déjà exprimé sur ce sujet, Messieurs. Et je ne peux que me répéter : lorsque j'ai vu l'envol des actions, je me suis dit qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; attendre que la demande soit au plus fort, et tout revendre.

- N'est-ce pas là un manque flagrant de fidélité ?

- La fidélité n'est pas une notion pertinente en affaires. Quant à Bernard Armand, jamais je ne l'avais imaginé si craintif, si stupide. Il s'est sacrifié pendant trente ans pour le boss, il a supporté toutes les colères de Xavier, toutes les humiliations. Imaginez donc que cet homme a rédigé à l'époque une brillante thèse d'économétrie. Je lui ai dit : Prends le fric. Ça te paiera pour tout ce temps perdu.

- Et il l'a fait ?

- Oui, le crime de lèse-majesté. Il l'a fait.

Et Darbellay s'insinue dans la conversation, l'air insouciant.

- Vous travaillez souvent la nuit ?

- J'ai une vie de famille que j'arrive bon gré mal gré à préserver. Je rentre rarement avant 19 heures, mais quasiment jamais après 20 et j'évite de multiplier les repas d'affaires. C'est une hygiène nécessaire si l'on veut durer dans le milieu.

- Alors expliquez-moi pourquoi vous vous êtes rendu en pleine nuit à la banque et que l'ordinateur que vous avez allumé à cette occasion n'était pas le vôtre, mais bien celui de Rollin-Lachenal ?

Kirschstein me paraît surpris, sincèrement surpris.

- Pardon ?

- Voulez-vous que je répète ?

- Non. J'ai compris votre insinuation. Mais elle ne repose sur rien.

- Si. Votre badge a parlé pour vous, Monsieur Kirschstein !

## Épisode 074

- Mon badge !

Wilfried Kirschstein rit. Un grand rire, un peu trop aigu, un peu forcé peut-être, mais il rit.

- Messieurs, vous ne pouvez pas savoir à quel point cet objet m'a déjà emmerdé !

- Nous, il nous a raconté vos heures d'entrée et de sortie...

Kirschstein tend la paume de la main. Il a l'habitude de se faire entendre. Darbellay n'insiste pas, le laisse faire. Kirschstein sort un agenda de sa poche et nous le présente avec emphase.

- Version papier. Il combine ma vie privée et professionnelle. Il est le résumé fidèle de ma vie. Vous voulez savoir ce que je faisais il y a une semaine ou trois mois ; regardez là-dedans. J'ajoute que la mention maison implique la présence de ma femme et de notre femme de ménage qui dort à domicile. Autant dire que je suis rarement seul... Alors vérifiez-le, c'est votre boulot. Ma réputation est sans tache, je ne vois pas pourquoi je devrais me plonger dans mon passé et vous fournir mille et un justificatif. Tout est là. Je ne vois pas ce que je pourrais vous apporter de plus. Quant au badge, il me faut vous dire c'est la première fois de ma carrière professionnelle qu'on m'impose une telle humiliation ! J'ai même failli refuser la place à cause de la stupide obstination de Xavier à ce sujet. Voyez-vous, j'estime que l'équipe de direction d'une banque doit jouir d'une totale liberté. Enfin, quoi, c'est un monde, j'ai accès à toutes les salles, à tous les dossiers, à quoi bon m'affubler de cette... cette laisse. Je vous jure j'ai l'impression d'être un chien, un...

Darbellay tape du poing sur la table.

- Les discours, quand ils s'étirent pour ne rien dire, me tapent un peu sur le système ! Je ne doute pas que vous trouviez tous les témoins de moralité nécessaires, Kirschstein, mais j'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi votre badge s'en est allé tout seul sur ses petites pattes faire un tour à la banque pendant que vous accomplissiez le devoir conjugal ou ce que bon vous semble avec votre épouse et votre bonne à tout faire !

Il y a un long silence. Kirschstein et Darbellay se fixent, se jaugent. C'est le financier qui parle le premier, d'une voix parfaitement calme.

- Vous devenez insultant, inspecteur !

- J'attends de vous une explication Kirschstein.

- Je dois reconnaître que je n'en ai pas... Sinon, et cela beaucoup de monde pourra vous le confirmer, que j'ai tendance à oublier cet horrible objet chez moi ou au bureau, plusieurs fois par mois, voire même plusieurs fois par semaine. Ma secrétaire vous racontera avec tous les détails nécessaires combien je peste à l'heure de ranger mes dossiers lorsque je ne retrouve plus cet infâme bout de plastique ! Et les huissiers finissent par bien me connaître ; je n'arrête pas de leur demander de m'ouvrir les portes... Imaginez qu'au début, ils me demandaient mes papiers ! Un système archaïque, je vous dis.

Darbelay répond d'un vague soupir. Il se lève sans rien ajouter, nous fait signe. Nous nous retirons de la pièce. Et nous nous retrouvons dans le couloir, devant un gobelet de café bien chaud.

- Qu'est-ce que tu penses, dit Chappuis ?

- Laisse-le mariner encore un peu, profite-en pour vérifier que les huissiers connaissent sa tronche et puis tourne autour du pot en nous attendant.

- Comment ça, vous allez où ?

- Euh oui, Michel, je demande, on va où ?

- À la pêche à l'assassin, je crois bien. Allez magne-toi !

### Épisode 075

C'est une petite maison du côté de Choulex... Darbelay a tenu à se garer un peu à l'écart, pour ne pas troubler le silence. Il me glisse qu'à cette heure et dans ce coin-ci le bruit du moteur s'entendrait pire que celui d'un avion.

- Profitons un peu de la rosée, de l'air du matin !

- Je profiterais surtout de mon lit, si tu m'en donnais le choix.

Le chemin est goudronné, avec des massifs de fleurs des deux côtés. Le jardin est tenu avec un soin maniaque, pas un brin de gazon qui dépasse. Bernard Armand taille la haie avec soin. Je regarde ma montre ; il est à peine sept heures du matin. Faut que je trouve un moment pour appeler Valentine. Un bon moment même, car il va falloir la convaincre que j'ai découché pour des raisons professionnelles. La bonne blague ! Darbelay s'appuie les avant-bras sur le portail.

Bernard Armand nous tourne toujours le dos. À croire qu'il ne nous a pas entendus.

- Vous vous êtes levé dès l'aurore, dites-moi Armand ? À moins que vous n'ayez œuvré toute la nuit avec une lampe frontale.

La voix de Darbellay a résonné d'un bout à l'autre de la rue. Bernard Armand sursaute, se tourne vers nous, sourit brièvement, puis s'avance, la main tendue.

- J'ai toujours été un lève-tôt. Mais pas un insomniaque.

Puis, son visage se crispe un peu. C'est comme s'il prenait conscience de qui nous étions.

- Mais, dites-moi plutôt ce qui vous amène... à cette heure matinale...

- Nous pourrions peut-être vous le dire devant un café... Qu'en pensez-vous ?

- Un café, oui, bien sûr... Mais... Comment dire, ma femme est levée et...

- Eh bien justement, ça règle le problème. Nous ne risquons pas de la réveiller.

- Oui, mais...

Darbellay a le sourire trop chaud pour être honnête. Il pousse le portail d'autorité. Armand s'écarte, le suit, le dépasse...

- Attendez un instant, je vais juste avertir ma femme.

Il se glisse à l'intérieur, précipitamment. Et Darbellay me regarde, triomphant :

- Tu vois, Joss, on devrait toujours interroger les gens à domicile, par surprise, dans leur monde ; on comprendrait plus vite.

Mon portable sonne. Je le sors de ma poche. Merde, c'est bien ce que je craignais Valentine m'a précédé. J'hésite. Darbellay m'interroge du regard.

- Ta régulière ou une occasionnelle ?

- Ben, ma copine, la vraie, enfin, ma régulière comme tu dis...

- Laisse-moi faire !

Il m'arrache le portable des mains.

- Michel Darbellay, police genevoise.

Il écoute un instant, répond d'un ton sec.

- Non, Madame, je ne suis pas le membre d'une confrérie de buveurs, simplement le supérieur hiérarchique de votre fiancé. Il est en ce moment en planque sur une affaire d'assassinat ; il devrait apprendre à éteindre son portable et vous, accessoirement, à contrôler vos hormones. Au revoir, Madame.

Il raccroche.

- Voilà le travail, mon petit père.

- T'es con, t'imagines pas comment elle va me recevoir en rentrant !

- À dix contre un, je t'ai mué en héros invincible et elle te jouera le grand jeu des sous-vêtements en dentelles... On parie ?

Pas le temps. Bernard Armand ouvre de nouveau la porte.

- Entrez, je vous en prie. Je vais préparer le café.

### Épisode 076

Nous nous asseyons à la cuisine. La femme d'Armand est passée nous saluer, avec une toute petite voix, genre souris grise timide, puis elle s'est retirée. On l'entend qui s'agite dans la pièce à côté.

Darbelay avale une bonne gorgée de café, puis il démarre à pleine voix.

- Alors, Armand... Qu'est-ce que vous allez faire de tout votre fric ? Achetez une nouvelle maison ? !

Armand verdit. On ne peut pas dire autrement ; il verdit. Il agite les mains et regarde Darbelay avec plus d'angoisse que de colère.

- Plus bas, par pitié !

Darbelay le considère sans dire un mot, le laisse mariner dans un silence désagréable.

- Je ne lui ai pas parlé de ma bonne fortune... Pas encore... Je voulais lui faire la surprise et...

- Combien avez-vous gagné exactement ?

- Parlez plus bas, s'il vous plaît.

- Une somme qui vous permettrait de vivre dans une demeure un peu plus cossue, non ? Votre femme ne serait plus obligée de faire le ménage.

Armand repose sa tasse un peu fort sur la table.

- Mais qu'est-ce que vous voulez à la fin ?

- Comprendre pourquoi nous avons retrouvé vos empreintes digitales sur le badge personnel de Wilfried Kirschstein !

- Hein ?

Si Armand ne s'était pas exclamé, je m'en serais chargé. Je regarde Darbellay incrédule, puis je comprends qu'il bluffe. C'est une partie de poker qui vient de s'engager et Darbellay mise gagnant.

- Je... Je ne sais pas... Vous êtes sûr que ?

- Traitez nos spécialistes de crétins et lampistes pendant que vous y êtes ! Oui, Armand, vos empreintes. Celles que vous avez laissées lorsque vous vous êtes rendu, de nuit, incognito à la banque.

- Vous racontez n'importe quoi. Je passe mes soirées ici...

- Et votre femme pourra confirmer bien entendu...

- Vous ne pourriez pas laisser ma femme en dehors de ça ?

- Si vous me donniez une explication crédible...

Armand soupire, porte la tasse à ses lèvres, remarque qu'elle est vide, soupire encore une fois.

- Wilfried perd son badge environ deux fois par semaine. Je me demande s'il ne le fait pas exprès. Il l'a oublié dans mon bureau.

- Quand ça ?

- Euh, je ne sais pas. Il y a deux semaines peut-être.

- Et vous le lui avez ramené ?

- Oui.

- En mains propres ?

- Oui.

- Il peut confirmer ?

- Mais je n'en sais rien. Je l'ai peut-être laissé à sa secrétaire et...

- Vous m'avez dit en mains propres !

- Je l'ai ramené à son bureau et... Mais quelle importance ? C'est un détail. Je ne m'en souviens plus.

Darbellay se lève, prends les tasses et les dépose dans le lave-vaisselle.

- Je crois, Monsieur Armand, que vous allez prendre une veste et venir avec nous.

### Épisode 077

Darbellow se lève. Je le suis. Nous allons nous planter devant la porte. Il consulte une ou deux fois sa montre. Je songe à rappeler Valentine pour m'excuser, mais je n'ose pas, pas tout de suite. Darbellow me tape sur l'épaule.

- Viens avec moi !

- Hein ? On ne l'attend pas ?

- Si. Mais pas ici.

Et Darbellow contourne la maison, s'arrête à l'angle du mur, s'adosse sort une cigarette, il jette un œil de temps à autre.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Silence, Joss, merde !

Il est bassement vexant parfois, mon aimé collègue. Mais je renonce à lancer le débat. La porte s'ouvre. Armand se glisse au dehors, Il regarde autour de lui, ne nous repère pas. Il referme la porte sans bruit. Il tient une petite mallette qu'il dépose, pour passer les mains dans ses poches, comme pour vérifier qu'il ne lui manque rien. Puis, il court vers la clôture. Darbellow sort de sa cache.

- C'est une habitude chez vous de sortir par la porte de derrière ?

Armand se fige. Les épaules basses, on dirait qu'il s'effondre.

- Pourquoi donc cette envie de nous fausser compagnie ?

- Vous fausser compagnie ? Vous vous méprenez. J'allais simplement vérifier que le portail de derrière était bien fermé. Ma femme n'aime pas rester seule et...

- Vous devriez écrire une encyclopédie des bonnes excuses, Armand ! Allez, suffit les petites escapades... Venez avec nous !

Il monte à l'arrière et durant tout le trajet, alors que Darbellow ne pipe mot, il plaide sa cause.

- Comprenez... Je ne voulais pas m'enfuir. Simplement, vous arrivez au petit matin, vous me posez des tas de question à brûle-pourpoint, comme si j'étais un criminel... Il faut avouer qu'avec vos méthodes un honnête citoyen ne sait plus comment réagir. Faut-il

que je prenne un avocat ? Je ne sais pas. Est-ce que je suis suspect, témoin ?... Dites-moi si je dois m'inquiéter... Ou est-ce un interrogatoire de routine ?

- Oui, dit Darbellay. Il s'agit d'un interrogatoire de routine... pour nous !

## Chapitre XIV

### Épisode 078

- Je vais vous raconter une belle histoire.

Darbellay est en bout de table, fier comme un pape. Tarantini aurait bien voulu mener l'interrogatoire, il doit se contenter du rôle de sous-fifre. Moi, je me tiens coi. Je me contente de presser sur la touche play du magnétophone lorsqu'on m'en donne l'ordre.

Bernard Armand se passe la main sur le front. Il dit qu'il a mal à la tête. Darbellay lui répond qu'il s'agit d'un problème de poids sur la conscience, et qu'en la soulageant il n'aura pas besoin de Panadol. Armand se renfrogne sur sa chaise. Il me semble plus combatif que chez lui. Darbellay n'en a cure.

- C'est l'histoire d'un homme intelligent, brillant même, mais qui manque cruellement de caractère. Il a fait des études brillantes, mais ne parvenait pas à se vendre dans les entretiens d'embauche. Il manquait de charisme pour mener la carrière dont il rêvait. Il pensait peut-être que ça s'arrangerait avec l'âge. Mais ce genre de choses ne s'arrange pas. Un jour, on lui a donné une belle place dans une banque. Il n'a jamais eu la force d'en bouger. Il était bien payé, certes, mais pas à sa juste valeur. Et il le savait. Mais il n'avait pas le courage de le dire. Ou alors, quand il se plaignait, on le calmait en lui donnant deux ou trois actions de la banque. Cet homme était marié, sans enfant, vaguement malheureux...

Bernard Armand renâcle.

- Je ne suis pas malheureux. Mon couple est sans nuages et...

Darbellay se saisit de la fourre plastique dans laquelle il a glissé les affaires d'Armand. Il en sort un passeport et un billet d'avion.

- Oui, votre couple est à ce point sans nuage que vous avez acheté un seul billet d'avion. Un seul. Parce que, si vous ne supportez votre femme que par faiblesse, vous n'êtes même pas fichu d'avoir une maîtresse ! Parce que vous vous êtes laissé enfermer dans votre rôle, votre statut, vos heures supplémentaires, et vous êtes devenu un moyen bourgeois vieillissant, un pauvre inutile abandonné dans sa petite maison... Sans clinquant, sans classe. Et quand Rollin-Lachenal engage un consultant, il le paie trois fois votre salaire, vous qui vous êtes décarcassé pour

la banque, qui avez oublié de vivre à cause des heures supplémentaires... Vous vouliez des enfants, Armand ?

- Je... Ma foi... Nous nous sommes mariés assez tard avec ma femme, et ce n'est pas venu. C'est comme ça.

- Et vous pensez que si j'allais fouiller dans votre passé, je trouverai mention d'un spécialiste de la fécondité ?

- Pardon ?

- Moi, je suis sûr que non. Ce n'est pas venu. Vous avez travaillé plus que d'ordinaire, jusqu'à qu'il soit trop tard. Définitivement. L'envie d'enfant, l'envie de richesse, l'envie de gloire, vous avez tout laissé passer Armand. Et vous avez donné dix heures par jours et quelques week-ends de votre vie à Rollin-Lachenal. Vous savez que ce n'est pas juste, hein, Armand ? Depuis des années, vous ruminez votre mauvaise fortune. Vous lui en vouliez à Rollin-Lachenal, vous le haïssiez, sans doute. Mais vous n'osez pas le dire. Vous êtes le brave chien fidèle qui aime les caresses distraites, le type qui se contente d'être vaguement indispensable et un peu oublié. C'est votre vie Armand, et elle aurait pu durer jusqu'à la crise cardiaque... Et puis voilà, un jour Rollin-Lachenal vous demande de poster un courrier confidentiel. Évidemment, vous ouvrez la lettre...

- Mais pardon ! Jamais je n'ai...

- Si, vous ouvrez la lettre. Vous ouvrez toujours les lettres. C'est ce qui vous permet dans les séances d'être de l'avis de Xavier. Le bon toutou qui devance les désirs de son maître.

- Vous êtes insultant et...

Darbellay reprend plus fort, gueulant presque :

- Et vous découvrez le gigantesque coup de poker de Xavier. Vous saisissez qu'il y a moyen de faire fructifier vos actions. Encore faudrait-il que Rollin-Lachenal vous laisse les vendre. Car vous connaissez votre patron mieux que personne, vous savez qu'il ne lâchera pas la rampe, qu'avec l'argent récolté, il tentera le tout pour le tout, qu'il essayera réinvestir au plus vite pour se sortir de la panade. Et vous savez aussi que c'est insensé, désespéré, qu'il va une nouvelle fois perdre la mise. Mais voilà, vous disposez d'une adresse, d'un contact... Et si vous changiez un tout petit peu la consigne, tous vos problèmes s'effaceraient d'un coup. Ce meurtre, vous ne l'auriez jamais commis sans la folie de votre patron. Mais on

vous l'a offert sur un plateau. Comment auriez-vous pu résister ?

- C'est faux.

- Non, c'est vrai. Et presque compréhensible... Mais ce que nous ne vous pardonnons pas Armand, ce pourquoi nous allons vous cuisiner et vous faire craquer, c'est l'assassinat de Tardelli.

Armand ne répond rien, il ouvre des yeux plus grands qu'à l'ordinaire. Plus étonné, peut-être.

- Nous n'arriverons peut-être pas à extradier le tueur, mais il nous a confirmé par lettre, que son commanditaire avait confirmé les deux meurtres. Les deux meurtres, Armand ! Vous avez tué Rollin-Lachenal, mais vous n'avez pas sauvé Tardelli. Xavier achetait son silence. Vous, vous n'avez pas eu l'once d'humanité de l'épargner. Toujours rien à me dire ?

Armand se redresse un peu, il a le regard vide. Il se tait, obstinément.

- Bon ben on va prendre une pause, nous, pas vrai les copains ? ! Réfléchissez en paix, Armand !

Nous sortons de la salle.

### Épisode 079

Le Paon est là, devant la machine à café, les bras croisés, un brin nerveux.

- Ça avance ?

- Je viens de lui raconter son crime. J'ai rempli pas mal de blancs, mais à voir sa gueule, je devais être juste à 80%.

Tarantini opine doucement. Le Paon, se racle la gorge, nerveux.

- Attention, ce n'est pas du petit poisson. Et vous n'avez pas de preuves... Et moi je ne veux pas balancer à la presse un type qu'on finira par acquitter.

Tarantini et Darbellay se regardent, un brin amusé. C'est Michel qui finit par l'ouvrir.

- Il craquera. Sans même forcer. Avant ce soir, il craquera !

- Je ne sais pas ce qui vous rend si sûr de vous... Et puis, un bon avocat...

- Voyez-vous, Monsieur le directeur. Ce type a remâché pendant trente ans sa vie de minable. Sa femme, son pavillon et ses heures supplémentaires. Il est

intelligent, oui, il réfléchit, mais il ne s'est pas prendre de décision. Et voilà que d'un coup, il met tout sens dessus dessous, sa vie, son honneur ! Il fait tuer Rollin-Lachenal, il encaisse le pognon, mais il ne dit rien à sa femme. Parce qu'il ne sait pas encore s'il va refaire sa vie avec ou sans elle. Il rêve de tout envoyer péter, de finir dans les îles avec trois jeunettes aux petits soins et il n'ose pas. Il n'ose pas rompre, il n'ose pas aller au bout de son rêve.

- Je ne vois pas bien le rapport avec la question qui nous occupe, Darbellay.

- Bon, je vais faire plus imagé, chef. C'est comme si vous vous tapiez une fille vraiment trop bien pour vous...

La comparaison est hardie et Tarantini se passe la main sur le front, le Paon se crispe dur, mais Darbellay poursuit.

- La fille que vous rêviez dans votre lit, vous voyez, et tout à coup, elle est là en vrai, avec ses seins offerts à vos mains, avec ses formes, ses gestes, son sourire et ses cheveux sur votre oreiller. Le problème, c'est que cette fille vous l'avez imaginée pendant trop longtemps et, quelque part, vous avez intégré l'idée qu'elle n'est pas pour vous. Alors, vous allez la perdre. Vous vous maudirez, mais vous allez la perdre ; c'est inévitable. Armand, c'est pareil. Il sait au fond de lui que ce pognon, ce meurtre, cette autre vie n'est pas faite pour lui. Il s'avance comme sur un fil, il sait qu'il va tomber. Il le sait depuis toujours. Avec Tarantini on va juste lui donner une petite poussée et ça suffira. Vous voyez, ce qui est terrible, c'est que ce type n'a rien d'un tueur. Il aurait pu vivre 20 000 vies de complexé aigri sans faire de mal à personne. Mais voilà, l'occasion fait le larron, comme on dit.

- Donc, il a agit seul ?

- On lui a peut-être suggéré l'idée... Mais je ne crois pas. Il vit tout seul avec des idées pourries qui lui tournent dans la tête. Il n'est pas du bois dont on fait les conjurés.

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

Tarantini se rengorge. Il n'aime pas laisser le crachoir trop longtemps à Darbellay. Il veut montrer qu'il est sur l'enquête lui aussi.

- On va lui sortir quelques mails de Scvepic, et puis on va axer sur Tardelli.

- Parce qu'il n'a pas tué Tardelli, sûrement pas. Et on va insister là-dessus, lui montrer notre mépris, lui coller le double meurtre sur le dos, lui dire à quel point nous le méprisons d'avoir fait abattre un pauvre jeune gars. Il ne se voit pas en salaud, Armand, il supportera mal.

- Et si ça ne suffit pas, on va convoquer sa femme pour corroborer ses dires, on va les coller dans la même pièce. On jouera sur sa possible complicité, à elle.

- Sérieux, chef, il va sombrer avant ce soir !

Moi, je me tire avant la curée. L'histoire ne m'amuse plus. Je n'aime pas cette fin, cet acharnement. Discrètement, je m'éclipse. Je jette un œil à mon portable. Valentine ne m'a pas rappelé depuis le coup d'éclat de Darbellay. J'ai comme peur de rentrer tout de suite chez moi. Alors, je passe quelques coups de téléphone aux copains. Diego se propose pour une paella. La mère de Griotte fait du baby-sitting et nous nous retrouvons tous les trois à savourer des rouges espagnols en parlant de nos vies qui tanguent furieusement, mais qui avancent quand même, d'une innocence qu'on a perdu je ne sais trop où. Et je devine déjà que ce soir, en rentrant, je passerais quelques minutes devant une porte entrebâillée, à regarder P'tit-Ju dormir, comme pour me laver de je ne sais quoi.

## Épilogue

### Épisode 080

Un message de la mère de Valentine sur le répondeur disait qu'elle allait chercher P'tit-Ju à l'école et qu'elle le gardait pour la nuit. Elle ajoutait d'une voix aigre « Je crois que je préférerais encore quand il faisait le pantouflard à la maison, ton Jules ». Le Jules en question ne s'est pas offusqué, habitué qu'il est du mépris et des rebuffades, mais il a, par esprit de contradiction, larvé une bonne paire d'heures devant la télé en vidant des flans caramels et des cafés tièdes...

Oui je sais encore me vautrer l'esprit vide et le corps mou dans un canapé. Je trouve ça plutôt rassurant. Comme personne ne venait, que les programmes télés n'arrivaient plus à satisfaire mes trois neurones en éveil et que ma belle ne daignait pas répondre à mes messages, je suis parti dans la ville à petit pas, en rotant doucement mon trop-plein de glucose. Je pensais à Armand, coincé Boulevard Carl-Vogt entre mes loups de collègues.

Je n'aime pas l'odeur du sang, je n'aime pas la vue des proies. Est-ce qu'Hortense Courtois éprouvera un sentiment de soulagement quand elle saura ? Je pense que non, j'espère que non. La justice n'est pas un remède, une putain de nécessité sans doute, mais pas un remède.

Il faut que je me rappelle de l'appeler, Hortense. Comme une onde de raison, de douceur dans cette foutue enquête. Les autres, je n'arrive pas à m'inquiéter pour leur vie pour leur avenir. Ils brassent des billets et des concepts, grand bien leur fasse ! Ils continueront avec ou sans Xavier Rollin-Lachenal, avec ou sans Bernard Armand. Il est des mondes où les hommes sont facilement interchangeable. Moi, je rêve d'un café dans les doux yeux d'Hortense et je rêve de l'entendre dire que sa vie va mieux.

Après deux sonneries, Valentine répond enfin.

- Trop de boulot, Joss, on se voit ce soir !

Mon amour est le Lucky Luke du raccroché de portable. Je n'ai pu esquisser la moindre syllabe, pas même craché la première lettre d'un mot qui aurait pu lui donner mauvaise conscience. Elle ne semble pas fâchée du téléphone de Darbellay. C'est déjà ça. Comme j'ai traversé le Pont des Bergues, presque par

inadvertance, je pousse jusqu'à la Migros des Eaux-Vives et je vais ravitailler Yvan. Je vais même jusqu'à lui cuisiner un petit plat pour l'arracher à son écran. Il est blanc et maigre à faire peur et je me demande depuis combien de temps il n'a pas mangé chaud.

- Je suis entrain de mettre un truc en place, pour la gestion de bases de données, je te raconte pas.

- Non, raconte-moi pas, c'est mieux.

Je me perds tout de même quelques heures dans les méandres des ses incompréhensibles enthousiasmes. Et quand je rentre, ma belle est déjà là. Enfin des traces d'elles sont là, qui tracent son chemin de son retour à son lit.

Je soupire en me préparant le dernier café de la journée. Valentine a laissé quelques dossiers au salon. J'y jette un œil distrait et je comprends qu'elle se soit endormie avant de terminer.

Dans la chambre, je me penche vers elle. Elle ne bouge pas, les yeux clos. Son réveil est réglé sur cinq heures et quart. Je renonce à l'idée de la secouer. Cinq heures et quart, mais que fais-tu de ta vie, mon amour ? Je me glisse sous la couette, tout contre elle et c'est alors que je me rends compte qu'elle ne dort pas, pas encore, pas tout à fait. Je passe ma main sur son ventre. Sa respiration s'accélère un peu. Bon signe, ça ! Mes lèvres sur sa nuque, sa main frémit, cherche la mienne et mon portable sonne « Dirty Old Town » depuis la poche de mon pantalon.

- Réponds Sherlock, c'est sûrement ton assassin !

Je me maudis de ne pas avoir éteint cette merdouille technologique et je maudis pire l'enfoiré qui ose m'appeler à cette heure. Darbellay, en fait.

- Joss. C'était juste pour te dire. Il a craqué. Des confessions dans les grandes largeurs. Ça a mis le temps, mais on l'a eu, mon petit vieux ! Et on se demandait si tu ne voulais pas venir boire un verre avec nous ; histoire de fêter ça !

Je me balade de long en large dans le couloir et je lui dis non une bonne douzaine de fois avant qu'il daigne me foutre la paix. Quand je retourne dans la chambre, la respiration régulière de Valentine confirme mes craintes. Valentine s'est endormie pour de bon. Et je vous défie de tenter les manœuvres douces dans son premier sommeil, surtout quand son réveil est réglé sur cinq heures et quart.

Je soupire, je ne fais plus que ça bon dieu, soupirer, et je me dirige vers l'armoire à gnôles. Je

m'offre un whisky, un tout petit, juste pour deviser dix minutes avec moi-même sur le balcon.

La brise est légère, pas assez froide pour me faire rentrer. On n'entend presque pas de bruits dans la rue. Genève est calme et molle. Une ville où il est plus facile d'oublier de vivre que de se faire tuer ! Je me répète trois fois la phrase, je la fais tourner dans ma bouche comme une pensée philosophique de haute teneur. Je l'aurai oubliée demain si je ne la note pas. Je ne la note pas. Je referme la porte du balcon. Je rince le verre en maudissant le manque de câlins de cette nuit et ce foutu réveil qui à cinq heures et quart, tranchera le fil de mes rêves.

FIN

Michaël Perruchoud  
19 décembre 2005